

PREFACE

Le 22 août 1944, six coups de feu déchirent la nuit d'une petite ville située à 25 km au nord-est de Brest. Le calme était pourtant revenu, à Lesneven, depuis les combats de la Libération, deux semaines auparavant, et tous les Allemands avaient évacué la place. Que s'est-il donc passé ce soir-là ? Sur le gravier de la cour de l'Hôtel de France gît un parachutiste SAS français, Francis Morand. Il a été abattu par un capitaine des Rangers de l'U.S. Army, George Whittington.

A l'époque, l'épisode passa presque inaperçu à Lesneven où la population savourait la liberté retrouvée. Ce n'est qu'après une soixantaine d'années de silence et d'oubli que les faits refirent surface, grâce aux travaux d'Alice Kaplan. L'historienne américaine, au début des années 2000, s'était penchée sur un roman de l'écrivain breton Louis Guilloux (1899-1980) intitulé *O.K. Joe !* publié en 1976. Dans cet ouvrage, Guilloux - qui avait été interprète auprès des cours martiales de l'armée américaine en 1944 - relatait l'affaire, sans toutefois la situer précisément à Lesneven. Alice Kaplan est parvenue, après de minutieuses recherches, à localiser l'endroit et à reconstituer les faits. De mon côté, j'ai tenté de retrouver d'éventuels témoins de cette soirée du 22 août 1944 qui auraient pu se souvenir de Francis Morand et de George Whittington. C'est ainsi que j'ai pu, en 2003, présenter à Alice Kaplan une dame âgée - aujourd'hui décédée - qui avait été serveuse, pendant la guerre, au bar où Morand avait trouvé la mort. Les souvenirs de la vieille dame, qui avait pourtant témoigné lors du procès de Whittington, nous ont paru très approximatifs... Peut-être aussi ne souhaitait-elle pas tout nous dire...

Quoi qu'il en soit, Alice Kaplan disposait d'une matière suffisante sur l'affaire pour publier, en 2007, un remarquable ouvrage intitulé *L'Interprète* et sous-titré *Dans les traces d'une cour martiale américaine, Bretagne 1944*, aux éditions Gallimard.

Je pensais la page définitivement tournée lorsque, en 2016, à ma plus grande surprise, j'ai été contacté par Christophe Gautier et son épouse Véronique. Le petit-fils de Francis Morand voulait en savoir davantage sur les sinistres circonstances de la mort de son grand-père ! Les Gautier n'ont pas hésité à faire le voyage, depuis la Haute-Savoie, pour découvrir la petite ville bretonne où s'était déroulé le drame soixante-deux ans plus tôt. C'est avec une certaine émotion que j'ai donc pu montrer à Christophe l'endroit précis où son aïeul avait perdu la vie, abattu de six balles de revolver américaines...

Nous sommes évidemment restés en contact. Christophe et Véronique m'ont tenu au courant de l'avancée de leurs patientes recherches sur l'itinéraire, étonnant à plus d'un titre, de Francis Morand... ou plutôt de Franz Nedelko puisque tel était son véritable nom. Quel personnage que cet aventurier au destin tragique ! C'est la vie de cet homme singulier, idéaliste, séducteur et dur au mal, que Véronique Gautier retrace avec talent dans le présent ouvrage. On le suit pas-à-pas, dans son Autriche natale, puis au Maroc avec la Légion Etrangère, dans les Alpes françaises, en Espagne aux côtés des combattants républicains de 1936, au Royaume-Uni dans les rangs des Forces Françaises Libres, en Bretagne comme parachutiste SAS venant en aide aux maquisards...

Par honnêteté intellectuelle, Véronique Gautier présente son récit comme un "roman". Il est vrai que, pour combler certaines lacunes dans la biographie de Nedelko-Morand, elle a parfois dû imaginer des événements ou des situations simplement plausibles mais, dans sa quasi-totalité, ce

livre est parfaitement fidèle à la réalité, tant sur le plan biographique qu'en ce qui concerne l'arrière-plan historique. En effet, au travers du surprenant parcours de cet homme et de sa famille, le lecteur revisite quelques aspects, les plus sombres mais aussi parfois les plus glorieux, de l'histoire de l'Europe dans les années 1930-1940.

Franz Nedelko est l'un de ces héros presque anonymes qui furent d'inlassables défenseurs de la liberté tandis que d'autres se résignaient en courbant l'échine. Cet engagement indéfectible rend d'autant plus injustes les terribles circonstances de son décès et d'autant plus émouvant le magnifique hommage que Véronique et Christophe Gautier lui rendent par ce livre.

Claude LE MENN

A Lesneven, décembre 2017

Ce livre est un roman historique inspiré de la vie de Franz Nedelko.

J'ai pris le parti d'écrire au nom de mon mari Christophe, le petit-fils de Franz.

A mon grand-père...

PROLOGUE

Je m'appelle Franz Nedelko mais mon nom est aussi Francis Morand. Je suis né le 17 février 1908 à Laibock en Autriche. Je suis dans ma trente-sixième année : une éternité... Tout ce temps passé a compté double. J'ai vécu intensément chaque moment de ma vie, avec toute ma hargne, mon besoin d'exister, mon envie d'être utile et je pense l'avoir été, même si ce monde considère davantage l'être humain comme un pantin qu'il ne prend en considération ses qualités.

Je n'ai pas toujours été quelqu'un de bien, pas un ange, loin s'en faut. J'ai quitté ma famille que je n'ai jamais revue, j'ai tué des hommes, pas de gaîté de cœur, mais la guerre laisse-t-elle le choix ? J'ai connu des femmes, souvent juste pour le plaisir (j'aime les femmes), mais je n'en ai vraiment aimé que deux : Lena et Jeanne. Malgré tout, j'ai été fidèle en amour comme en amitié. J'ai d'ailleurs connu des personnes formidables, avec qui j'ai construit des amitiés solides. La passion du football m'a offert des joies immenses : l'envie collective d'atteindre un objectif, le bonheur d'une victoire fêtée tous ensemble, un séjour à Paris et un retour au pays en héros. J'aime cette franche camaraderie, cette entraide, cette cohésion, ce soutien sans faille qu'offre une équipe. J'ai retrouvé ces mêmes valeurs au sein des troupes où j'ai été militaire. Le lien entre les hommes y est encore plus fort car l'enjeu est notre propre vie. Parmi mes meilleurs souvenirs resteront ceux passés au Seilla avec mes compagnons résistants et notamment Jean, avec qui j'ai partagé de mémorables soirées à boire, rire et refaire le monde. Cette vie si fragile a été arrachée à un autre ami très cher : Pierre. Dans des circonstances on ne peut plus extrêmes et inacceptables, il s'est écroulé à mes côtés sans que je puisse agir. Il a été assassiné près de moi parmi d'autres soldats sans que personne ne puisse lui porter secours... La mort provoquée par la folie humaine : qu'y a-t-il de plus inconcevable ? D'ailleurs, peut-on encore parler d'humanité dans de pareils cas ? N'est-ce pas plutôt la bestialité qui s'exprime dans de telles situations ? Toutes ces questions, je me les suis posées maintes et maintes fois sans y trouver de réponses. Je me les pose encore, mon esprit étant toujours plongé dans l'incompréhension... Cette blessure ne s'est jamais refermée et saigne dans mon cœur meurtri à jamais.

Mon passage ici-bas n'aura peut-être en rien modifié le cours de l'Histoire, mais j'aspire à penser que mes actions auront contribué à avancer vers un monde plus juste, plus libre, plus pacifique.

J'ai trente-six ans et demi, une femme avec qui je n'ai jamais pu fonder une famille comme j'en rêvais, une fille que je n'ai jamais pu élever. Que vont-elles devenir ? Jeanne se remariera certainement et sans difficultés, tant elle est belle. Marie, petite fille frêle et blonde, grandira en Haute-Savoie, cette région qui me rappelle tant le pays de mon enfance. J'aimerais qu'elle trouve un homme qui saura la rendre heureuse. Je ne la verrai pas devenir femme puis mère. Je ne connaîtrai pas non plus mes petits-enfants, mais j'ai une pensée pour eux qui ne sont pas encore nés, et qui ne sauront peut-être jamais qui était leur grand-père. Ils m'ignoreront sans doute, n'apprendront que peu de choses sur moi, mort si jeune... Car je vais mourir, je le sais, je le sens. J'ai tant vu d'horreur, de souffrance et de morts que j'en ai la nausée. J'ai tant cru en un avenir meilleur, alors que les guerres ne cessent de se succéder, que j'ai perdu toute illusion. Je me fais peur car aujourd'hui j'aime combattre, j'aime le champ de bataille où je me sens vivant. J'aime ce sentiment de plénitude quand j'en ressors indemne et encore plus fort. J'aime jouer avec la mort, la voir s'approcher pour mieux lui échapper

au dernier moment. Mais, je me lasse, je perds espoir en l'être humain.

Et puis, quel est mon avenir ? Après ce conflit, quel sera le suivant ? Où pourrais-je aller sans famille, sans toit, sans bras pour m'étreindre, sans enfant pour me sauter au cou ? J'ai été exclu, jeté comme un mal propre, considéré comme un ennemi alors que mon cœur a toujours penché du côté de la justice et de la liberté. J'ai sans cesse agi en accord avec mes idées. Je peux affirmer avoir défendu la France comme certains français eux-mêmes l'ont fait. Mais voilà : je suis autrichien, de langue allemande, pour mon plus grand malheur. L'Homme est parfois englué dans ses certitudes et ne voit que les apparences. Il ne sait pas lire ce qu'il y a au fond des êtres : dommage, il y découvrirait souvent de très belles valeurs.

Je suis aspiré dans une fuite vertigineuse, incontrôlable, m'entraînant vers un gouffre... Mon dernier souffle approche pour me permettre de m'arrêter, de me reposer, de m'assoupir... enfin !

Je suis content d'avoir vécu ce qui m'a été donné à voir, connaître, découvrir, défendre, aimer. Je ne regrette rien, j'ai suivi mes convictions, mon instinct et je n'ai pas triché, du moins je crois, avec moi-même. Ma vie sera courte, certes, mais passionnée et intense.

J'espère juste qu'un jour, quelqu'un me retrouvera, me comprendra pour que cette existence ne soit pas vaine et sans trace.

C'est la vie extraordinaire de cet homme que je vous propose de découvrir. Pour débiter, nous allons retrouver son petit-fils grâce à qui tout a commencé...

Annecy, Haute-Savoie, 2015

Il est midi quinze ce quatre mars 2015 et j'arrive au Catino. C'est le restaurant du quartier de Novel près d'Annecy où nous nous retrouvons environ toutes les deux semaines Marie, Véronique et moi. Marie nous attend. Elle habite juste en face où elle vit seule depuis le décès de son mari Henri. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même depuis ce jour d'avril 2013 où il est tombé brutalement de sa chaise, suite à une crise cardiaque. Il avait beau atteindre bientôt les quatre-vingt-dix ans, personne, et surtout pas lui, ne s'y attendait tant il était en forme physiquement, une force de la nature. Depuis ces deux années écoulées, depuis ce subit événement, Marie s'ennuie, refuse toute aide, ne veut s'inscrire à aucune activité, se sent abandonnée... Elle a perdu une deuxième fois son « père » : d'abord Franz, puis Henri...

Marie nous attend. Nous déjeunons avec elle, elle nous raconte sa vie passée avec Henri sans se rendre compte que ce sont chaque fois les mêmes scènes qu'elle nous retrace dans les moindres détails.

Elle ne l'a pratiquement pas connu, ce père qui lui a tant manqué, ce bel homme, grand et fort... comme Henri. Ce dernier était de quinze ans son aîné. Il était comme son père qu'elle a cherché toute sa vie à travers les hommes. Ce parent manquant est son drame, son fardeau. Marie était une belle jeune femme, blonde, élancée, fine, elle s'en est servi pour attirer la gente masculine et tenter de déceler Franz à travers elle. Aujourd'hui, elle n'a pas grandi, elle est toujours cette jeune fille dépendante, assoiffée d'amour.

Véronique est déjà là, elles discutent toutes les deux de notre mariage prochain, en mai. Aujourd'hui est un jour spécial. J'apporte à ma mère quelques documents sur mon grand-père : la photo et les commentaires de la commémoration en son honneur au cimetière de Saint-James en 2011. Je lui livre mes dernières découvertes sur le nom français, la date de naissance et le régiment de celui-ci. J'ai appris tout cela grâce aux recherches de Véronique et moi-même, entamées depuis deux ans. La trace de Franz a été retrouvée dans les registres par la Croix Rouge Suisse. Ce papier que nous avons reçu après un an et demi d'attente a été le début d'une histoire passionnante que nous essayons de reconstituer pas à pas.

Marie est émue, c'est comme si elle avait retrouvé son « papa » perdu depuis si longtemps. Quand elle décèdera, combien de fois allons-nous trouver chez elle, des bouts de papiers sur lesquels était griffonné : « je suis orpheline » ! Orpheline d'Henri mais surtout de Franz !

Je la sens émue et apaisée à la fois. Enfin, elle sait où il repose. Si elle ne connaît pas grand-chose de sa vie, au moins peut-elle maintenant écrire la fin de l'histoire. La boucle est bouclée. Il n'est plus quelque part dans le monde, un inconnu. Il est peut-être un grand homme, quelqu'un d'important puisqu'on lui a dédié une cérémonie... Elle est fière de ce héros courageux, il a sûrement fait de grandes choses... Pourtant, nous nous interrogeons : si ce Franz était quelqu'un de si formidable, pourquoi personne n'a jamais voulu parler de lui ? Pourquoi tant de mystère autour de sa vie, pourquoi ce secret de famille bien caché et jamais révélé au grand jour ? Était-il si recommandable qu'il y paraît ? Marie ne l'a-t-elle pas encensé, mis sur un piédestal ? On enjolive toujours la personne manquante, on la construit, on l'invente afin de lui donner l'image et la consistance que l'on aimerait qu'elle ait !

Nous mangeons le plat du jour tous les trois en ce mercredi midi. Nous sommes tout à notre joie,

Véronique et moi, des préparatifs pour notre mariage. Nous parlons du lieu de la fête, des tenues vestimentaires. Véronique propose même à Marie de l'emmener en choisir une en ville un prochain jour. Ma mère semble heureuse de cette proposition mais pourtant ne peut s'empêcher de ramener chaque événement à elle et à sa vie : « c'est comme Henri et moi, nous nous sommes mariés en Suisse. »

Elle ne nous écoute pas vraiment, elle projette sa propre existence sur la nôtre comme pour la revivre une seconde fois.

Elle a gardé trop de douleur en elle pour nous entendre vraiment, pour être ouverte. Comme tout un chacun, nous avons d'abord un travail intérieur à faire pour pouvoir éprouver ensuite de l'empathie envers les autres. Marie n'a pas fait ce chemin, trop difficile toute seule, trop douloureux aussi sans doute. Henri, son deuxième mari était un bel homme, costaud. Il avait tout de la stature et du charme de Franz, le père de Marie. Celle-ci a cru retrouver son géniteur : quête pathétique et perdue d'avance car personne ne peut remplacer quelqu'un d'autre, pas même dans un couple.

J'ai connu Véronique il y a trois ans. Tout a été une évidence pour nous deux dès le premier regard, dès les premières paroles.

« - C'est toi qui chante dans la montagne ? lui demandais-je.

- Oui, j'aime ça, je me sens en communion avec la nature dans ces moments-là, m'a-t-elle répondu.

- Moi, j'adore me coucher dans l'herbe lors d'une balade en montagne et me fondre dans le sol, comme si je ne faisais plus qu'un avec l'univers. »

Une étincelle est passée. La suite de l'histoire a été un grand bouleversement positif dans nos deux vies. Dans la mienne j'ai pu l'observer à tous les niveaux : affectif, professionnel et familial. Comment un tel revirement de situation est-il possible juste par une simple rencontre ? C'est tout le miracle de la vie et de son déroulement. J'ai compris cela : rien n'est dû au hasard, tout est prévu par l'univers, il suffit d'être attentif aux signes qu'il nous envoie et de suivre le chemin qu'il nous indique, sans peur, sans doute, avec une entière confiance, une foi inébranlable ! Et alors, la magie opère... Les bonnes rencontres au bon moment, les opportunités juste quand il faut, les occasions comme jamais on n'aurait espéré rêver un jour qui se présentent à vous sans aucun effort, aucun frein. Juste faire confiance à la vie et l'univers. Juste y croire de toute son âme. Le bonheur était à portée de main. Il m'a fallu prendre la décision de partir, de quitter ce qui m'était connu pour aller vers ce que mon cœur me dictait. Il a fallu écouter mon ressenti en faisant taire mes démons intérieurs qui me disaient que c'était peut-être risqué, improbable, irréaliste. Quelle récompense ! Comme il vous est rendu au centuple le courage que vous avez à certains moments pour oser vraiment entrer dans votre vie, la vraie, celle que vous sentez juste, en harmonie avec vous-même !

J'ai été si libéré dans ce nouvel environnement que mon esprit a pu se tourner vers les autres. Il a pu également être utilisé pour mon propre bien-être. Les problèmes personnels à régler, les soucis quotidiens au sein du couple, les angoisses perpétuelles ne brûlent plus mon énergie. Je peux maintenant consacrer du temps à ma nouvelle activité de chef d'entreprise, à mon couple, à mon fils et à nos deux familles. Je suis désormais disponible et libéré pour partir à la découverte de mon passé, de ce grand-père hors normes.

Je n'avais eu connaissance par ma mère que de quelques anecdotes de sa propre enfance, sortes de « flashes » restés dans sa mémoire. Le fait de reparler de Franz, son père, a fait revenir à sa conscience certaines scènes marquantes de ses premières années. Elle nous raconta par exemple que sa mère, Jeanne, ne la montrait à Franz que quelques instants par la fenêtre, en cachette, tant cet homme était détesté, renié et banni de sa famille pour le seul crime d'être né autrichien. Fait troublant, Marie possède nombre de photos d'elle, même adulte, assise... sur le rebord d'une fenêtre ! Elle attendait son père, elle l'a attendu toute sa vie, comme si l'espoir de le revoir un jour était toujours présent. Sa vie s'est figée sur ce moment intense, rare et furtif, seul souvenir de lui.

Les enfants de Scionzier, le petit village de Haute-Savoie où elle est née, la traitaient de « sale boche » et n'avaient pas le droit de jouer avec elle ni de lui parler. Elle ira donc finir sa scolarité à Bonneville, ville toute proche de Scionzier, un peu plus tranquille car personne ne la connaissait. Son grand-père, un être rude de la campagne, un peu fou paraît-il, n'acceptait pas que sa propre fille ait pu coucher et avoir un enfant avec un « Allemand » : rancœur et haine entretenues depuis la première Guerre mondiale. Marie se souvient qu'il crachait dans la soupe de sa fille Jeanne avant qu'elle vienne à table ! Comble du déshonneur, celle-ci était mineure lorsqu'elle est tombée enceinte... Comme c'est souvent le cas dans les histoires humaines, Marie reproduira plus tard le parcours de sa mère en ayant, elle aussi, un premier enfant très jeune, mon demi-frère, dont elle ne s'occupera pas.

L'histoire de ce secret de famille, qui a déjà fait tant de dégâts, nous passionne. L'envie d'en savoir plus nous taraude et nous motive pour entamer des recherches. Le processus est enclenché en formulant une demande auprès de la Croix Rouge, jusqu'à ce jour où nous avons reçu ce courrier de Genève nous mentionnant le nom de Franz Nedelko, sergent du 2^{ème} régiment de chasseurs parachutistes. Quelle joie ! Quelle excitation ! Quelle impatience d'entrer dans la vie de cet homme ! Cependant, une question s'impose à nous et reste sans réponse : pourquoi a-t-il quitté son pays ? Décision dictée par le goût de l'aventure, par une soif de justice au service de convictions personnelles, pour fuir une situation économiquement difficile ou bien encore embarrassante, ou encore pour s'éloigner de sa propre famille ?

Quand Véronique m'a connu, elle m'a tout de suite fait remarquer deux détails importants l'ayant frappée : ma stature et ma tenue si droite. « Ce n'est pas possible, ce ne sont pas tes parents, ton père Michel, est de taille moyenne, ta mère est fluette et toi, tu es grand, baraqué, fort, les épaules larges ! »

Elle a ajouté : « comme tu te tiens droit, c'est impressionnant, tes épaules sont toujours très en arrière, même en montagne quand tu portes un sac à dos ! » La génétique a sans doute opéré et sauté une génération, ma ressemblance avec Franz étant évidente.

Nous avons appris depuis qu'en effet, mon grand-père mesurait un mètre quatre-vingt-cinq, ce qui était beaucoup pour quelqu'un né au début du vingtième siècle, qu'il avait en outre les yeux bleus et les cheveux châtain, ce qui lui conférait visiblement un certain succès auprès des femmes. Nous avons plus tard découvert qu'un signe distinctif avait été remarqué chez lui, suffisamment visible pour qu'il soit mentionné dans les lectures que nous avons pu faire : il se tenait si droit que les autres soldats à ses côtés semblaient se laisser aller ! Incroyable ! La même constatation que celle faite par Véronique envers moi ! Ce que nous pensons être le tempérament de Franz, du moins je me plais à le croire, semble également me coller à la peau. Comme lui, je me sens rebelle, ne supportant pas l'injustice, l'âme d'un aventurier et d'un guerrier, prêt à combattre pour défendre une noble cause... De ma mère nous n'avons rien appris de plus, si ce n'est que Franz avait une sœur dont elle possédait une petite photo : comme mon fils lui ressemble ! Le même visage allongé, la même expression un peu ténébreuse ! Nous remarquons sur la blouse de celle-ci un insigne peu engageant et un coup de tampon au dos de la photo : une croix gammée et le Fontastalag 212, laissant présumer qu'elle y jouait un rôle...

Aucun jugement de notre part ne se manifestera, juste quelques suppositions : a-t-elle été enrôlée dans les jeunesses hitlériennes, la famille adhérait-elle au parti nazi ?

Nous quittons Marie après ce repas rituel et la laissons à sa solitude, notre quotidien nous appelant vers nos occupations professionnelles. Elle est triste et ne comprend pas notre obligation de partir. Elle ne sait pas prendre sa vie en main, être responsable de ses choix. Elle est toujours cette petite fille surveillant l'arrivée de son père par la fenêtre, cette jeune fille cherchant un homme pour combler ce manque, cette vieille femme replongeant dans le vide de son enfance, face à son tragique destin d'orpheline.

Fairford, Angleterre, 1944

En cette matinée du neuf juin 1944, un brouillard épais couvre la plaine de Fairford. L'air est frais et l'humidité est accentuée par la proximité de la rivière Coln. Le soleil peine à percer cette couche opaque. Malgré la lourdeur ambiante, Franz aime à se promener le long de la rivière, cela lui rappelle la Soca en Slovénie, la Mur d'Autriche... Tous ces souvenirs se bousculent dans sa tête en ce jour si particulier. C'est donc dans ce décor qu'il patiente avec ses compagnons, depuis plusieurs semaines, lui, Franz, mais aussi André, Francis et Henri. Cette atmosphère rend l'attente encore plus morne et longue. Heureusement que nos hommes affichent une motivation sans faille et qu'ils ne se laissent pas déprimer par cette « chape de plomb ». Les quatre camarades se préparent. Dans leur baraquement du camp de transit de l'Intelligent Service Corps situé dans cette partie du sud de l'Angleterre, les deux sticks du quatrième BIA, soit une vingtaine d'hommes, prennent soin de ne rien oublier dans leur sac à dos (un type Bergam), et leurs « leg kit bags » : gros sacs en toile servant à transporter les paquetages, l'armement individuel, le matériel radio. Ils sont attachés le long des jambes.

Franz fait le point : ses deux paires de chaussures sont au sol, l'une avec des semelles de caoutchouc, l'autre avec des semelles de feutre pour ne pas être repéré lors des déplacements, son pantalon de saut spécial avec de grandes poches est étalé sur le lit. Sa string veste, faite en cordelette tressée, lui permettra de se protéger du froid mais aussi de s'évader si besoin car elle est constituée d'une corde que l'on peut dérouler. Ses gants en soie, son gilet de camouflage, sa montre-bracelet, sa boussole, son poignard américain et sa dague « Fairbairn » sont dans son sac à dos. Son air sérieux et grave est celui d'un homme qui sait que ces instants seront peut-être les derniers ou les pires de son existence. Il est inhabituellement méticuleux, comme pour s'assurer que si mort il y a, elle n'engendrera pas après lui des « c'est trop bête ! » ou des « si seulement il avait pensé à... » Les quatre hommes sont affairés et essaient de se concentrer pour ne pas trop penser. Bien sûr, ils sont impatients, ils atteignent le but ultime de leur mission, mais petit à petit, l'anxiété les gagne, elle noue leurs estomacs un peu plus à chaque minute. Franz voit défiler des images dans sa tête : sa Slovénie natale, l'Autriche, la Légion, le football mais aussi Jeanne et la petite Marie qu'il n'a pas revue depuis si longtemps... Quel âge a-t-elle maintenant ? Six ans, c'est ça, sa fille est bien née en 1938. Est-elle toujours la petite blondinette si mignonne qu'il a quittée il y a deux ans ? Il s'est passé tellement d'événements depuis son dernier séjour à Scionzier qu'il en a perdu la notion du temps. Chaque année compte pour dix tant sa vie est intense et pleine de rebondissements.

Ne pas s'égarer, reprendre l'inventaire, c'est une question de survie ! Les hommes ont la journée pour arriver à tout faire entrer dans leur sac à dos et leur « leg kit bag ». Le casque est posé à côté de la tenue, sa couleur olive devrait lui permettre d'être camouflé, il est marqué de la croix Lorraine sur l'avant. Franz doit prévoir également son béret qu'il mettra dans sa poche : il est fier de cet insigne qui l'orne. En effet, sur un écusson se trouve le symbole de la dague ailée, celui des SAS. L'épée est celle d'Excalibur, celle du Roi Arthur luttant pour la liberté. De chaque côté se trouvent des ailes. La devise des SAS est inscrite au-dessous : « who dares wins », « qui ose gagne. » Elle lui va si bien, lui qui a osé vivre sa vraie vie malgré les foudres paternelles, celles du père de Jeanne, lui qui a souvent vaincu grâce à son audace, son courage mais aussi à sa force et à sa résistance. Il en a

gagné et parfois perdu des guerres le beau Franz, celles des autres et peut-être les siennes, ses batailles intérieures...

Il regarde son blouson de toile marron ainsi que sa veste de saut camouflée, la « Denison smock », portant l'insigne du brevet de parachutisme sur le côté droit :

« Les ailes nous portent
Le parachute nous dépose
L'étoile nous guide
Les feuilles de chêne sont notre force
Le laurier est notre gloire
Le noir entre les suspentes, la mort nous guette. »

Franz est satisfait de son parcours, de cet insigne, de cet aboutissement, lui qui a fui et a été exclu toute sa vie, lui qui a été rejeté de son pays, de sa famille, de sa belle-famille... Il est heureux d'être enfin reconnu, d'exister, d'avoir une place. Il est fier d'accomplir une mission, d'être attendu, admiré, d'être utile aux autres. Enfin il peut montrer qui il est, sa vraie personne. Il n'est pas le mauvais garçon qu'on a bien voulu lui laisser croire et il va le prouver en accomplissant quelque chose de grand, de courageux, de généreux.

Reprenons : le blouson. Le « battle-dress » a-t-il bien, cousu à l'intérieur de sa doublure, le kit d'évasion dans sa pochette imperméable ? Avec sa carte de France imprimée sur un foulard en soie, une petite scie à métaux, une boussole de la taille d'un bouton et une belle somme d'argent (4 000 francs), Franz pourra se sortir de situations critiques. Il vérifie maintenant le contenu de son kit de survie, son « commando pack », comprenant une boussole, une lime d'évasion, un fil, deux hameçons, un petit rasoir avec lame, du savon, des pastilles d'Halazone pour purifier l'eau, de la « nourriture » pour trois jours (chocolat vitaminé, chewing-gum, lait concentré, vitamines et sucre). Ne rien laisser au hasard, c'est le secret de la réussite. Il faut qu'il puisse aussi se soigner en cas de besoin. Il emporte donc également la trousse de secours qui a été distribuée à chaque homme : pansements, sulfamides, seringue de morphine ainsi que de la benzédrine pour rester éveillé en cas de conditions extrêmement difficiles...

Il est déjà midi quand Franz s'aperçoit qu'il a encore beaucoup à faire afin d'être prêt pour le grand soir, pour ce soir...

Les quatre camarades descendent la rue principale du camp pour rejoindre la cantine.

Les hommes parlent peu, l'heure est plutôt aux soucis des préparatifs, à la nuit difficile qui les attend, aux questionnements et aux doutes. Les interrogations fusent dans leurs esprits : vais-je bien atterrir, au bon endroit, sans blessure ? Et après, qui vais-je croiser au sol, vais-je rapidement retrouver les autres, où va-t-on se cacher ? Après un repas rapide, nos hommes vont se changer les idées au « welfare » (foyer) pour fumer, boire un verre et échanger des banalités.

« - Cette fois les gars, on y est, dit Franz.

- Ouais, c'est le grand saut, ajoute André.

- J'suis quand même content de revoir la France, pas vous ? réplique Francis.

- Toucher le sol français, ah, ça va me faire quelque chose, affirme Henri.

- Oui, depuis le temps, ça passe vite le temps... rajoute Franz nostalgique

- Hé, mais qu'est-ce que t'as Franz, t'es tout triste d'un coup, t'inquiète, on va bientôt en finir avec les boches, le rassure André. »

Le vague à l'âme fait bientôt place à la dure réalité.

Retour au baraquement. Très important, vérifier l'armement individuel : colt 45, carabine USM1 à crosse pliante, mitraillette (« Sten » ou « Patchett ») et les munitions. Ne pas oublier grenades, mines antichars, plastique, cordons, crayons retards, mèches, allumettes imperméables. Franz prend

aussi des crève-pneus, des « boody-traps » (sortes de mines) ainsi que des allumeurs. Tout le reste de l'après-midi, il essaie de faire entrer un maximum de matériel dans son sac à dos. Il faut qu'il trouve encore de la place pour son sac de couchage et sa housse imperméable ainsi que pour ses boîtes de ration pour huit jours. A tout cela, il ajoute des vêtements et autres affaires personnelles (de quoi se laver, des lacets de rechange entre autres). Le sac à dos est bouclé, Franz le rentre à l'intérieur du « kit bag ».

Il reste encore une formalité à accomplir pour nos hommes avant la toute dernière réunion avec leur lieutenant. Ils vont devoir aller régler leurs parachutes au magasin afin qu'ils soient ensuite étiquetés puis stockés et enfin distribués au moment de partir, puis préparer leur harnais sur lequel ils fixeront leur sac à dos. Lors du briefing, ils font une ultime mise au point, règlent les derniers préparatifs, revoient leur mission, observent les cartes et les photos aériennes, les itinéraires et les différents points de rendez-vous au cas où ils seraient séparés.

Maintenant, les hommes peuvent se reposer un peu en attendant le décollage prévu vers minuit trente. Ensuite, une heure trente de vol, ensuite le saut, ensuite...

Franz s'endort un peu en revoyant des images de ces quinze dernières années de sa vie. Quinze ans déjà de combats, de fuites, d'évasion, de survie, d'épreuves mais aussi de moments de bonheur... Jeanne, Marie... Qu'êtes-vous devenues ? Il passera le reste de la journée à jouer au poker ou encore au football où il excelle.

C'est l'heure. Les hommes s'habillent, bourrent leurs poches d'objets qui leur seront sans aucun doute utiles : mouchoir, couteau de poche, carte d'identité, boîte de secours, bandages, torche, carnet, crayon, bidon... Ils quittent le baraquement et vont rejoindre le parc motorisé où sont rassemblés les véhicules qui vont les emmener jusqu'au terrain d'aviation au sud de l'Angleterre. Ils montent, non sans appréhension, dans les camions qui les déposent à la NAFFI (Navy Army and Fair Force Institutes) où ils vont boire quelques bières en attendant l'heure du départ. Trois Stirling 620th sur lesquels des bandes noires et blanches ont été peintes en signe de reconnaissance sont prêts à décoller de Fairford. Nos SAS font connaissance avec l'équipage qui doit les mener vers leur Dropping Zone en France. Avant de monter dans l'avion, ils s'harnachent, rangent leurs bécots noirs de tankistes, enfilent leurs casques et leurs gilets de sauvetage. Ils installent leurs parachutes et prennent leurs « kit-bags » dans les bras. Vers vingt-trois heures ils montent avec difficulté, car ils sont lourdement chargés, dans la carlingue.

Ils ont pratiquement cinquante kilos sur eux ! Après avoir attaché leurs static-lines, les soldats s'entassent dans un grand brouhaha, à même le sol, alignés sur toute la longueur de l'avion. Ils sont assis en deux rangées face à face, dans une position inconfortable. La place manque. Il fait noir car il n'y a pas d'ouverture. Partout règne une odeur d'huile brûlée, d'essence d'aviation mélangée à la sueur laissant deviner la peur dissimulée de chacun. Les yeux commencent à s'habituer. Les câbles, attaches, harnachements sont contrôlés. Le silence s'installe, pesant, signe d'une appréhension grandissante malgré l'excitation du départ. Les estomacs se nouent, les cœurs s'accélèrent, les gorges se serrent. Le danger n'est plus très loin et l'angoisse monte. Un terrible vrombissement fait place au calme apparent envahissant l'intérieur de l'appareil. L'engin prend de la vitesse et décolle enfin à minuit vingt-cinq de la terre Anglaise ! Les yeux se croisent et trahissent les émotions intenses de chacun, les regards dévoilent une panique contenue. Certains plongent dans une sorte de méditation, de réflexion personnelle : « qu'est-ce que je fous ici ? Ai-je eu raison de me porter volontaire ? Qu'est-ce qui m'attend une fois au sol ? Est-ce que c'est bientôt ma dernière heure ? » D'autres sont nerveux, certains s'endorment. Mais les capitaines, adjudants et autres lieutenants connaissent bien ces états d'âmes et savent qu'il ne faut pas trop les laisser durer. Les blagues, l'humour permettent de décontracter l'atmosphère, de déclencher les rires. Les chants, eux, rythmés, remontent le moral, regonflent les cœurs et réactivent la motivation et l'énergie nécessaires pour se lancer. Mais bientôt, des trous d'air obligent le pilote à des remontées brutales. Une heure trente dans ces conditions n'est pas de tout repos et vous fatigue physiquement. Les

hommes commencent à avoir froid, les membres s'engourdissent. Seul un esprit fort peut soutenir un être humain contraint à ce régime.

C'est le cas de Franz, ce grand gaillard à l'accent charmeur, se tenant toujours très droit, les épaules bien en arrière. Costaud, il est un grand sportif. Sa condition physique s'accompagne d'un mental tout aussi résistant, celui d'un rebelle, prêt à tout pour une bonne cause. L'avion Stirling de Franz doit se diriger vers le nord de la Bretagne et bientôt on aperçoit la terre française. Il survole la côte normande et l'équipage distingue le Mont Saint-Michel.

C'est alors que la « flak », l'artillerie antiaérienne allemande au sol, se déchaîne. Les respirations se bloquent, les muscles se tendent, les visages se crispent, les lèvres se serrent... L'avion est légèrement touché mais sans gravité. Encore quinze minutes à tenir. Bientôt les voilà au-dessus de la Dropping Zone située à proximité de la base de « Samwest-Duault » dans les Côtes du Nord, en Bretagne, non loin de Guingamp. Le terrain de parachutage, homologué par le Bureau des Opérations Aériennes (BOA), fait une dizaine d'hectares et est situé à Lerpigent sur la commune de Locarn. On le repère par les petites digues et les arbres qui l'entourent. L'avion, guidé par un signal en morse émis par un poste « Euréka », arrive au-dessus de la zone. Le pilote voit la lettre « L » au sol dessinée par des feux de signalisation. Il sait, grâce à elle, la direction et le sens dans lesquels il doit larguer les hommes. Il entre en contact avec ceux qui sont sur la terre bretonne à l'aide du S-Phone. La lumière rouge « Action-Station » s'allume : « préparez-vous à sauter ». Les hommes se lèvent péniblement du sol pour se hisser, avec leurs lourds chargements, en station debout. C'est un soulagement pour tous, l'inconfort et l'attente devenant insupportables. La position verticale n'est pourtant guère plus facile à tenir tant les secousses de l'engin obligent les muscles du corps à se contracter. Mais la lumière rouge s'éteint, les obligeant à se rasseoir. La nervosité ambiante est palpable. L'avion reprend de l'altitude et le voici dans les nuages. Quelques minutes plus tard, la lumière rouge s'allume de nouveau et l'aspirant ouvre la trappe : un trou dans la carlingue. Un air frais pénètre, emplissant les poumons et redonnant des forces. L'avion vole bas et on distingue les reliefs du sol : routes, rivières, champs, forêts...

Les hommes prennent pour une seconde fois la station debout ainsi que la position requise pour sauter. Enfin, la libération : la lumière verte accompagnée d'un « go ! » Les parachutistes sautent les uns derrière les autres à un rythme rapide. Franz s'élance à son tour avec force et conviction dans le trou noir, le corps raide, les jambes et les talons joints.

Ça y est, il est dans le vide, le visage balayé par le vent froid et humide. Il chute à grande vitesse et les quelques secondes qui le séparent de l'ouverture de son parachute sont interminables. Soudain, il ressent un brutal coup de frein, se cramponne aux suspentes et essaie de se stabiliser malgré les balancements de son corps. Dans une minute il sera sur le sol français, son pays d'adoption. Ce n'est pas sa patrie et pourtant il voue sa vie à cette terre qui lui a donné l'illusion d'une famille pour quelques instants furtifs...

Bruck an der Mur, Autriche, 1927

Franz arrive à la forge. Le jour commence à peine à se lever à Bruck an der Mur, il fait froid, l'hiver va bientôt s'abattre sur la ville autrichienne.

Comme chaque matin, Franz salue les autres ferronniers d'un geste et se met vite au travail. Il a l'habitude maintenant, voilà déjà presque un an qu'il répète les mêmes gestes. Il attache son tablier de cuir qui le protégera des étincelles et de la chaleur. Sans réfléchir mais en se concentrant, il allume le feu : du bois, du papier, du charbon qu'il place dans le bac à tremper pour qu'il soit mouillé, ce qui permettra de gagner cent degrés. Il actionne l'énorme soufflet à l'aide de la poignée. Il entend l'air s'engouffrer dans les tuyaux et sortir sous le foyer. Les flammes montent mais le feu n'est pas encore assez chaud. Il sera prêt lorsqu'il atteindra les mille cinq cents degrés. La température ambiante s'élève, ce qui n'est pas désagréable ce matin vu les cinq petits degrés qui règnent à l'extérieur. Surtout ne pas le laisser s'amenuiser, remettre régulièrement du charbon, actionner la poignée du soufflet. Tout ce savoir-faire, il le maîtrise plutôt bien, il apprend vite. Mais il sent au fond de lui qu'une flamme, encore plus vive celle-là, est prête à s'embraser. Il ne peut qu'obéir, il n'a pas le choix pour l'instant, mais il sait que son heure viendra. Bien sûr, il trouve de l'intérêt dans son nouveau travail, mais un autre destin l'attend, il en est sûr, il le sent frémir d'impatience, vibrer en lui. Franz saisit la barre de fer avec sa pince et la chauffe dans le feu. La fumée commence à se dégager et est aspirée par la hotte. Il transpire, la chaleur augmente, la fumée se propage malgré tout dans la forge, l'air est lourd et le prend à la gorge. Il a du mal à respirer mais supporte sans rien dire. Il est fort maintenant, à dix-huit ans, c'est un beau jeune homme qui est devenu grand et d'une belle constitution. Le sportif qu'il est a développé ses muscles et la pince semble bien fragile entre ses mains larges et fortes d'homme. Le patin à glace sur les lacs gelés de Slovénie lui a également permis d'avoir de belles jambes solides, musclées.

Le football a augmenté son souffle. Quant à la natation qu'il pratiquait régulièrement avec ses deux frères dans le lac de Bohinj entouré des montagnes du massif du Triglav, elle lui a donné de superbes pectoraux et des épaules dignes d'attirer toutes les femmes cherchant du réconfort et un sentiment de sécurité. Il ne s'en est d'ailleurs pas privé ! Combien de fois a-t-il plongé depuis une falaise pour se faire admirer des jeunes filles écarquillant leurs yeux devant ses exploits ! Il aime la gent féminine et elle le lui rend bien. Il était normal pour ce garçon, presque adolescent, d'exposer ses muscles à la vue des filles intimidées qui riaient pour masquer leur envie de toucher ce beau corps. Mais lui en usait régulièrement, trouvant là une preuve de son existence et une admiration qui lui faisait tant défaut de la part de son père. Il voulait être aimé, se sentir vivant, être différent...

Ses beaux yeux bleus pleurent parfois à côté du feu, embués par la fumée qui brouille sa vue. Mais il reste toujours vigilant face à ce monstre omniprésent qui brûle sans crier gare. Il tourne et retourne la tige en fer dans le feu afin qu'elle atteigne la couleur désirée sur toutes les faces, un rouge bien précis, un rouge « cerise » qui n'apparaît que lorsque le métal monte à une température avoisinant les huit cents à mille degrés. Il saisit le marteau de l'autre main et se met à frapper la barre de toutes ses forces sur l'enclume pour l'obliger à se tordre comme il le désire. Retour au feu, puisqu'elle ne veut pas céder. Punie de sa désobéissance essayant de se refroidir pour mieux se raidir, elle ne résiste pas longtemps, rougie de nouveau et courbe l'échine sous les coups portés par ce bras plus fort qu'elle. Franz ne ménage pas ses forces et tape, martèle, cogne comme pour faire sortir toutes les rancœurs emprisonnées en lui. Finalement, ce pauvre morceau de métal va encaisser sans gémir les colères, les frustrations, le mal de vivre de son bourreau. Attention, le feu faiblit, ne pas oublier de

remettre régulièrement du charbon dans le foyer, d'actionner la poignée du soufflet sans lâcher sa proie prisonnière des dents de la pince plantées et serrées sur son corps contorsionné de douleur. Après avoir fait subir le supplice des coups à sa « victime », le jeune homme fixe si solidement son morceau de fer à l'étau que celui-ci ne pourrait même plus respirer s'il le pouvait. Étranglée de nouveau entre ces deux mâchoires, la pauvre pièce, malgré un sursaut de résistance, va finir par se courber et perdre sa forme rectiligne d'origine. Malgré lui, l'objet initial va devenir quelque chose d'autre. Quelle ne va pas être sa surprise lorsque du bout de métal quelconque qu'il était, va surgir une splendeur en fer forgé ! Cet homme, si brutal en apparence, va faire du banal une merveille ! C'est cette métamorphose qui plaît à Franz. De ses mains, il arrive à créer la beauté, à régaler les yeux en courbant les formes, en fléchissant ce qui est trop droit, en arrondissant les angles trop vifs, en assouplissant ce qui est trop raide, en attendrissant ce qui est trop pointu.

C'est aussi ce qu'il aimerait faire avec sa vie personnelle. Elle lui dicte trop sa route, elle le prive de trop de liberté, elle manque de cette étincelle qui la rendrait si enthousiasmante... Encore un dernier effort et l'œuvre finale sera accomplie. Il se saisit d'un burin et le place sur la pièce qu'il vient de façonner. Couché sur la plaque martyr, le métal agonisant ne résiste plus. Il sait que son adversaire est le plus fort mais aussi que sous ses apparences de tortionnaire, bat un cœur tendre d'artiste et que son seul but est de le rendre plus beau. Il décide donc de souffrir en silence, c'est le prix à payer pour qu'écluse la magnificence de son état brut. Un dernier coup est porté par le poinçon enfoncé sous le choc du marteau sans pitié. Enfin, le maillon resplendissant qui viendra s'assembler aux autres et donner vie à un splendide balcon est terminé. Franz va continuer, la journée durant à martyriser le fer et à transformer le crapaud en prince. Mais sa tête est ailleurs et il pense au jour où il pourra vivre comme il l'entend.

Le soir venu, il va, avec ses compagnons de labeur, boire une bonne bière au café Kornmesser du même nom que la superbe maison de Monsieur Kornmess, le propriétaire d'origine, la Kornesserhaus, qui date du XV^{ème} siècle.

Elle se trouve sur la place principale, la Koloman-Wallisich platz, de cette ville industrielle. Là, Franz admire chaque jour le fameux puits surmonté d'une sorte de baldaquin en fer forgé créé en 1629 par un artisan local, Hans Prasser. C'est le chef d'œuvre type dans toute la Styrie. Ses motifs de la Renaissance sont d'une finesse et d'une élégance extrêmes qui régaler sa vue. C'est au beau milieu de ce décor que les hommes refont le monde.

- « - Plus rien ne va depuis ce sale traité de Saint Germain-en-Laye ! commence Gunter.
- Ouais, c'est vrai ça, on nous a piqué notre pays, c'est pas juste ! réplique Andréas.
- Avant, notre grand Empire prenait les décisions importantes et maintenant, on compte pour quoi ? On n'est plus rien, on a perdu les sept huitièmes de notre territoire, continue Gunter.
- Attendez, rétorque Franz, vous ne croyez pas que c'est bien que les autres pays aient leur indépendance ?
- Ah, mais toi, tu prêches pour ta paroisse ! Bien sûr que t'es content, ta Slovénie s'est coupée de nous, mais n'oublie pas que c'est à cause de ça que t'es ici mon pote...
- C'est pas moi qui ai décidé, vous le savez bien, j'ai dû suivre ma famille...
- Il n'empêche qu'elle te nourrit l'Autriche et qu'elle te donne du boulot, à toi et tes frères. Eux aussi sont bien contents d'avoir trouvé une place dans une forge...
- Faut le comprendre, il est né là-bas, c'est normal qu'il réagisse comme ça, on serait tous pareils à sa place, non ? intervient Alexander.

Le ton monte et l'énervement des uns et des autres se métamorphose en agressivité.

- Oh, oh, ça va, on va pas se battre quand même ! tempère Alexander.
- Et ce beau penseur américain de Wilson qui lance un appel à l'autodétermination des peuples, ça a été notre mort : « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » qu'il nous dit. De quel droit nous donne-t-il des ordres ? dit Gunter d'un ton ironique, tu parles, après, on a crevé de faim !

- Il a raison, plus personne ne voulait faire du commerce avec nous, on n'avait plus d'industries et pas assez de culture, forcément il y a tellement de montagnes chez nous, renchérit Andréas.
- C'est juste que chaque peuple vive comme il l'entend, sans être sous la coupe d'un autre, ça suffit la domination austro-hongroise ! s'indigne Franz.
- Il n'empêche que si on nous avait laissé nous rattacher à l'Allemagne, on n'en serait pas là...
- Ah mais tu comprends, il fallait punir l'Allemagne... ironise Andréas.
- On va avoir notre revanche, je vous le dis-moi, avec la Heimwehr...
- Tu ne vas pas me dire, Gunter, que tu es du côté de cette extrême droite ? se révolte Franz
- Elle et les Chrétiens Sociaux vont nous sortir de la m.....
- Allez les gars, stop, on arrête. On va trinquer à la justice du monde ! »

Heureusement, Alexander, plus modéré, ramène un semblant de paix entre les garçons.

Franz est particulièrement virulent quand il s'agit de politique. Il sent les choses poindre et l'avenir ne lui semble pas bon. Devenu rebelle de par son éducation trop rigide et autoritaire, il rêve d'un monde harmonieux et juste. Était-il normal qu'il ait dû partir de son pays qu'il aimait tant ? N'était-ce pas à cause de son père qui devait suivre son armée en Autriche ?

Comment rester dans ce nouveau monde qu'était la Yougoslavie, quand on est un soldat de l'armée austro-hongroise ? Ce père, source de tous ses tourments, il le déteste et l'admire en même temps. Il est son modèle, il aime son courage, sa force physique et de caractère, sa droiture dans ses convictions. Mais il se sent révolté contre son autoritarisme, son intransigeance qui ne laisse aucune place à l'erreur, à la faiblesse ou à quelconque fragilité.

Le côté tendre, attentionné, presque féminin qui se dégage de ce fils, malgré sa virilité, insupporte le militaire : il ne peut pas filer droit comme ses frères et sa sœur ?

Franz, épris de liberté, de justice et de vraies valeurs ne peut que garder cette haine au fond de lui. Mais bientôt, il le sait, il va pouvoir lui montrer de quoi il est capable et surtout qu'il a le courage de ses propres choix.

Franz s'inquiète de ce climat agité de la première république autrichienne. L'opposition radicale entre les deux partis politiques en place ne laisse présager rien de bon pour l'avenir.

Il entend souvent parler des violents affrontements des troupes paramilitaires formées depuis quelques années : la Heimwehr des Chrétiens sociaux, d'extrême droite, financée par les conservateurs (créée entre 1921 et 1923) et la Schutzbund d'origine ouvrière associée aux sociaux-démocrates de gauche (créée en 1923).

En outre, il ne soutient pas cette montée des Nationaux-Démocrates contrairement à la plupart de ses concitoyens et de sa famille. En rage contre l'autorité et opposé à l'idéologie familiale, il ne peut qu'étouffer et qu'espérer une autre vie. Il voudrait tant s'échapper de sa forge, s'évader vers d'autres contrées où il pourrait vivre l'aventure au service de ses valeurs humaines. Après quelques bières et quelques discussions mouvementées, Franz rentre chez ses parents en longeant la Mur. Tout en suivant la rivière des yeux, il aime se laisser à rêvasser à Laibach où il est né et à sa Slovénie qui lui manque. Malgré la guerre, il s'y sentait chez lui et son départ a été un déchirement. Quelle bêtise pousse les hommes à se battre pour des territoires ? Parfois, cela le dépasse. Il ne sait pourtant pas qu'il n'y retournera jamais et que lui aussi fera la guerre...

Il sort de son vague à l'âme lorsqu'il voit arriver un groupe de jeunes filles. Elles savent qu'il passe à cet endroit chaque soir et feignent de remonter la Mur pour le croiser.

Il plaît le beau Franz, à presque toutes les demoiselles de son âge.

Lui a une préférence pour la jolie Lena : une belle blonde aux yeux bleus, les joues un peu rondes et rosées qui fleurent bon la santé.

Elle lui redonne goût à la vie : son côté pétillant et insouciant la rend fraîche et naturelle. Il s'arrête un instant, se tenant bien droit comme à son accoutumée, bombant le torse. Il joue à l'homme qu'il

n'est pas encore, même si son corps, lui, semble avoir atteint cette maturité-là. Il se rapproche un peu plus de Lena à chaque rencontre au point de presque la frôler ce soir-là. Ce n'est pas l'envie qui lui manque de l'embrasser pour de bon, mais sous ses aspects provocateurs se cache la fragilité d'une personne timide. Allez, ce sera pour la prochaine fois, il se le jure !

La vie est ainsi faite que les événements, si vous savez les lire, vous indiquent le chemin à suivre. C'est ce qui arrive à Franz en cette année 1927 à l'aube de ses dix-neuf ans...

Le trente janvier, des affrontements ont lieu entre les deux groupes paramilitaires à Schattendorf dans le Burgenland. L'issue des combats se solde par deux morts : un travailleur croate de quarante ans environ et un enfant de huit ans. Trois membres d'une milice de droite sont inculpés et vont être jugés par un tribunal de Vienne. C'est au soir du 14 juillet 1927, après onze jours de débats que la décision est rendue publique : acquittés ! Le sang de Franz ne fait qu'un tour, la révolte bouillonnant en lui va pouvoir s'exprimer !

« - Bien fait pour les sociaux-démocrates !

- Ce n'est pas possible de dire ça père !

- Les Chrétiens Sociaux sont au pouvoir, c'est à eux de juger, pas à nous. Ils ont pris la meilleure décision.

- Mais, ils sont coupables ! C'est un jugement partial, on ne va pas laisser passer ça !

- C'est le comble, mon fils qui est de leur bord, on va voir qui commande ici. Tu ne feras rien du tout et tu continueras la forge, un point c'est tout, comme tes frères ! Ils obéissent, eux, tu ne peux pas faire pareil ?

Il n'y a pas de place à l'armée à cause de ce foutu traité de Versailles qui nous a imposé des restrictions militaires intolérables mais tu as tout de même un bon boulot.

On aura notre revanche, sois en sûr et il n'y aura pas de pitié.

- J'ai quand même bien le droit de penser comme je veux, non ?

- Oui, si tu penses comme nous ! L'armée m'a tout donné, je ne la trahirai pas et mon fils non plus!

- C'est ce qu'on verra...

- Quoi ? Une grosse main lourde part et giflé violemment le garçon.

- Un fils doit obéir à son père et ce n'est pas un morveux comme toi qui dérogera à la loi ! »

Franz a des sanglots dans la voix tant la rage monte en lui. Il se retient difficilement contre l'envie de riposter et de partir en claquant la porte.

« - Quelle loi, la tienne, pas la mienne !

- Ça suffit comme ça, j'en ai déjà trop entendu, il n'y aura pas de rouge sous mon toit ! Et maintenant tu files dans ta chambre et tu n'en ressorts pas avant demain matin ! »

Aucune discussion possible, un mur infranchissable les sépare. Franz ne poursuit pas cette conversation insipide. Non, il ne laissera pas passer cette affaire, c'est trop grave. Sans hésiter, il attend que la nuit tombe et s'enfuyant par la fenêtre se dirige vers la gare. Il a rassemblé quelques économies et il vole maintenant vers son destin. Quelque chose de plus fort que lui l'appelle pour lutter contre l'injustice. Déterminé, Franz monte dans le train en direction de Vienne. Quelques heures plus tard, il se dirige vers la mairie où affluent bientôt de toutes parts des jeunes en qui il se reconnaît. La place se remplit rapidement et une colonne, ayant essayé en vain de prendre d'assaut le bâtiment de l'université de Vienne, vient se joindre à eux.

Près du Rathaus, la mairie de Vienne, des cordons de sécurité protégeant le bâtiment du Parlement autrichien se mettent en travers de la foule des manifestants. L'atmosphère se fait tendue et dégénère.

Franz sent un vent de révolte l'envahir et fonce sans peur, comme les autres, vers ce désir irrépressible de justice. Les coups fusent, il ne sait même plus d'où et de qui, mais il continue, emporté dans ce tourbillon de jeunes assoiffés d'idéalisme. Le sang perle sur son sourcil, son arcade est coupée. Il ne sent ni la douleur, ni le ruissellement du sang sur sa joue tant tout son être est

tourné vers l'intensité du moment présent. Les voilà qui lancent des pierres sur la police pour qu'elle les laisse passer mais ce sont eux qui sont repoussés vers le parc situé aux abords du palais de justice. C'est ce bâtiment qu'il faut occuper ! C'est lui qui représente la justice partielle ! Et c'est évidemment ce qui va se passer...

Le palais de justice est pris d'assaut. Des membres de la Republikanischer Schutzbund, le parti ouvrier, essayent de calmer la foule, mais c'est trop tard, la rébellion est en marche.

Il est midi, ils ont atteint le rez-de-chaussée du bâtiment et certains commencent à détruire les vitres, le mobilier, les dossiers.

Franz est soudain dépassé par la tournure que prennent les événements. Il ne pensait pas aller si loin : se révolter, crier, brandir le poing, oui, mais saccager, anéantir, devenir encore plus violent que ses adversaires, non ! C'est alors que Théodor Körner, homme politique influent, futur Président Fédéral, demande aux gardes du palais de restituer leurs armes. Franz se met à crier d'une seule voix avec les autres manifestants : « victoire ! » Mais, coup de théâtre : les gardes, ayant peur pour leur vie, refusent d'obéir ! L'exaspération de la foule monte encore d'un cran. Les voilà maintenant tous en train de crier vengeance pour les deux morts du 30 janvier, l'excitation est à son comble, le déferlement de violence, de haine, de rage due à l'impuissance, redouble. Cette fois, Franz ne se contrôle plus. Il fait partie du groupe et ne peut s'y soustraire. Il est entraîné dans un engrenage infernal mais tellement grisant. Toutes ses années de résignation sortent en bloc à travers ses cris. Théodor Körner apparaît lui-même et essaie de calmer la foule.

Il n'a pas mesuré l'ampleur du mouvement et une huée de cris monte à sa vue. Franz donne si fort de la voix qu'il semble la perdre... Mais ce sont les flammes qui bientôt vont le faire hurler. Un individu est entré dans le palais et a mis le feu. Les pompiers arrivent mais la foule les empêche d'y accéder, certains ont même coupé les tuyaux d'eau !

Soudain, des coups de feu sont tirés en l'air par la police. La panique s'empare des manifestants, incrédules. « Ils ne vont quand même pas oser... », pense Franz. Sa jeunesse et sa naïveté vont être ébranlées lorsque les tirs vont être dirigés vers la foule. Il se met à courir de toutes ses forces, il ne sait où aller, il fonce droit devant lui sans comprendre ce qui est en train de se jouer. Il voit de ses yeux exorbités des corps gisant sur la place. L'horreur entre dans sa vie. Hors d'haleine, il finit par se cacher dans le renforcement d'une maison isolée d'une ruelle. Son cœur bat comme jamais, la peur l'envahit : et s'il lui arrivait quelque chose ? Il s'en voudrait pour toujours d'avoir bravé les ordres de son père... Non, non, il a bien fait, il devait suivre son chemin, ses convictions. Il fallait qu'il fasse exploser sa colère, sa hargne, son envie de changer le monde autrement qu'en frappant sur sa tige de fer ! Enfin, il était utile, porteur d'une mission, trouvant un sens à sa vie.

Les jeunes comprirent plus tard ce qui s'était réellement passé. Le chef de la police, Johann Schober, issu du parti Chrétien Social, demanda au Maire de Vienne, Karl Seitz, du parti social-démocrate de faire intervenir l'armée fédérale. Celui-ci refusant, Schober demanda à la police de repousser les manifestants par la force et d'utiliser leurs fusils. Ils tirèrent d'abord en l'air ce qui dispersa en effet la foule, mais à la fin de la journée, on compta quatre-vingt-neuf morts parmi les manifestants, quatre parmi les forces de l'ordre mais aussi cent vingt policiers et cinq cent quarante-huit civils blessés : ils ont franchi le pas et tiré sur des innocents !

Il faut qu'il parte plus loin car déjà la police arrive pour procéder à des arrestations. Franz court le plus vite possible à la gare. Pourvu qu'il y ait un train, vite, vite !

Bruck an der Mur, Autriche, 1929
Maroc, 1929

Voilà maintenant deux ans que la vie morne de Franz a repris. S'il n'avait pas Lena et ses amies pour l'illuminer, sa résignation aurait atteint son point de rupture. Il faut qu'il se passe quelque chose pour bousculer son existence. Les événements de 1927 lui ont mis l'eau à la bouche : il a goûté à la liberté, à l'affirmation de ses idées, même si pour cela il a dû avoir recours à la violence, à l'ivresse que lui a provoquée la contribution à l'avènement d'un monde plus juste. Les occasions de réaliser notre chemin de vie se présentent toujours à un moment donné, tout le monde a sa chance. On la saisit ou non, c'est ce qui fait toute la différence des parcours humains. « Qui ose gagne » : avant même d'avoir connaissance de cette devise qu'il portera fièrement sur lui, Franz semble la posséder en lui, comme imprégnée dans sa chair.

En cette année 1929, ce qui a été considéré comme une catastrophe va être le déclencheur de sa nouvelle vie : les malheurs deviennent parfois des moteurs positifs et obligent à avancer malgré soi. Le « jeudi noir » du 24 octobre 1929 aux Etats-Unis et son krach boursier de Wall Street est le début d'une grande crise économique à l'échelle mondiale. Les banques américaines ferment les unes après les autres provoquant l'effondrement d'une économie basée sur la spéculation et la ruine de petits actionnaires et industriels. Les banques américaines réclament le remboursement de leurs prêts à l'étranger et rapatrient sur leur territoire les capitaux qu'elles avaient investis : l'Autriche est la première touchée. La banque Kerditanstalt fait faillite. Petit à petit, les classes moyennes s'appauvrissent, la consommation chute, le malaise social se répand. L'Autriche qui entretient des liens économiques avec les États-Unis depuis la fin de la première guerre mondiale voit, tout comme les autres pays d'Europe et en particulier l'Allemagne, le déclin du volume des échanges. La crainte s'empare des ouvriers de tout le territoire autrichien et Bruck an der Mur n'en est pas exclue. Au sein des forges, le travail commence à manquer car les commandes dégringolent.

Elles ferment les unes après les autres et la Famille Nedelko, celle de Franz, s'inquiète. Lui aussi, bien-sûr, mais avec ce secret espoir de se voir obligé d'arrêter la ferronnerie et de se détourner de cette vie monotone. Au fond, elle le sauve cette crise. Il sent son cœur s'emballer et une lueur d'espoir s'empare de lui : il va peut-être pouvoir commencer une nouvelle existence sans l'avoir provoquée ni prédite...

Depuis qu'il n'a plus de travail, Franz semble attendre son heure, persuadé que la providence lui apportera la solution libératrice. Malgré son désœuvrement, il entretient son corps en pratiquant la course, la marche et le football au sein du club de la ville. Il doit rester fort et ne pas se laisser happer par la tristesse du moment mais son caractère n'est pas enclin au laisser-aller. Il s'accroche et croit en la vie. C'est alors que, déambulant dans les rues de Bruck an der Mur, son regard est attiré par une affiche étrange : un militaire vêtu pour supporter la chaleur du désert, short, chemise à manches courtes couleur sable, képi blanc, se tient devant un décor exotique de dunes, arborant la fierté du devoir accompli. Il est présenté comme le pacificateur du Maroc, sauvant les peuples indigènes de la misère et leur apportant la modernité. Le slogan « engagez-vous dans la Légion Étrangère » l'interpelle... Pourquoi pas ? Il a remarqué depuis quelques années que des tracts et autres prospectus circulaient dans son pays. Son œil va se faire plus attentif à ces brochures de propagande envoyées de la France jusqu'à l'ambassade de Berlin puis adressées aux consulats français dans les pays germaniques. Pourtant, l'Allemagne mène des campagnes contre la Légion Étrangère : elle lui reproche d'enrôler ses soldats ou sympathisants au détriment de sa propre armée. Elle accuse les

Français de favoriser le départ des ressortissants germaniques pour lui faire payer ses conquêtes par du « sang allemand ». D'ailleurs, le Maréchal Lyautey ne veut-il pas reconstituer la légion grâce en grande partie aux Allemands et aux Autrichiens qui devraient, selon lui, affluer en nombre aux vues de leurs situations intérieures et à la démobilisation de leurs armées ?

Depuis les années 20, les engagements germaniques augmentent très sérieusement à tel point que le Ministre de la guerre est obligé de les restreindre pour les limiter à cinq cents par mois, alors que les candidats volontaires s'élèvent à mille. La Légion retrouve son effectif allemand ou d'attache allemande d'avant-guerre, c'est à dire la majorité des engagés. Le phénomène s'explique effectivement par la démobilisation ainsi que par les crises économique et politique de ces pays et ce, malgré des campagnes anti-Légion qui se multiplient et s'intensifient dans la presse depuis décembre 1927. Être candidat devient de plus en plus difficile : des traques sont organisées et l'allure misérable des fuyards les trahit rapidement. Ils sont souvent « passés à tabac », incarcérés pendant trois ou quatre jours puis relâchés en direction de leur pays. Tout ceci, Franz en a déjà entendu parler bien sûr, mais il n'y avait pas accordé plus d'importance que ça jusqu'à ce jour où son regard s'est arrêté sur cette affiche et où il a pris conscience de l'opportunité qui se présentait à lui. Il a entendu parler de ces jeunes ayant tenté de sortir du pays pour rejoindre la Légion en France et il sait que beaucoup n'arrivent pas à destination notamment sur certains lieux de passage. Les militaires français s'en rendent compte et donnent aux officiers des instructions verbales. Ils vont conseiller les postulants sur les routes à suivre et sur les meilleurs points de franchissement de la frontière. Et si lui il y arrivait ? Franz se sent pousser des ailes et a le sentiment d'être invincible. Il respire la fougue de la jeunesse, il est immortel, il a l'éternité devant lui. La Légion opère sur les garçons une fascination qui fait germer en eux le goût de l'aventure. Il a envie de se lancer dans cette expérience hors du commun, de voyager, de rencontrer d'autres populations et de venir en aide à certaines. Il est ainsi, Franz, il n'écoute que son cœur et ses aspirations, prêt à braver père, mère, à soulever des montagnes s'il le faut. Comme deux ans plus tôt, il va prendre sa décision et rien ne le fera reculer, pas même sa mère qui le supplie de rester. Elle sait que si son fils part, c'est pour cinq ans... s'il en réchappe.

Mais, a-t-elle jamais eu le droit de s'exprimer dans cette famille sous domination patriarcale ? Malgré sa tendresse envers elle, Franz ne renoncera pas. Pas cette fois où la vie l'appelle vers son destin et l'aventure tant attendue.

« - Père, je viens t'annoncer que... je pars pour la Légion Étrangère.

- Quoi, qu'est-ce que tu dis ?

- Je te dis que je vais m'engager dans la Légion.

- Non mais c'est pas vrai, il ne manquait plus que ça ! Qu'est-ce que c'est encore que cette idée ? Qui c'est qui t'a mis ça dans la tête ?

- Personne, c'est moi seul qui ai pris cette décision.

- Attends, est-ce que tu as bien réfléchi au moins ? Tu te rends compte de ce que tu fais ? Tu sais que tu deviens un traître pour la nation ? Quand tu vas revenir, tu seras dénoncé par la population, poursuivi pour haute trahison, tu deviendras un mendiant car tu seras rejeté de partout !

- Je ne suis pas un traître et puis je veux servir ces populations miséreuses.

- Tu vas servir notre ennemi ! Tu vas aider la France à conserver des territoires et à être plus forte que nous ! Ouvre donc les yeux et reviens à la réalité ! Mais pourquoi j'ai fait un garçon pareil, jamais les pieds sur terre, toujours à rêver de ce qu'il n'a pas, de je ne sais quoi de meilleur ? Le monde n'est pas mieux ailleurs, regarde les choses en face, non de non !

- Justement, je ne les vois pas comme toi, père, et puis de toutes façons maintenant j'ai vingt et un ans et je veux vivre comme je l'entends !

- Cette fois, je ne peux plus rien pour toi mon gars, mais sache que les engagés légionnaires sont très mal vus ici. Tu as pensé à ce qui risque de t'arriver s'ils t'attrapent avant la frontière ?

Et à ton retour ici après tes cinq ans, tu y as réfléchi aussi ? Tu seras un paria, on te reconnaîtra à tes

vêtements civils obligatoires d'ancien légionnaire, tu ne seras plus un des nôtres, ta vie ici sera fichue.

- Je sais, mais tant de choses peuvent changer en cinq ans.

- Ma seule consolation est que tu vas être soldat comme moi.

- Tu vois, en fin de compte, je te ressemble !

- Si peu, hélas... »

C'est donc au petit matin que Franz quitte la maison familiale sous les yeux embués de sa mère trop consciente du peu de chance qu'elle a de revoir un jour son fils et sous le regard indifférent, pour cacher un sentiment légitime de tristesse, de son père. Ses frères et sa sœur ne savent que penser de ce « vilain petit canard » de la famille : un mélange de colère et d'admiration les envahit. Il est le seul à oser vivre libre mais il trahit la pensée des Nedelko et l'idéologie de son pays. Un trouble naît en eux faisant poindre un doute : et s'il avait raison, et si finalement c'était lui qui allait au-devant de la vraie vie ? Eux n'osent pas, l'inconnu leur fait peur, affronter leur père aussi. Ils n'ont pas le courage de leur frère et il leur semble bien fort et téméraire tout à coup. Ils le voient sous son vrai jour pour la première fois et l'envient de pouvoir affronter l'adversité. Toutefois, leur conscience patriotique prend le dessus et leur éducation les enferme dans un système qui les dépasse. Ils ne bougeront pas, leur existence suivra son cours comme elle leur a été dictée jusqu'à même servir les horreurs futures de la prochaine guerre...

Le périple de Franz va l'amener à Innsbruck en empruntant le train avant de quitter son pays pour l'Allemagne. Il n'est pas inquiet car il a pris soin de suivre les indications afin d'éviter les points de contrôles habituels plutôt situés aux alentours de Salzbourg. Une sorte de nostalgie s'empare de lui en entrant en terre étrangère mais aucun doute ne vient semer le trouble dans son esprit. Il suit le chemin qui est le sien, il en est sûr. D'ailleurs, n'est-il pas vanté, dans cette brochure d'une vingtaine de pages suggérée par l'attaché militaire à Vienne et écrite par le Capitaine Salomon, les bonnes conditions de vie des engagés dans les différentes colonies ? Le but étant bien sûr de favoriser le recrutement, les avantages qui leur sont accordés sont nombreux dont le solde, les permissions, l'habillement, le confort et la bonne tenue du casernement sans oublier une excellente nourriture, deux quarts de vin par jour, l'air pur du désert, la fierté de luttes glorieuses. Des coopératives, bibliothèques et cinémas sont à leur disposition. La stratégie des campagnes de recrutement à l'étranger s'appuie sur les missions militaires et les agents civils locaux. Cet écrit officiel est diffusé par l'armée du Rhin ainsi que par les chefs de missions militaires de Berne, Rome, Vienne, Berlin, Bucarest, Riga et même Washington ! Le rayonnement et l'image de la Légion excitent la curiosité du monde extérieur mais aussi celle de Franz. Respectant la marche à suivre indiquée sur ce document, il poursuivra sa route tantôt en bus, tantôt à pied, en passant par Garmisch Partenkirchen puis Kempten avant de rejoindre Eriskir près du lac de Constance. Là, se trouve un centre de rassemblement où il va piocher de nouvelles informations sur la marche à suivre pour atteindre son but : le centre de regroupement des recrues germaniques de Toul non loin de Nancy en France. Cette ville a été choisie car les Allemands y avaient implanté, durant la Grande Guerre, un important réseau de renseignements dont il reste des antennes. Après un soir d'arrêt pour reprendre des forces et manger un peu, Franz s'écroule sur son lit de camp, épuisé. Il a déjà parcouru près de six cents kilomètres et il lui en reste encore environ quatre cents. Il est parti depuis deux jours et n'a rien avalé depuis tout ce temps ni fait une vraie nuit, dormant par intermittence sur le bas-côté de la route. Tel un vagabond un peu perdu mais obstiné, il repart à l'aube pour atteindre Freiburg im Breisgau juste avant de franchir la frontière française le menant à Sélestat. Là, il est bien accueilli et malgré son allure de va-nu-pieds, le passage vers cette patrie inconnue se fait sans encombre. Il finit sa route jusqu'à Saint-Dié-des-Vosges, Lunéville et enfin Nancy. Encore environ vingt-cinq kilomètres et il sera à Toul. Il pourra alors rejoindre la caserne du Châtelet, fin de son périple solitaire. C'est grâce au Lieutenant Mallinjoud que les recrues germaniques peuvent enfin être accueillies dans des conditions dignes : la Légion n'a-t-elle pas besoin de ces engagés particuliers qui affluent en nombre plus que suffisant ?

Il convient donc de les recevoir correctement ce qui permet également la diffusion d'une très bonne propagande en faveur de ce régiment étranger. Le centre qui peut accueillir jusqu'à deux cents personnes, dispose de chambres propres et confortables, d'un réfectoire leur offrant une très bonne alimentation, d'une coopérative, d'un théâtre et d'un cinéma gratuit. L'engagé allemand est jeune, solide et bien bâti. C'est un bon soldat, apte à l'effort physique. Il est de belle tenue, discipliné et reprend rapidement des forces. Il est reconnu comme étant le meilleur combattant, le plus obéissant et le plus guerrier. Il a du cran, est dévoué, souvent instruit et est particulièrement compétent pour l'encadrement. Le légionnaire français d'origine germanique est un soldat complet qui répond à la double exigence de la qualité et de la quantité du recrutement. Dès son arrivée à la caserne, Franz est frappé par l'ordre qui règne dans ces locaux, la discipline et la rigueur. Il y a de la tenue, ce qui n'est pas pour lui déplaire, lui qui a été habitué à une éducation du même type par son père. Il y découvre l'esprit Légion. Les hommes sont occupés aux travaux de casernement, d'aménagement ainsi que d'intérêt général. Aucune oisiveté même si des loisirs sont proposés pour compenser l'interdiction de sorties. A peine arrivé, Franz subit une visite médicale succincte, reçoit un bon d'acceptation, se présente devant un sous-intendant militaire et signe son contrat. Les engagés produisent ou non des papiers d'identité, comme ils veulent, ils donnent leur vrai nom ou un nom d'emprunt. Franz choisit de se faire naturaliser Français, ainsi il se protège des éventuelles représailles de son pays à son égard. Tout s'est passé si vite qu'il n'a pas eu le temps de se poser de questions, évitant ainsi les doutes pouvant surgir à ce moment de l'engagement.

La manœuvre est bien rodée : faire vite de manière à ce que les recrues n'aient pas l'espace pour hésiter et ne fassent pas machine arrière au moment d'entrer dans leur nouvelle vie. La tête de Franz s'embrouille, il ne sait plus où il en est. C'est comme s'il était pris dans un tourbillon qu'il ne maîtrise plus.

La fatigue, les bouleversements rapides depuis son départ lui donnent l'impression d'être en dehors de la réalité. Tout se passe comme s'il planait sur un nuage regardant les événements de sa vie passer au-dessous de lui sans y prendre part.

Le lendemain, il reçoit une feuille de route et une indemnité de déplacement pour payer le train. Il a un temps limite pour rejoindre Marseille par ses propres moyens au-delà duquel son contrat sera annulé. Il doit se rendre au fort Saint-Jean qui domine le vieux port, un des hauts lieux de la Légion. Il lui semble entrer de plain-pied dans l'aventure, mais il ne sait pas encore quels changements radicaux de vie l'attendent. C'est lorsqu'il franchit les portes de la citadelle que Franz comprend qu'il va basculer dans un autre monde. A peine arrivé, il passe une contre-visite médicale confirmant son aptitude puis il subit l'impitoyable interrogatoire du capitaine chargé du tri d'incorporation. Celui-ci s'assure que la recrue présente les qualités requises pour faire un bon légionnaire. Aucune violence ne lui est faite, les chefs ici sont plutôt paternalistes, mais il doit se dévêtir entièrement devant cet officier assis derrière sa table dont chaque question, très précise, fait sauter les verrous des mensonges élaborés sur le passé. Gêné d'être nu comme un ver devant cet homme qu'il ne connaît pas, Franz se sent déstabilisé, c'est bien là le but recherché, et ne peut que se livrer tel qu'il est, aussi vierge qu'au jour de sa naissance. Il dira la vérité sur son passé, solution la plus sage, car cacher quoi que ce soit semble vain, comme si le fait d'être en habit d'Adam permettait à l'officier de lire à l'intérieur de chacun. Les hommes sont bien plus nus qu'ils ne le pensent. En face de chaque nom, le capitaine écrit « oui » ou « refusé ». Ce sera un beau « oui » qui offrira à Franz le sésame d'une nouvelle vie pour cinq ans. Il est heureux car les acceptés sont moins d'un quart. Ce refuge est pour beaucoup une grande chance. La plupart des hommes s'engagent parce qu'ils sont chômeurs, sans ressources, vagabonds, parfois à jeun depuis plusieurs jours, brouillés avec leur famille, abandonnés par une femme ou encore poursuivis par la justice mais ayant commis un délit bénin ou du moins jugé acceptable par l'officier.

Ils viennent de tous les pays mais Franz remarque que, parmi eux, il y a une majorité de grands blonds aux yeux clairs. Il retrouve beaucoup de germaniques qui aiment le métier militaire et

l'aventure, mais aussi marcher au pas en chantant vers l'inconnu. Franz sympathise avec eux, chacun trouvant en l'autre un semblant de réconfort face à la froideur de l'accueil. Il va achever sa transformation en endossant pour la première fois l'uniforme du légionnaire qui se distingue des autres. Il est composé de brodequins, d'un pantalon beige, d'une ceinture réglementaire (la Cumberbund), d'une chemise beige clair, d'épaulettes vertes et rouges ainsi que du célèbre képi blanc qui accompagne la notoriété et la gloire de ce corps. A l'origine, ce képi était bleu marine, comme tous les régiments de l'infanterie, mais suite aux longues expositions sous des soleils orientaux les légionnaires avaient pris soin de le recouvrir d'un manchon beige. Après de nombreux lavages, de pluies tropicales répétées et des effets décolorants du soleil, celui-ci finit par blanchir au cours des années. Franz a bradé ses vêtements civils contre ceux du légionnaire, il a changé de peau et ressemble à l'homme vu sur l'affiche de Bruck an der Mur il n'y a pas si longtemps. Ça lui fait tout drôle d'endosser ce nouvel habit, il a l'impression de devenir quelqu'un d'autre. Il va rester quelques jours au fort Saint-Jean à exécuter des tâches collectives. Rien de passionnant dans cette attente avant le départ pour l'Afrique. La caserne n'est pas vraiment attrayante, le confort étant plus que sommaire, mais Franz s'en accommode car il sait que ce n'est qu'une étape vers l'aventure qu'il guette avec impatience. Et puis un matin, il monte enfin sur le bateau qui appareille à Marseille en direction d'Oran en Algérie. Il franchit la mer dans des conditions peu enviables, plutôt faites pour des bestiaux que pour des humains, qui le fatiguent lui et les autres camarades partis le même jour. Enfin, ils débarquent au fort Sainte-Marguerite à Oran sous un soleil de plomb. Cette fois, le jeune Autrichien pose réellement le pied en terre exotique. Ici, rien ne ressemble à son pays : la mer, le soleil, les palmiers, les bâtiments en formes de coupoles...

Il a l'impression d'être à l'autre bout de la terre et une exaltation le submerge : le monde s'ouvre devant lui, son avenir lui semble plein de promesses et de surprises. Quelle joie de découvrir ces territoires inconnus, ces gens si différents avec leur teint basané et leur tenues si bizarres ! Mais, il n'aura guère le temps d'emplir ses yeux écarquillés et émerveillés d'images insolites car déjà, il doit rejoindre la gare et prendre un train pour s'enfoncer à l'intérieur du pays. Le voyage est encore pire que celui du bateau puisqu'ils vont être entassés dans des wagons de 1914 contenant environ quarante hommes et ce, pendant une cinquantaine de kilomètres ! Le train les emmène jusqu'à la capitale de la Légion : Sidi Bel Abbès. En descendant en gare, ils sont accueillis par la clique jouant l'hymne et le chant de marche de la Légion : l'air du « boudin ». En formation défilé, cette musique se distingue des autres musiques de l'armée française par la présence de fifres (petite flûte traversière en bois), de « chapeau chinois » (instrument à percussion d'origine turque) et par un port de tambour particulier (cercle inférieur au niveau du genou). La cadence puissante et majestueuse est de quatre-vingt-huit pas à la minute contre cent seize pour les autres régiments, ce qui conditionne les musiques du « carnet » (regroupement des chants de la Légion) et ce qui leur donne un air plus mélancolique. Franz est étonné de ce comité d'accueil, il était loin d'imaginer un tel spectacle ! Tout ce folklore lui paraît irréel mais il se sent fier d'être attendu de la sorte, honoré aussi. Jamais il n'avait eu la sensation d'être si important : escorté par un orchestre militaire comme s'il était un grand personnage ! Nos nouveaux arrivés sont conduits en grande pompe, toujours au son du « boudin », jusqu'au Quartier Vienot appelé aussi le Grand Quartier. Il se trouve à quelques centaines de mètres du centre-ville et est composé de trois corps de logis, hauts, longs et tristes. Ils délimitent une vaste cour plantée d'arbres et coupée en son milieu par « l'allée du Colonel ».

L'architecture est celle des casernes bâties en métropole. Franz est impressionné et un peu anxieux aussi. Le bâtiment austère lui inspire la crainte : où met-il les pieds ? Et puis non, il ne faut pas qu'il se laisse dominer par le doute et la peur, il tiendra, il en est sûr. A peine arrivés, les hommes sont inspectés par le colonel qui leur ordonne de crier leur nom : « légionnaire Nedelko, mon Colonel ! » A ce moment-là, ils ne sont pas encore vraiment des légionnaires : ils vont recevoir une formation dont les débuts vont être « rudes » comme précisé dans le memento qui leur a été remis, une rudesse dont ils n'ont même pas idée. Les sous-officiers vont prendre en mains ces costauds triés

sur le volet. Ces instructeurs sont presque tous Allemands car ils ont une autorité sans faille, appliquant intégralement le règlement. Équipés d'un paquetage, les hommes vont recevoir quatre mois de formation pour leur inculquer la chose militaire plus que pour en faire des guerriers. Ils vont surtout s'habituer au régime de la Légion avant d'entrer dans le vif du sujet et d'être envoyés dans une unité de combat. Ils seront soumis à un entraînement physique plus intense que dans les autres corps, digne de celui d'un « para » d'aujourd'hui mais aussi à une formation morale prônant l'ordre et l'estime de soi et ce, à travers diverses tâches comme repasser impeccablement sa chemise ou apprendre les exploits de la Légion, la règle étant l'application intégrale du règlement. Franz et ses camarades vont être contraints très vite à l'obéissance absolue, à l'exécution immédiate et parfaite des ordres, au respect des autres aussi : bref, ils vont être « dressés » afin d'ôter de leur cervelle tout esprit de rébellion, trahison et autres états incompatibles avec l'efficacité voulue par ce corps d'élite. A commencer par ces exercices aussi stupides en apparence que durs, à faire sans délai, sans réplique et sans aucun signe de mécontentement, que sont les « garde à vous », « repos », « garde à vous », « repos » à répétition mais aussi les « pas de gymnastique », « couchez », « rampez », « marchez en canard ».

Malgré le côté tyrannique de cet entraînement imposé, les hommes savent que c'est le chemin à parcourir, que ce sont les épreuves à supporter pour accéder à l'état d'âme de ce corps, à l'honneur de le représenter et pour entrer dans la légende. Bon nombre ont conscience aussi de ce qu'ils auraient pu devenir hors de la Légion : des voyous, des hors la loi avec une santé médiocre.

La pacification du Maroc par la Légion se poursuivait et après avoir vaincu Abd el-krim et sa résistance dans la vallée du Rif, c'était au sud-est du pays qu'elle allait continuer. Grâce à la construction de pistes par les légionnaires, bâtisseurs légendaires, les hommes vont pouvoir rejoindre Fès, Casablanca puis Marrakech, Ouarzazate et enfin descendre vers le Tafilalet, région de palmeraies au sud d'Erfoud aux portes du désert algérien du Sahara. Franz et les autres réquisitionnés, prêts pour leur première expédition, acclimatés aussi bien au régime Légion qu'à la chaleur, partent pour l'aventure dans un pays méconnu. Ils ignorent ce qu'ils vont trouver, ce qu'ils vont voir, à quoi ils vont être confrontés : l'heure de vérité est arrivée, testant leurs capacités, leur résistance et leur courage.

C'est à l'aube que Franz monte dans le car pour suivre la route en direction du Maroc. L'air est déjà chaud, les hommes prennent place en imaginant le long trajet qui les attend. La route est faite d'une traite, à part quelques petits arrêts, jusqu'à Casablanca. Les corps transpirants et fatigués réclament une nuit de repos. Mais avant cela, la curiosité est trop grande et les militaires sortent par groupes pour baguenauder dans la ville. Quelles multiples surprises attendent le curieux Franz, avide de découvrir les différences culturelles des autochtones ! En arrivant sur la place de France, il remarque les charrettes tirées par des chevaux mais aussi ces hommes qui les conduisent, la tête enrubannée dans une espèce de long foulard, ainsi que leurs grandes robes allant jusqu'aux pieds. Les femmes lui semblent encore plus mystérieuses car rien n'apparaît de leur morphologie, ni même de leur visage : pourquoi se cachent-elles ainsi ?

Cela lui semble d'autant moins explicable qu'il est de ceux qui apprécient la beauté des jeunes filles, comme un cadeau de la nature fait pour régaler les yeux de tous.

Petit détour par le bord de mer où il revoit cette belle étendue si bleue qui lui dit doucement au son des vagues : « viens, viens me goûter... » Oui, il faut qu'il aille tremper ses pieds, juste pour voir ce que cela lui procure comme sensation. En courant, les jeunes légionnaires foncent vers la plage et se mettent à rire comme des enfants découvrant un nouveau jeu fantastique : qu'elle est bonne cette eau, si chaude, si agréable aux pieds !

Le lendemain, le trajet reprend vers Marrakech. Les hommes vont le parcourir rapidement, tant la fatigue leur dicte d'aller vite dormir et de récupérer. Mais finalement, ils vont devoir attendre trois jours avant de repartir pour rejoindre leur escadron à Ouarzazate. Heureusement, sur le trajet les menant au but final, l'arrêt à Taddert où se trouve une sorte de petite auberge, leur permet de boire

et de s'acheter de quoi subsister pour le reste du voyage. Plus le car descend vers son objectif, plus la chaleur devient accablante. Sur les bords de la route les hommes peuvent découvrir des Kasbahs, des étendues désertiques puis des palmiers. Lorsque leur véhicule arrive à Tiffoultout, une barrière coupe la piste et un contrôle d'identité est effectué. Dès leur arrivée à Ouarzazate, les soldats se rassemblent en rangs et sont présentés au colonel. Un adjudant fait l'appel puis deux par deux, portant leurs bagages, les jeunes hommes effectuent une marche de trois quarts d'heure sous un soleil de plomb empruntant les pistes sinueuses des oueds desséchés. Franz et ses camarades sont alors surpris à l'arrivée de recevoir une gandoura et un chèche : ils vont se déguiser comme ces hommes qu'ils ont déjà observés plusieurs fois ! Dernière étape : Erfoud. Il fait de plus en plus chaud au fur et à mesure que le convoi approche du désert saharien. Les voici qui atteignent enfin la région du Tafilalet, entre l'Atlas et le désert, la « mer de palmiers », traversée par l'oued Ziz et bordée à l'ouest par l'oued Rheris, souvent à sec, qui ne coulent que lors des rares crues. Après quelques jours à Erfoud, Franz est envoyé à Gueffifat non loin de là pour y construire un poste.

Durant des mois, il va devoir bâtir de hauts murs en bengali (briques faites de terre, de chaux et d'eau, le tout pétri avec les pieds, pelleté dans des moules en bois. Ces briques sont ensuite alignées au soleil pour les faire sécher). Le travail suivant consiste au montage d'un enclos carré de deux cents mètres de côté avec des murs de trois mètres de haut et d'un mètre d'épaisseur. A chaque angle doit s'élever une tour de cinq mètres. Le tout est ensuite blanchi à la chaux et marqué de l'insigne de la Légion : la grenade à sept flammes (les couleurs rouges et vertes, présentent sur l'insigne, étant visibles sur les vêtements). Franz s'initie non seulement à la construction de ces « bordjs » mais aussi au dur labeur, à la souffrance et à la résistance. Cette résignation-là n'est pas la même que celle de la forge : il l'a choisie et ça change tout pour lui. Il apprend également, durant cette période difficile, à devenir un homme, à assumer ses choix, à réfléchir sur son avenir et à ce qu'il désire pour sa vie future. Après le travail de la journée, il y a encore la corvée d'eau à accomplir : descendre au ruisseau le plus proche en camion-citerne, aspirer l'eau par une pompe munie d'un filtre. Puis, grâce à un système ingénieux de gravitation, l'eau coule dans des tuyaux, sauf si ceux-ci sont bouchés par des têtards, sangsues et autres bestioles qui ont réussi à passer le filtre et qui ont résisté à la désinfection au chlore ou à la javel ! Creuser un puits dans ce sol fait de roches aurait été une entreprise désespérée ! Le bordj est, de plus, équipé d'une citerne d'eau en cas d'attaque.

La création de la Légion Étrangère date du 9 mars 1831 par ordonnance du Roi de France, Louis-Philippe. Ce corps de l'armée de terre était composé d'étrangers, tous volontaires, qui avaient pour mission de combattre les problèmes d'insécurité en Algérie conquise par la France. Depuis ses débuts, la Légion Étrangère a une vocation de construction. Les hommes sont des bâtisseurs « artistes ». Outre les kilomètres de routes ouvertes afin de relier les contrées nord africaines reculées aux centres vitaux en creusant le sable jusqu'à trouver le dur puis en assemblant de gros blocs de pierre pour former la chaussée, les postes et ouvrages d'art, de nombreux bordjs sont sortis de terre. Ils sont souvent montés dans un contexte éprouvant comme celui de Timi, au Maroc, perché sur une cime à deux mille mètres d'altitude. La Légion participera également au terrassement d'une voie de chemin de fer entre Casablanca et Ber-Rechid (en 1908) mais aussi à l'aménagement de pistes, à l'installation de lignes téléphoniques aboutissant à la création en 1921 des Unités de Légion à Vocation Génie, les Compagnies de Sapeurs Pionniers. L'orgueil poussait la Légion à signer de la grenade toute construction de route ou de poste. L'œuvre la plus marquante reste la percée du fameux « tunnel du légionnaire » ou tunnel de Foug Zabel. Exécuté entre juin 1927 et mars 1928, les légionnaires perceront sous la roche un tunnel de soixante mètres de long, huit de large et trois de haut ! Celui-ci se trouve sur la piste du Ziz débutée en 1927 et terminée en 1929 reliant Midelt à Ksar es Souk sur une distance de cent cinquante kilomètres ! Parmi les autres fiertés de la Légion, il faut mentionner le tunnel hélicoïdal du Tagountsa unique en son genre dans toute l'Afrique du nord, ainsi que la route du Tizi N'tchika de deux cent vingt kilomètres reliant Marrakech à Ouarzazate, construite en corniche et passant par un col à deux mille cent soixante mètres d'altitude ! La Légion

a bâti des routes, parfois sous la menace ennemie, mais aussi des villages, des fortifications, les fontaines et les égouts d'Oran. Aucun corps au monde ne l'a égalée dans ce domaine. Ces travaux effectués avec des moyens rudimentaires, dans des conditions difficiles d'un point de vue technique et sécuritaire sont partie prenante de sa gloire.

Franz s'habitue à sa nouvelle vie et même si elle peut être dure parfois, elle ne le déçoit pas et lui offre l'aventure, la liberté et l'exotisme auxquels il avait rêvé. Le quotidien est très organisé dans le bordj. Pendant l'hiver, les hommes sont totalement isolés au milieu des montagnes sauvages, non munis de TSF. Ils se servent uniquement du télégraphe optique ou de pigeons. Le poste le plus rapproché est à dix ou quinze kilomètres et sortir pour le rejoindre est périlleux.

Le groupe doit être assez fort pour affronter une attaque des indigènes hostiles. C'est là sa seule désillusion : ne pas être si bien accueilli qu'il l'imaginait dans ce pays où il pensait apporter une amélioration des conditions de vie. Oui, la Légion construit, modernise, crée des voies de communication, mais en l'imposant à une population qui n'a rien demandé. Certains voient là une façon d'évoluer, d'autres une colonisation inacceptable.

Quelle n'a pas été également sa déconvenue lorsqu'il a, pour la première fois, découvert de petits commerçants indigènes assis près de leurs minuscules tas de céréales et de leur viande couverte de mouches ! Ces marchandises sont leur maigre quotidien et, s'il s'y ajoute quelques sacs de farine ou de riz, c'est qu'un convoi légionnaire a été attaqué avec succès ou qu'un échange s'est conclu. Franz n'avait pas imaginé trouver autant de misère dans ce qui devait être pour lui un nouveau monde. Les familles vivent dans des « gourbis », des baraques en carton ou des bidons découpés. Les enfants devenus mendiants sont en haillons, les jeunes filles se prostituent pour une boîte de conserve... Pourquoi ne les aide-t-on pas ? Ne doit-on pas contribuer à leur mieux-être ? Franz comprend petit à petit que la motivation de la France est avant tout d'acquérir de nouveaux territoires, d'agrandir sa puissance et sa richesse. Maintenant qu'il est engagé, que peut-il faire d'autre que d'adhérer à cette domination ? Il doit respecter ses cinq ans d'engagement, après, il partira. Il est en train d'apprendre la réalité de la vie, du monde, des hommes et de leurs intentions, pas toutes louables... La bonté n'est pas donnée à tous...

Sa résistance est mise à rude épreuve au fur et à mesure des saisons. Après s'être acclimaté à la chaleur étouffante, Franz doit supporter l'altitude et le froid lorsqu'il passe par un col, mais ce n'est pas le plus harassant pour cet habitué des montagnes autrichiennes. La pluie, le vent, le brouillard sont aussi de mise attirant les moustiques et empêchant de dormir : quelle tête difforme et couverte de boutons pour celui qui a oublié sa moustiquaire ou qui n'y a pas vérifié l'absence d'accroc !

Franz se lève comme tous les matins à six heures, torse nu, en short et fait sa culture physique avec les autres camarades. Selon les jours, il prend des cours de conduite, effectue des séances de tir à la mitrailleuse sur les blindés ou parfois est envoyé en reconnaissance avec une patrouille. Aujourd'hui, il doit partir faire une ronde avec son groupe jusqu'à cent cinquante kilomètres. Après avoir fait le plein de ravitaillement en viande, les voilà partis sur la piste, obligés de rouler à moins de 30 kilomètres à l'heure tant celle-ci est criblée de trous et de bosses ! La poussière est telle qu'il est impossible de voir le véhicule qui se trouve devant, réduisant l'allure au pas. Bringuebalés dans tous les sens, les hommes doivent s'engager dans une vallée étroite : un véritable coupe-gorge ! Contraints de rouler volets fermés, seule la tête du tireur dépasse. La route, tout en zigzag, encaissée et entourée de falaises infranchissables, fait du convoi une cible facile pour les rebelles. Impossible de faire demi-tour dans ce dédale de pistes sinueuses. Franz et les autres légionnaires sont tendus, prêts à contrer une attaque, le fusil en main, le doigt sur la gâchette. Mais finalement, seuls le brouillard, la pluie, le vent et la boue ont été leurs ennemis avant de retrouver la chaleur suffocante du désert, insupportable à l'intérieur du blindé. C'est dans une région plus tranquille que la troupe se repose enfin un moment, à l'ombre des véhicules, et mange un morceau...

1931 : il est décidé d'en finir avec le Tafilalet... Dès 1930, Franz avait participé à la construction du poste d'Ouled Zohra dont les canons étaient pointés sur la grande palmeraie, tout comme à Ba Hali.

Tout est prêt pour la grande offensive du nord au sud et cinq groupes sont postés sur le Tadighoust et le Rhésis afin que les tribus ne puissent se porter secours. Franz est en place du côté de la palmeraie du Rhésis en ce jour du dix-huit novembre 1931. Il fait froid et une pluie glacée vient aggraver les conditions extérieures. L'objectif est la prise de Tifounassine afin d'ouvrir une brèche dans la palmeraie ce qui permettrait à la colonne de s'y engouffrer.

Franz prend part à une vraie guerre et du haut de ses vingt-trois ans connaît la peur, l'effroi, l'horreur de voir des hommes tomber mais aussi de devoir en tuer lui-même. Des coups de feu retentissent, il ne sait pas trop d'où ils viennent. Il se camoufle, comme ses compagnons d'armes, derrière une butte de sable d'où ils vont pouvoir tirer en direction de la palmeraie. Franz se jette à corps perdu dans la bataille comme s'il s'agissait de défendre sa propre terre. Il pointe, tire, il ne sait trop sur qui mais en direction de l'oasis. Le lac de Tifounassine est magnifique, reflétant les rayons du soleil enfin apparu et cette beauté naturelle, calme et sereine contraste étonnamment avec le bruit assourdissant et la violence de l'instant. Les répliques des coups de feu adverses lui sifflent aux oreilles comme pour lui rappeler que le danger est tout près. Maintenant, ils doivent avancer pour se rapprocher de la forêt. Au commandement, il sort de sa cachette, courbé en deux, la peur au ventre en courant le plus vite possible puis saute dans un trou avec agilité, telle une gazelle, en s'y laissant tomber de tout son poids. La sueur coule sur son visage, plus provoquée par l'angoisse que par la chaleur. Voilà deux jours qu'ils essaient de dissuader les dissidents de résister. Deux jours, tapis, tenaillés par la soif, la crainte que l'opposition dure encore et en espérant des renforts. C'est à l'arrivée des automitrailleuses, le 20 novembre, que les rebelles finissent par céder et que les hommes sont enfin soulagés. En moins d'une semaine, tout le cours du Rhésis est pacifié.

Après cette expérience, Franz va participer en 1932 à la prise de Rissani. Il faut d'abord parcourir en voiture cinquante kilomètres de sable mou, tous phares éteints, juste à la lueur de la pleine lune. La colonne motorisée est en place ainsi que l'aviation qui va entrer en scène. Le 15 janvier, dès sept heures du matin le bombardement de la palmeraie commence et s'intensifie, réduisant Rissani en ruines. Beaucoup de partisans de Belgacem tombent. Franz retrouve le bruit, effroyable, insupportable, l'horreur des corps tombant à terre, les cris, les plaintes, le sang, son odeur mêlée à celle des canons lui levant le cœur, sans comprendre l'enjeu...

Pourquoi est-il là, pourquoi cette lutte, pourquoi cette volonté de faire plier les peuples indigènes ? Tout ceci l'interpelle mais, tout comme lors de la manifestation à Vienne lorsqu'il était plus jeune, il est pris dans un engrenage dont il ne peut plus s'extraire. Les brèches faites par les obus permettent la pénétration dans Rissani. Belgacem sera suivi par la compagnie montée de la Légion et bientôt rattrapé.

1933. Dernière année pour Franz et dernière action de pacification du Maroc dans le haut-Atlas. Après la prise du Djebel Saghro, sommet à 2712 mètres d'altitude et situé à cent kilomètres au sud du Haut-Atlas, par les compagnies montées des trois régiments étrangers d'infanterie, les dernières opérations vont se dérouler dans la vallée de l'Assif-Melloul entre La Cathédrale et Anergui. Les derniers résistants se retranchent enfin vers le Djebel Baddou à 2921 mètres d'altitude qui devient l'épicentre des combats. L'Atlas : des pics pelés, l'aridité partout, un dédale de monts rocheux marrons foncés, des gorges vertigineuses et au fond, comme par magie, un filet d'eau, des palmeraies, quand le soleil arrive à plonger jusque-là. Les bataillons de la Légion, les compagnies montées et les escadrons motorisés sont répartis en quatre colonnes. Chacune ressemble à un long défilé surmonté d'une nuée de mouches. La Légion est composée des troupes à pied, à cheval, en camions et en voitures, suivies du long train du matériel pour finir par les camions du plaisir et du rêve, les BMC (Bordels Militaires de Campagne) constitués de prostituées emportant avec elles des caisses de bijoux, d'instruments de musique et de robes. Franz ne se privera pas du plaisir, du réconfort et de ces instants de douceur que lui offrent ces femmes, tout en essayant, lui aussi, de leur donner un peu de bonheur. Toute cette procession évolue enveloppée d'un nuage de poussière. Les partisans marchent devant et tirent sur les Berbères camouflés pour les démasquer puis se

replie sur les « goums », ces formations militaires recrutées en Afrique du Nord ou en Afrique Noire parmi les autochtones qui arborent un fanion sur lequel est accrochée une queue de cheval teinte en rouge.

Cette ruse laisse le temps à la colonne de s'organiser et de choisir le terrain sur lequel elle veut attaquer, tactique empruntée à la Légion romaine.

Ces partisans n'en oublient pas pour autant leurs affaires et ont l'espoir de récupérer des troupeaux de tribus rivales. Ils font du « troc » et s'enrichissent en vendant très cher des cartouches ou de l'eau. Franz est éberlué par ce qu'il voit : des colonnes de Berbères, soumis, en marche vers un camp. Les femmes, les vieux, les enfants, souvent blessés, ne sont pas épargnés et avancent péniblement portant, pour certains, des lourdes charges. Les enfants pleurent de fatigue et de soif, les femmes transportent le peu de biens qu'il leur reste alors que les hommes ne s'occupent que de faire avancer les bêtes : chameaux, ânes, vaches. Après avoir subi les bombardements et s'être camouflés durant plusieurs jours dans des grottes, une fois arrivés au camp, ils sont épouillés et vaccinés comme des animaux.

On leur désigne ensuite une région où on les envoie avec des outils et des semences afin qu'ils puissent cultiver. Comment est-ce possible ? Franz n'en croit pas ses yeux. La vue de ces pauvres gens que l'on dépossède de leur terre et de leur façon de vivre lui paraît intolérable. Est-il vraiment du bon côté ? Il en est de moins en moins sûr. C'est donc ça la guerre ? Une déshumanisation bilatérale ? Les uns sont traités comme des bêtes, les autres le deviennent ! Il ne doit pas finir comme eux et en même temps, quand il se jette à corps perdu dans la bataille, ne perd-il pas un peu de sa réflexion qui fait la différence entre l'homme et l'animal ? Un malaise s'installe en lui : se transformerait-il insidieusement en machine ? Comment faire dans le chaos pour garder l'esprit clair, pour être vigilant à toute dérive ? La rapidité de l'action, le bruit assourdissant, la poussière, la chaleur, les cris de souffrance et de peur vous transportent dans un autre monde. La simple vue de l'horreur, de l'insupportable vous pétrifie. Plus rien n'a l'air réel : ce n'est pas possible, tout ce que je vois n'existe pas, ça ne se déroule pas sous mes yeux !

Et puis si, le présent revient vous brutaliser, vous sortir de cette torpeur pour vous rappeler que votre peau est en jeu. L'instinct de survie est plus fort que tout et pousse à commettre l'inimaginable. On ne se reconnaît plus. Ce n'est pas moi qui ai fait ça ! Toutes ces questions se bousculent dans sa tête d'autant qu'il ne comprend rien à ce qui peut pousser certains à donner l'ordre d'agir de la sorte. Dans le Djebel Baddou, il reste encore trois mille guerriers berbères avec leurs familles. Il faut prendre ce donjon de pierres qui domine les autres sommets voisins en envoyant des soldats-alpinistes. Franz venant d'un pays montagneux est désigné pour participer à l'assaut : grimper 2000 mètres de relief accidenté à flanc de montagne et ne pas se prendre une balle pendant la manœuvre ! « - Vous avez vérifié votre matériel ? Vous escaladez cette forteresse et vous tuez tout rebelle qui se trouve sur votre voie. Attention à ceux d'entre eux qui se planquent derrière les rochers et qui sont dans les grottes. En avant ! »

Que dire, que faire ? L'impuissance s'empare de Franz. Tout son être refuse d'y aller mais il est pris au piège, ne pouvant ni reculer, ni avancer ! Et puis ses compagnons d'armes se mettent à courir, le bousculant et l'emportant avec eux malgré lui.

« - Cours Franz, on y va, on va en finir avec eux ! »

De nouveau, pris dans cette marée humaine, criante, hurlante, prête à se déchaîner contre des ennemis qui n'ont rien fait d'autre que de vouloir sauver leur liberté, il se surprend à l'imiter. Quelle drôle d'expérience que celle de l'engrenage, de l'enrôlement contre lesquels il n'arrive pas à lutter.

« - Viens Franz, on grimpe sur ce côté, je passe devant.

- Ok, je te suis et je te couvre. »

Les voilà agrippant le rocher, se hissant tant bien que mal, les mains trop glissantes à cause de leur moiteur, les yeux rivés sur le haut de la falaise mais aussi guettant à chaque instant le tir subit d'un Berbère sortant de nulle part, tant ceux-ci connaissent les moindres recoins de cette montagne.

Heureusement, le versant qu'ils ont choisi est trop abrupt pour y tenir caché, même accroupi. D'autres groupes se chargent des différentes faces de l'édifice montagneux, cernant ainsi de toutes parts les Berbères rebelles. Soudain, André, le binôme de Franz, dérape sur une pierre mal stabilisée, la faisant rouler jusqu'à terre. Par chance, les indigènes n'ont rien entendu, le bruit étant absorbé par le vacarme environnant des coups de feu, des cris, des plaintes et des ordres gueulés par les premiers assaillants. Mais cet incident a déconcentré nos héros l'espace d'un instant et ils n'ont pas vu venir les balles qui fusent de plus haut, nos alpinistes se trouvant à portée de tir sur une partie moins raide de l'ascension.

- « - Merde, on est repéré ! crie André.
- Couche-toi ! Ne bouge plus ! réplique aussitôt Franz.
- Trop tard, ils déboulent sur nous !
- Viens par-là, faut trouver une planque !
- Vite, sur ta droite, cours, cours ! »

Franz se faufile tant bien que mal malgré la pente escarpée du flanc où il est positionné, presque au sommet du mur de roches arides qui constitue cette montagne. Les hommes tiennent à peu près debout mais sont obligés de s'aider des mains pour se frayer un chemin, garder l'équilibre et ne pas aller s'écraser mille mètres plus bas. Franz transpire, son corps de sportif se surpasse de force et d'adresse. Soudain, une plainte de douleur lui déchire les oreilles : André vient de se faire transpercer le corps à coups de poignard par un rebelle agile qui a dévalé la pente à une vitesse inimaginable... Il se retourne, mais résiste à l'envie de lâcher un hurlement de désespoir mêlé de colère. Pourquoi ? André, si vivant, à ses côtés il y a quelques instants disparaît en l'espace d'une seconde comme s'il n'était qu'un vaurien, un être sans importance, un fétu de paille ! Tout se bouscule dans sa tête : sa vie est en jeu, elle tient à si peu...

Non, pas si jeune, non elle ne peut pas s'arrêter ici sur cette terre encore inconnue il y a peu, pour une cause à laquelle il ne croit pas...

Il se surprend à voir des images défiler dans son esprit comme si sa propre mort était proche et à se parler intérieurement.

« Et si tu avais raison, père, j'aurais dû t'écouter, on est bête quand on est jeune. Et toi mère, me pleures-tu toujours, est-ce que tu penses à moi, juste là, maintenant, à ce moment précis ? Sauve-moi, j'ai encore tant envie de vivre ! »

Au bout d'un effort lui paraissant interminablement long, il finit par se blottir derrière un énorme rocher surplombant, le protégeant de la vue des contre-attaquants Marocains. Essoufflé, à bout de forces, il tente de reprendre conscience. Que faire maintenant ? Attendre et passer pour un lâche ou sortir de sa cachette pour poursuivre l'assaut avec ses camarades au risque de succomber perforé par une lame acérée ? Impossible de réfléchir. Son cerveau est comme anesthésié, réduit à l'état végétatif, ses neurones en bouillie se vidant de leur contenu. Sa tête semble enfler, son cœur cogne dans ses tempes avec une rapidité affolante, sa poitrine est prise dans un étau dont les mâchoires se serrent de façon insupportable, ses jambes sont inertes, il n'arrive plus à bouger, il ne commande plus son propre corps devenu une carcasse d'animal mort, abandonnée dans un coin de désert. Une sensation horrible l'étreint : il ne contrôle plus rien, il est un tas de chair posé là, c'est tout.

Mais parfois, le miracle survient : les rebelles disparaissent subitement comme l'éclair dans des grottes dont ils obstruent l'entrée avec de grosses pierres. C'est alors que Franz entend un bruit connu : des avions, des Potez 25 et Henrio, exécutent un ballet dans le ciel : sauvé ! Merci la vie, merci je ne sais qui, merci tout le monde ! La folie s'empare de lui et le voilà bondissant sur ses deux pieds comme un enfant heureux d'avoir gagné à cache-cache. Le spectacle est enivrant et terrible : des bombes de cent kilos explosent devant les entrées des refuges berbères dont les voûtes s'écroulent anéantissant hommes, femmes, enfants et bêtes pelotonnés là. Beau et absurde. La fin du cauchemar et le début d'une hécatombe. La joie et la tristesse se mélangent, le soulagement et l'injustice se heurtent. La mission périlleuse des pilotes acrobates va durer plusieurs jours, rasant les

flancs montagneux, piquant dans les gorges et les ravins.

Les soldats finissent le travail en fournissant un dernier effort : gravir encore cette tour de l'enfer et faire sortir les rebelles de leurs cavernes où les femmes et les enfants assoiffés, périssent déshydratés après avoir tenté vainement de survivre en suçant des cailloux. Franz et les autres se battent en corps à corps violents. Beaucoup de légionnaires sont poignardés et basculent dans le vide. La montagne est maculée de sang. Avec l'énergie du désespoir, Franz, usant de sa musculature, de sa résistance hors norme sort indemne de cette bataille qui n'en finit pas. Les hommes jettent des grenades dans chaque trou, chaque cavité pouvant enfermer des êtres humains jusqu'à ne plus entendre aucune plainte, aucun souffle, seulement le silence de l'anéantissement total. La soumission des survivants est devenue inévitable. La Légion a gagné, mais quoi ? Des territoires ? De la richesse ? Franz ressent une drôle d'impression : quel massacre aberrant mais quelle jouissance de se savoir en vie ! Celle-ci est bien plus intense quand on sait qu'on aurait pu la perdre mille fois. Il prend la mesure de sa valeur. Curieusement, frôler la mort rend plus vivant. Il se met presque à se dire que c'est bon, qu'il pourrait aimer ça... Un sentiment de culpabilité et une sorte d'enthousiasme s'entrechoquent en lui. Il ne va quand même pas aimer la guerre ! Non, peut-être pas, mais qu'est-ce qu'il se sent vivant après ! Il existe, pour quelque chose, pour quelqu'un... Les hommes se soutiennent, s'entraident, se comprennent, se consolent à la guerre. Il y trouve des frères, une famille, il se sent compris : tout ce qui lui a manqué au sein même de ses proches. Il a du mal à admettre ces nouvelles sensations mais ne peut pas les nier. S'il le faut, il recommencera, il le sait.

Depuis la fin de son contrat avec la Légion en cet automne 1934, Franz a trouvé un petit boulot pour manger, se loger, sans grands projets d'avenir, comme s'il n'était que de passage. Il est bien, pourtant, dans le sud de la France : l'air y est doux, la mer le fascine toujours, comme la toute première fois à Marseille où il l'a découverte splendide, chaude et caressante. Mais il a l'impression de vivre dans une parenthèse, dans une phase de récupération. Il n'arrive pas à poser ses valises, à s'installer vraiment, comme si son intuition lui prédisait un départ imminent vers une autre aventure. Il a envie de montagnes, de lacs, de verdure et d'air pur. Le mal du pays se fait sentir, mais, il le sait, il sera impossible pour lui de revenir en Autriche. Le besoin de bouger, de voyager le reprend. Et s'il allait du côté des Alpes françaises ? Après tout, elles doivent bien ressembler aux Alpes Juliennes de son enfance ? C'est donc sur cette impulsion qu'il décide, une nouvelle fois, de partir sans hésitation, comme à son habitude.

Arrivé en Haute-Savoie, tout lui rappelle son pays et il s'y sent bien immédiatement. Il apprend qu'une vallée, celle de l'Arve, offre du travail dans une branche en lien avec son ancien métier de forgeron, puisque le matériau de base est le fer. Il y trouve donc, sans problème, un emploi dans l'usine de décolletage Dépéry. Cette activité spécifique à la région, a été initiée par Claude Ballaloud en 1720, horloger formé à Nuremberg, qui créa son atelier à Saint Sigismond d'où il était originaire, petit village situé au-dessus de Cluses. Au départ, il s'agissait de sous-traitance de pièces d'horlogerie à destination de Besançon, Neuchâtel, Genève voire d'Allemagne. Le travail consistait, à l'époque, partant d'une barre de métal du diamètre de la tête d'une vis, à façonner le pas de vis en dégageant le collet, d'où le nom de décolletage. Cet ouvrage se réalisait en enlevant de la matière. Par la suite, une reconversion s'est opérée grâce à la mécanisation, rendue possible par l'aménagement hydroélectrique de l'Arve, rivière locale. Lors de la première Guerre mondiale, l'activité va se tourner vers l'armement : la fabrication de têtes d'obus et d'instruments de pointage. Elle mobilisera beaucoup d'habitants. L'essor va ensuite se poursuivre grâce à l'ouverture de nouveaux marchés dans les secteurs de l'automobile, des matériels électriques, téléphoniques et radiophoniques. C'est donc dans ce nouvel univers que Franz commence une autre tranche de vie. Il s'y sent en terrain connu, travaillant le métal, dans le bruit des machines, aux côtés de nombreux autres ouvriers rassemblés dans le même hangar. Cette activité n'est pas très enthousiasmante, mais au moins elle lui permet d'habiter dans un environnement qui lui convient, qui le rassure, qui ressemble à chez lui...

Au fil des jours, Franz sympathise de plus en plus avec un jeune homme en poste aux machines, comme lui. Ils se retrouvent après le travail pour boire un verre et cela lui rappelle, encore une fois, le temps de Bruck an der Mur. Pierre et lui refont le monde, encore et toujours, avides de justice, de paix et de bonheur. Pierre reste discret sur sa vie personnelle, habitant encore chez ses parents, malgré la déception et l'incompréhension de son père de ne pas l'avoir avec lui pour travailler à la ferme. Pierre donne bien un coup de main, faisant des journées à rallonge, mais il veut être indépendant et pouvoir discuter avec des gens. Il veut s'ouvrir sur un autre quotidien que celui de son père qui ne s'est jamais posé de questions sur son existence et qui n'a jamais rien connu d'autre que le travail à la ferme. Franz n'aura donc pas l'occasion de rencontrer ce patriarche.

La vie se déroule ainsi, tranquille, partagée entre l'usine, les sorties avec Pierre et... le football. Franz n'oublie pas son goût pour l'effort et décide très vite de s'adonner à son sport favori. Pierre

remarque vite son jeu exceptionnel et lui conseille de parler avec son patron, Cyriel Dépéry, dirigeant du Football Club de Scionzier. L'équipe est forte et ne cesse de grimper vers le haut du tableau des classements. Elle remporte son championnat et les matchs de poules, ce qui lui permet d'accéder au titre de Promotion de Ligue. Après un essai au cours duquel Franz fait la démonstration de sa dextérité à dribbler, lancer la balle avec précision, tirer dans le but adverse, il est admis au sein de l'équipe de 1935-1936 aux côtés de ses nouveaux camarades : Alphonse, Fernand, Arthur, Marcel et les autres. Il est soutenu par son ami Pierre qui vient l'encourager, dès qu'il le peut, aux entraînements et aux matchs. Franz ne finira cependant pas cette saison-là avec eux, son destin le conduisant vers un horizon de combat contre l'injustice...

Il aperçoit quelques fois, aux abords du stade, une jeune fille qui lui rappelle Lena : blonde, les joues un peu rondes et rougeaudes, un visage harmonieux et encore enfantin illuminé par un sourire candide. Il paraît bien être d'une dizaine d'années son aîné et l'insouciance affichée de la demoiselle le renvoie à ses années autrichiennes d'avant la Légion. Elle, de son côté, semble attirée par sa force, sa corpulence et sa carrure. Il est vrai qu'on le remarque vite, le beau Franz, de stature et de grandeur si différentes de ses équipiers. Souvent, ils échangent des sourires, des signes de la main, croisant leurs regards furtivement. Franz ne peut s'empêcher de détourner la tête du jeu vers elle, lorsqu'il n'est pas dans une action stratégique de la séance d'entraînement. Il se sent de plus en plus sûr de lui auprès des femmes, constatant l'impact qu'il a sur elles grâce à son physique mais aussi à son charme slave... et il aime ça ! Quel réconfort de se sentir regardé, observé, admiré ! Quelle fierté intérieure de se savoir exister, apprécié, voire aimé ! Combien il manque de toutes ces attentions, lui l'expatrié, sans famille ! Être aimé : un besoin vital pour tout être humain, encore davantage si l'on en a été privé. Toutefois, il n'ira pas plus loin avec la jolie Jeanne, ignorant s'il pourra lui offrir une quelconque stabilité de vie, n'étant certain lui-même de rien quant à ses lendemains.

« No pasaran ! », (« ils ne passeront pas ! »).

Le cri de la leader communiste espagnole Dolores Ibarruri appelant à la résistance, sonne l'heure du réveil pour Franz. Cette affiche sur laquelle figure ce slogan surmonté d'une image montrant une jeune fille sur le front, arme en main, éveille en lui une bouffée de solidarité et un vent de révolte contre ceux qui refusent la république et veulent imposer la dictature. Depuis deux ans, notre homme s'est d'abord conforté dans une vie calme et routinière. Il lui a fallu du temps pour digérer ce qu'il a vu, entendu, fait... Il faut toujours du temps pour accueillir l'idée que l'on ait pu se tromper sur le bien-fondé de ce que l'on a accepté de faire, de ce que l'on a fait, de ce que l'on a pris plaisir à faire... Deux années se sont écoulées depuis la Légion à essayer de ne pas penser, de ne pas revoir ces images indélébiles et traumatisantes. Il a voulu rompre avec cette vie intense certes, mais ô combien dure et dangereuse. Et pourtant, chaque jour, il sent au fond de lui le manque, la solitude, l'inutilité de sa présence ici-bas. Comment lui qui s'est rebellé plus jeune contre cette routine mortelle, contre une existence morne et sans but, peut-il de nouveau y replonger ? Il a cette douloureuse impression de perdre son temps, de gaspiller cette énergie contenue au fond de lui. Mais voilà que surgit une cause qui l'appelle : une vraie bataille pour sauver un pays du fascisme. Là, des hommes, des femmes, des militaires s'opposent à une vague d'extrême droite voulant renverser la république. Enfin une lutte juste, enthousiasmante, qui porte ses valeurs et fait ressurgir son envie d'aider les autres ! Pour la première fois, cependant, il a une hésitation, commençant à se sentir bien dans son environnement.

L'Espagne, pas si éloignée que ça du Maroc qu'il connaît bien, voit une guerre civile éclater suite à l'assassinat du monarchiste Sotelo le 13 juillet 1936 et d'un coup d'état (pronunciamiento) de quelques généraux, dont Franco.

D'un côté, le camp républicain qui ne se reconnaît pas totalement dans son gouvernement, le « frente popular ». Il est composé de républicains laïques, d'anarchistes, de communistes, de socialistes, surnommés les rouges, « rojos », profitant de l'aide stalinienne.

De l'autre, des républicains conservateurs, des monarchistes, des phalangistes de Primo de Rivera

qui furent à la tête de la dictature espagnole de 1923 à 1930, proches du fascisme, les « fascistas ». Ils sont appuyés par l'armée et le clergé catholique puis par l'Italie et l'Allemagne qui feront des essais d'armement en vue de la deuxième Guerre mondiale. Cette Espagne de 1936 est divisée par des déséquilibres sociaux, régionaux et spirituels (domination de l'église catholique, anticléricalisme, anarchisme).

Des milices ouvrières se mobilisent pour garder les régions les plus riches et les plus industrialisées : Madrid, Valence et Barcelone. Mais le plus gros problème reste, du côté républicain, l'organisation. Cette armée populaire composée de citoyens n'obéit à aucun commandement centralisé car la plupart des officiers ont rejoint le camp nationaliste.

Toutefois, elle résiste et oblige Franco à demander de l'aide à Hitler et à Mussolini. En octobre 1936 est créée la Légion Condor, force d'élite allemande composée d'aviateurs, d'artilleurs et dans une moindre proportion, de tankistes. Dès la fin de l'année 36, l'Italie livre aux nationalistes près de sept cents avions et neuf cent cinquante chars mais envoie aussi cinquante mille hommes. Vingt mille autres viendront s'ajouter au camp nationaliste venant du Portugal, les « viriatos ». Il faut noter également que les compagnies pétrolières américaines ont joué un rôle indirect dans cette guerre en fournissant le carburant nécessaire aux insurgés. Quant à la France et au Royaume-Uni, les deux nations ont choisi la non-intervention, bien que Léon Blum soit de tout cœur avec les républicains. Un fort pacifisme de la population française, suite au traumatisme de la première guerre mondiale, ainsi qu'un chantage britannique menaçant la France de ne plus recevoir l'aide du Royaume-Uni face à l'Allemagne, ont fait reculer le chef du gouvernement français qui se voit contraint d'accepter la non-intervention.

La position britannique, quant à elle, s'explique par une méfiance de la montée communiste en Espagne mais aussi par une volonté de ne pas entrer en conflit avec un régime totalitaire et donc d'être « conciliant » avec l'Allemagne. Malgré tout, côté français, une aide clandestine est organisée par Pierre Cot et Jules Moch, Ministres du Front Populaire. Jean Moulin y participera activement. C'est d'ailleurs avec le soutien de Pierre Cot, alors Ministre de l'air, qu'André Malraux constituera une escadrille aérienne appelée « *españa* ».

L'aide russe arrivera fin octobre 1936 côté républicain suite à une demande du Chef du gouvernement de Madrid, Largo Caballero. Blindés, camions, avions et artillerie permettront d'arrêter les nationalistes devant Madrid. L'aide Stalinienne n'est cependant aucunement désintéressée : les fournitures militaires seront payées avec l'or de la banque d'Espagne.

Franz est médusé par cette autre affiche du parti communiste français ayant pour slogan : « solidarité internationale antifasciste ». Il sent qu'il faut arrêter la montée inquiétante de cette politique totalitaire non seulement pour l'Espagne mais aussi pour la France. Il l'a déjà vue se fomentier en Autriche dès 1929, même si elle n'était pas clairement exposée comme telle. Des signes ne le trompaient pas, notamment cette répression farouche contre les volontaires à la Légion Étrangère française et le sort qui leur est réservé à leur retour dans leur pays, considérés comme des traîtres à la patrie.

Les brigades internationales sont créées le 18 septembre 1936 à l'initiative du Komintern (organisation regroupant les partis communistes partisans du nouveau régime soviétique). Durant les premières semaines, on peut davantage parler d'improvisation que d'organisation. Le parti communiste se charge par la suite du contrôle des opérations de recrutement et de l'acheminement des volontaires vers l'Espagne.

Franz a envie de sentir de nouveau en lui son cœur battre fort, son pouls accélérer, sa sueur dégouliner le long de son dos. Il veut vibrer face au danger, même si la mort est tout près, il a besoin de cette montée d'adrénaline pour que son corps soit vivant. Il est pourtant tiraillé, entre sa vie à Scionzier et l'excitation de la guerre. Comment peut-on avoir envie de prendre de tels risques alors que l'on a une existence paisible ? Seuls ceux qui ont connu l'expérience de la bataille, du feu de l'action, de l'intensité des secondes d'attente qui s'égrènent, peuvent comprendre ce qu'il ressent à

ce moment précis. Il lui faut donner un sens à sa vie : se battre pour une noble cause en est un qui lui convient parfaitement, lui, le révolté, le rebelle qui n'a jamais été compris des siens...

Pierre se sent solidaire de cette cause et décide de tenter l'aventure lui aussi, au grand dam de ses parents : mais qu'importe, il veut prendre sa vie en main et être responsable de son destin.

Passant au bureau du parti communiste, il décide, dès le lendemain, de s'engager dans cette folle expérience espagnole.

Sachant son ami trop fragile pour la guerre dont il ne connaît rien, dont il n'a aucune idée, sachant que le jeune Haut-Savoyard n'imagine même pas les épreuves qui l'attendent, Franz essaie d'abord de le dissuader : en vain.

Pierre ne veut pas laisser passer cette occasion de prouver ses valeurs. Franz suit alors son envie première et décide de se joindre à lui pour le soutenir, l'aider, le protéger face aux nombreux dangers dont son ami n'a pas conscience et face à l'horreur à laquelle ils vont être confrontés. Comptant sur son expérience pour le sécuriser, il fera tout pour le ramener vivant dans sa vallée alpine.

Démisionnant de son travail mais admiré pour son courage, personne ne fait de reproche à Franz ni ne lui cause de problème.

Il part donc, accompagné de Pierre, avec quelques affaires dans son sac à dos, pour Perpignan où sont regroupés les volontaires internationaux. Dans le train qui le mène à destination, il revit ces moments de sa jeunesse où il a osé braver l'autorité paternelle en s'échappant pour Vienne en 1927 puis lorsqu'il est parti pour la Légion en 1929. Une fois encore, le voilà s'évadant d'un quotidien ordinaire qui ne le rend pas heureux. Mais que cherche-t-il au fond ? Que lui a-t-il tant manqué pour foncer dès que l'appel pour combattre l'injustice se fait entendre ? Que veut-il se prouver ou qu'espère-t-il prouver aux autres ? Qu'en attend-il en retour ?

Le vague à l'âme, ces questions s'entrechoquent dans son esprit en proie à cette recherche de réponses existentielles.

Arrivés sur place, les hommes venus de toute la France se retrouvent dans une véritable caserne. Des chômeurs, clochards et autres repris de justice sont massés là parmi des aventuriers et des mercenaires.

Tous sont des communistes, marxistes, anarchistes ou antifascistes comme ces Italiens et Allemands opposés à la dictature de leur pays. La France se rapproche de l'Espagne par son adhésion à un Front Populaire. L'acheminement vers ce pays voisin est effectué par camions, trains ou bateaux. Franz part dans la première vague de camions qui franchit la frontière sans aucun obstacle. Pierre suivra un peu plus tard, n'étant pas sélectionné pour ce convoi. Le défilé de véhicules, où se trouve Franz, prend ensuite la direction d'Albacete, en Castilla La Mancha, trois cents kilomètres au sud-est de Madrid.

L'inconfort, la chaleur, les secousses des camions, tout cela lui est bien connu. Il a l'impression d'un retour en arrière qui n'est pas pour lui déplaire. L'aventure est devant lui faisant remonter des sentiments contradictoires d'enthousiasme et d'appréhension. Il espère pouvoir servir aux républicains en mettant à profit son expérience militaire, en les guidant et en les conseillant. Il veut que ses cinq ans de Légion puissent aider ces vaillants combattants novices.

Le centre d'Albacete sert de lieu de rassemblement et d'instruction. Plusieurs camps sont montés aux alentours et les brigadistes sont contraints à un entraînement militaire poussé. Ils y sont enfermés pendant plusieurs semaines. Les questions militaires sont assurées par des Français, notamment le commandant Vidal, la direction politique par Di Vittorio, Longo et surtout André Marty appelé « le boucher d'Albacete », un meneur d'hommes. Tous sont issus du komintern. Bien sûr que cette préparation est difficile pour beaucoup mais pour Franz, elle ne fait que lui rappeler un peu celui de la Légion. Il manie les armes comme un vrai professionnel à l'étonnement de tous.

La discipline ne l'incommoder guère et il se plie aux ordres sans sourciller. Tout cela ne le déstabilise pas le moins du monde, non. Ce qui lui paraît plutôt curieux est ce que l'on dit sur les internationaux : qu'ils sont envoyés là où le danger est le plus grand, là où l'urgence est la plus prégnante, là où les

combats sont les plus difficiles, du fait de leur résistance et de leur combativité, enfin, c'est l'explication qui est donnée, mais peut-être n'est-ce pas seulement pour cela ?

Il fait la connaissance d'Allemands, d'Autrichiens mais aussi de nombreux Français. Il va d'ailleurs se retrouver parmi ces derniers puisque les combattants sont regroupés d'après leur pays d'origine et qu'il est Français désormais. Ainsi naîtront les bataillons « Commune de Paris », franco-belge ; « Thälmann » et « Edgar-André », allemand ; « Garibaldi », italien ou encore « Abraham Lincoln » composé d'Américains et de Canadiens. Franz est intégré à la Commune de Paris, le deuxième bataillon de la onzième brigade internationale.

Il retrouve là son ami Pierre, comme lui antifasciste, combattant pour que la dictature ne s'étende pas, celle-ci menaçant, d'après lui, toute l'Europe, mais pas partisan non plus d'une extension du communisme stalinien. Pas anarchiste non plus, simplement républicain socialiste pour une révolution prolétarienne mettant en place un Etat Ouvrier. Ayant les mêmes convictions, leur amitié se renforce. Pierre est un célibataire aventurier, voulant servir son pays de façon indirecte dans cette guerre civile. Faire quelque chose de sa vie, voilà sa motivation, comme Franz...

C'est sous la bannière ornée de l'étoile rouge à trois branches que nos hommes sont transportés jusqu'aux abords de Madrid où les nationalistes tentent de pénétrer. Alors que le gouvernement venait de déménager à Valence, les troupes nationalistes, sous le commandement du Général Varela, après avoir pris la ville de Brunete, atteignent les faubourgs à l'ouest de Madrid. Le centre-ville est protégé par le Manzanares, rivière située à l'est de Madrid.

Le Général Mola décide, après avoir traversé celle-ci, de passer par le parc Casa de Campo sur un front d'un kilomètre. Le but est de s'emparer de la cité universitaire située au nord du centre-ville. Les républicains, ayant trouvé les plans sur le corps d'un officier nationaliste, se sont donc positionnés aux bons endroits y compris sur les quartiers ouvriers de Carabanchel au sud-ouest de la ville où doit se dérouler une attaque de diversion. Malgré leur supériorité en nombre, les républicains sont mal équipés, les armes étaient de mauvaise qualité et surtout beaucoup ne s'en sont jamais servi !

La onzième brigade va être envoyée sur le front de la Casa de Campo en remontant Gran Via, une des artères de la ville. Nos hommes se terrent aux côtés de la population venue soutenir les miliciens. Derrière des sacs entassés, Pierre et Franz prennent position parmi ces inconnus, tous mus par une ferveur admirable. A raison d'un brigadiste pour dix, ces combattants venus de France et de Belgique se mélangent aux civils, ce qui a pour effet de leur redonner énergie et espoir.

Toute la journée de ce 8 novembre 1936, le cri de ralliement de la « Passionaria », « no pasaran ! », appelle à la radio les citoyens de la ville à venir aux côtés des assiégés pour résister contre l'adversaire. C'est alors que des milliers de Madrilènes se mettent à creuser des tranchées, à installer des postes médicaux et de ravitaillement. Franz est enthousiasmé par cette solidarité. C'est beau à voir. Quelle entraide merveilleuse autour d'un même but, d'un même espoir d'avenir meilleur !

Il tire en direction du front nationaliste en donnant des instructions aux combattants d'un jour qui se trouvent avec lui.

Il est attristé malgré tout par le manque d'expérience de ces gens qui luttent tant bien que mal à l'image de cette jeune fille à sa gauche qui n'a pas la force de recharger son fusil.

« - Attends, je vais le faire lui dit Franz.

- Que dices ? No entendio el frances (qu'est-ce que tu dis ? Je ne comprends pas le français).

- Ah oui, bien sûr, tu ne comprends pas le français et moi, je ne connais que quelques mots d'espagnol... Es aquí que debes hacer (tu dois faire comme ça).

- Si, si, entendio pero no puedo hacerlo, es demasiado duro (oui, oui, je comprends mais je ne peux pas le faire, c'est trop dur).

- Quel dommage qu'on ne puisse pas parler. Tu es très belle, tu sais ? Muy bonita ! (très belle !).

- Que ? (quoi ?), dit-elle étonnée. »

Le charme de Franz opère et voilà nos deux jeunes se rapprochant afin qu'il charge l'arme de sa

camarade républicaine. Un peu de douceur dans ce décor d'apocalypse tient du surréalisme. Mais rien ne peut empêcher les êtres à avoir des élans de tendresse et d'amour surtout quand les conditions autour d'eux sont si terribles. Un baiser volé leur redonne une envie encore plus forte d'en finir avec ceux qui veulent les priver de leur liberté.

Après cette journée éprouvante, le Général Kléber lance un assaut de la brigade de Franz où notre héros retrouve Pierre. Toujours sur les positions de Casa de Campo, les internationaux se battent durant toute la nuit.

« - Pierre, viens, on va se planquer derrière ces barrières.

- Franz, ça tire de partout ! On fait quoi ?

- Suis-moi, on se barricade là et on tire à bout portant. On les a en point de mire, ils vont reculer.

- Ok, on y va, go ! »

Des heures durant, ils vont harceler le camp adverse avec le reste de la brigade, soit mille neuf cents hommes au départ.

Combien sont déjà tombés ? Quelque chose ne semble pas clair dans l'esprit de Franz : pourquoi sont-ils sur le front, en première ligne, eux qui ne sont pas professionnels pour la plupart ? Le massacre est inévitable ! Les combattants tombent de toutes parts, par manque d'expérience, de méfiance, par la peur aussi les rendant vulnérables.

Toutefois, au petit matin, les troupes nationalistes battent en retraite. C'est une victoire pour le camp républicain. Les jours suivants, ce sont les unités de milices anarchistes d'Aragon dirigées par Durruti qui vont prendre le relais.

« - Ouf, se poser un peu, ça fait du bien, dit Pierre en soupirant.

- Oui, c'est vrai, on va pouvoir dormir et récupérer.

- Mais dis-moi, Franz, où est-ce que tu as appris à te servir d'une arme comme ça ? Et puis, ton sens de la tactique, ton sang-froid, ça vient d'où ?

- Ah, ça, ça vient de mes cinq ans à la Légion Étrangère.

- La Légion ? Mais tu ne m'en as jamais parlé !

- Ouais, j'ai fait cinq ans au Maroc... Mais, tu sais, ce ne sont pas de très beaux souvenirs...

- Et pourquoi t'es venu ici toi ? T'en n'avais pas marre de la guerre ?

- En 34, si. Mais finalement, ça me manquait, l'adrénaline, l'enthousiasme des gens, la cause juste : tout ça me manquait. C'est dur de revenir à un quotidien « normal » après. Et toi ?

- Oh, moi, j'ai pas fait grand-chose de ma vie. A la ferme, comme mon père et mon grand-père. C'était pas si mal, mais pour moi, c'était toujours la même chose qui se répétait : chaque jour ressemblait à un autre. Et puis, t'as le temps de rien, c'est un boulot de fou.

- Je comprends...

- J'ai même pas eu le temps d'avoir une petite amie... Et toi, t'en avais une en Autriche ?

- Oui, j'ai laissé mon amour de jeunesse dans mon pays... Ah ! Lena...

- Après tout ça, faudra que tu reviennes chez nous à Scionzier.

- D'accord, allez, on se sert la main et on se donne rendez-vous en Haute-Savoie après la guerre ! »

Franz et Pierre se reposent donc un peu et profitent de cette journée du 10 novembre pour se changer les idées.

« - On se fait un petit match de foot ? propose Franz.

- Allez, on y va, on arrive Franz ! Mais attention les gars, le Franz, c'est un vrai pro ! D'ailleurs, il faudra vraiment que tu reviennes à Scionzier dans l'équipe !

- Pourquoi pas, on verra quand on sera sortis d'ici. »

La dureté de leur vécu incite nos hommes à la confiance et ils vont se dévoiler l'un l'autre comme jamais auparavant.

Hélas, ce qu'ils vont apprendre le lendemain va les choquer et être le sujet de nouveaux questionnements pour Franz. Il paraît que les républicains ont emmené plusieurs milliers de prisonniers nationalistes, détenus jusqu'alors dans la « Prison Modèle », à Paracuellos, dans la vallée

du Jarama, non loin de là où ils sont, à l'est de Madrid, et qu'ils les ont massacrés. Cette tuerie aurait été ordonnée par le chef communiste Carrillo. Ce n'est pas possible !

L'incompréhension règne sur le camp et le silence s'installe, les hommes sont sonnés. Non, pas eux ! Ils ne vont pas faire pire que leurs propres ennemis ! Soudain, un des brigadistes se lève et révèle tout haut ce qui ne se dit pas ouvertement, à savoir que depuis le mois de juillet 36, des évêques, prêtres, moines ont été assassinés ainsi que des religieuses égorgées après avoir été violées. Tout s'écroule pour Franz. Ses croyances en des causes justes tombent en miettes : aucun des deux partis n'est meilleur ? A quoi sert alors de combattre pour l'un d'entre eux ?

Il n'y a pas de raison de pencher d'un côté plus que de l'autre ! Ne faut-il jamais croire en l'homme ? Est-il foncièrement mauvais ? Il est vrai que les franchistes ont eux aussi exécuté des instituteurs et des enseignants, puisque cette guerre est également celle des « bourgeois intellectuels » contre les « bourgeois riches ». Ce qui devient évident à leurs yeux maintenant est que nos engagés dans ces brigades internationales sont pris en étau entre les fascistes et les communistes Staliniens : soit ils luttent contre Franco et les autres généraux, soit ils sont exécutés comme des traîtres par les communistes.

Ils sont considérés comme des outils, une marchandise servant de bouclier, d'où leur position en première ligne. Franz comprend tout à coup la lugubre réalité. Cette manipulation ne s'est pas limitée à eux car le peuple a été utilisé comme un moyen d'arriver à leurs fins par des dirigeants avides de pouvoir dans les deux camps. Ne les abandonneront-ils pas à la fin de cette tragédie emportant avec eux le « butin de guerre » ?

Franz et Pierre ainsi que les autres engagés vont malgré tout continuer à protéger Madrid pendant de longs mois, la motivation faiblissant chaque jour. Là, Franz retrouve ce qui lui manquait tant : la solidarité. Il gardera toujours en souvenir cette exaltante camaraderie entre les internationaux, cette fraternité enthousiaste qui règne parmi eux. Pierre est son ami maintenant et ils font des projets ensemble. La dureté du terrain les a réunis et la solidité de leurs liens leur permet de supporter l'extrême violence.

C'est au mois de février 1937 qu'une nouvelle onzième brigade est formée grâce à des volontaires britanniques, yougoslaves, français et belges. Franz et Pierre qui croupissent depuis des mois aux abords de Madrid, voyant de plus que la capitale est un enjeu majeur pour les nationalistes, décident de s'embarquer dans cette autre aventure.

Depuis le 6 février en effet, les troupes franchistes essaient de couper les voies principales de communication entre Madrid et les deux grosses villes situées à l'est : Valence et Barcelone. Les légionnaires, les « regulares » (forces régulières indigènes composées de troupes d'infanterie et de cavalerie de l'armée espagnole recrutées au Maroc), traversent le fleuve Jarama à la hauteur de la ville d'Arganda del Rey.

Le Général Mola veut isoler Madrid et lance donc cette offensive à l'est de la ville. Les Généraux Orgaz et Varela reçoivent le commandement du front. Pour cette opération d'envergure, ils vont bénéficier, en soutien, de chars Panzer, d'artillerie lourde, d'artillerie anti-aérienne, d'unités antichars et de sapeurs (soldats du Génie, mineurs, démineurs, artificiers, terrassiers, pontonniers, construisant des ponts mobiles). Ils disposent également d'un appui des forces aériennes composées de Junkers et d'avions de chasse. Les républicains se regroupent sur le commandement des Généraux Perea, Miaja et Lister. Outre la onzième brigade où se trouvent nos deux amis, les douzième, quatorzième et quinzième brigades (dont les bataillons anglophones) prennent part elles aussi au combat entre le Jarama et Morata de Tajuna. Les « regulares » ont réussi ce 11 février à traverser le fleuve surprenant la quatorzième brigade.

Plus au sud, l'artillerie républicaine est réduite au silence. Le gros des troupes menées par Varela traverse à son tour. Les républicains se retranchent sur les hauteurs du Pingarron, pouvant maîtriser l'avance des nationalistes.

La brigade « Garibaldi » arrête celle de Baron malgré le recours des nationalistes aux chars, à

l'artillerie puis aux Junkers de la Légion Condor. Cependant, ces derniers finissent par reprendre les collines du Pingarron ainsi que celles de Pajares après des combats extrêmement durs. C'est là, sur le Pajares, que se trouve la onzième brigade. Franz et Pierre, côte à côte, à plat ventre derrière un monticule de terre, entourés d'oliviers, se retrouvent bientôt, avec leurs camarades, sous les feux des nationalistes qui contrôlent le Pingarron. C'est avec une furieuse ténacité que la brigade tente de garder ses positions.

Ils apprennent alors que les Britanniques sont repoussés sur une autre colline, qu'ils surnommeront plus tard « suicide hill », au vu des lourdes pertes qu'ils vont subir et ce, malgré l'aide des soldats espagnols de Lister. C'est alors que les Français, ne pouvant plus tenir sur le Pingarron, sont repoussés du côté des britanniques.

« - Franz, on va jamais y arriver à prendre cette p..... de colline.

- Oui, c'est pas possible, ils sont au-dessus de nous, on est fait.

- Eh Franz, on fait quelque chose, on va pas rester là à se faire tirer comme des lapins !

- T'as raison mon vieux, on file, d'ailleurs, regarde, tout le monde fout le camp ! Allez viens, on dégage. T'es prêt Pierre ?

- Ouais...

- Ça va aller ? T'as la frousse ?

- J'en peux plus Franz, t'as qu'à y aller, moi je reste là...

- Ça va pas non ! Qu'est-ce que tu m' racontes ? Tu vas me suivre, c'est un ordre ! On s' lève d'un coup et on détale le plus vite possible côté English...

- J' vais pas y arriver, j' te dis que j'en peux plus, plutôt crever que de continuer ! D'ailleurs tu peux me dire ce qu'on fout là tous les deux ? Tu vois pas que ça sert à rien ? Tu vois pas qu'on n'est que de la chair à canon et qu'ils en ont rien à foutre de nous ? C'est un piège Franz, un guet-apens ! Même les communistes sont des chiens ! crie Pierre à bout de forces en pleurant et en tremblant de tous ses membres comme un gosse.

- Mais si je vois, bien sûr que c'est vrai tout c' que tu dis... Raison de plus pour ne pas leur faire cadeau de nos vies ! Merde, on va pas mourir pour une cause pourrie des deux côtés ! Allez, tu te lèves et tu cours sans réfléchir, ça marche ?

- Après tout, c'est vrai ça, ils ne nous méritent pas, hein Franz, réplique Pierre en s'agrippant à la chemise de son ami, plongeant son regard perdu dans le sien, comme pour l'appeler au secours et y puiser la force qui s'est tarie en lui. Ils nous auront pas ces salauds ! »

Cette attaque frontale inutile, décidée par Lister, occasionna la perte de la moitié des hommes. Le 13 février, alors que les républicains avaient abandonné le Pingarron, le Colonel Gal ordonne de reprendre l'assaut. L'incompréhension est générale et les combattants se demandent si cette colline ne va pas, elle aussi, devenir une « suicide hill » ! Alors, obligés d'obtempérer, les voilà à nouveau lancés, comme des pantins hagards, à la reconquête d'un malheureux bout de terre dont ils n'ont rien à faire.

« - Franz, je peux pas !

- Viens, Pierre, tu vas te faire descendre si tu restes ici. Le mieux pour nous c'est d'y aller, la chance est avec nous, j'en suis sûr. On a échappé à tout, on va pas crever maintenant ! T'as qu'à te mettre juste derrière moi, je te servirai de rempart. »

Quelle ne va pas être leur surprise lorsque les nationalistes vont abandonner l'objet de la bataille ! Incroyable !

Ils les ont pris pour des soldats de leur camp ! Il a raison, Franz, une force supérieure les protège, c'est sûr...

Le 14 février, les républicains vont tenter une attaque sur le Baron mais celle-ci ne fera qu'épuiser et stopper l'avance des nationalistes.

Cette journée est alors appelée « el dia triste del Jarama » (la triste journée du Jarama). Les attaques comme celle-ci vont se poursuivre, entraînant des morts inutiles, montrant à quel point l'humain n'a

que peu de valeur sur un champ de bataille. Seule la victoire compte aux yeux de certains commandants et autres généraux orgueilleux. Triste constat sur l'âme humaine capable de prévaloir la gloire sur la vie. La situation est telle, au mois de février, que les deux camps sont stabilisés et dans l'impossibilité de donner un assaut. La vie des combattants se déroule, monotone, au fond de tranchées infectes, pleines de poux, de rats, au milieu des oliveraies imbibées d'eau, avec un sursaut parfois de fusillades meurtrières et inefficaces.

Cependant, l'échec de la bataille de Guadalajara met fin aux espoirs franquistes d'isoler Madrid. Le nombre de brigadistes, écœurés par les durs combats qu'ils ont dû mener, commence à diminuer. Les blessés sont rapatriés et non remplacés. De plus, les pertes, parmi ces volontaires, sont lourdes. Franz et Pierre sont de nouveau prisonniers de cet enfer dont ils ne peuvent sortir, supportant de moins en moins cette inertie aussi stupide qu'inutile. Le temps leur semble une éternité, ils ont l'impression d'être dans l'antichambre de la mort : vont-ils l'attendre là, sans rien faire ? Impensable, insoutenable ! Plutôt aller au front et trouver un semblant de logique à leur présence ici ! Le plus terrible, ce sont les nouvelles qui leur parviennent : le massacre de ceux qui ne sont pas d'accord avec le régime stalinien. La désillusion s'accroît au fil des jours, la preuve du piège dans lequel ils sont coincés se fait de plus en plus limpide. A partir de ce mois de février 1937, les communistes, relayés par André Marty, poursuivent et éliminent les anarchistes et les « Poumistes ».

Les organisations syndicales que sont l'UGT, « Union General de Trabajadores » (l'Union Générale des Travailleurs) et la CNT, « Confederacion Nacional del Trabajo » (la Confédération Nationale du Travail), sont, pour la première, socialiste Marxiste et anarchiste pour la seconde. La lutte contre ces groupements est féroce, et nombreux sont ceux qui vont devenir des victimes disciplinaires.

Le « Poum », lui aussi, subit des exécutions arbitraires afin de supprimer toute organisation n'adhérant pas totalement à la pensée stalinienne. Ce parti ouvrier d'unification marxiste, à l'idéologie communiste indépendante du Komintern, anti-stalinienne, a été créé en 1935 et est déclaré illégal en 1937. Les Trotskistes, accusant Staline de faire le « jeu du fascisme », sont pourchassés eux aussi.

Les hommes réalisent que ce qui aurait pu être la première révolution vraiment prolétarienne est tué dans l'œuf par l'URSS. Celle-ci, alors qu'elle prétend défendre la cause du peuple, craint la victoire d'une république démocratique en Europe occidentale et de ne pas pouvoir installer son propre régime. Elle sabote donc volontairement le duel entre les forces républicaines et le fascisme, ne prenant parti pour aucun des deux camps : seul son intérêt compte. L'Espagne n'est qu'un terrain d'expérimentation des armes neuves et un moyen de liquider à bon prix le vieux matériel qui encombre les parcs militaires : cynique...

L'état de santé de Pierre se dégrade à vue d'œil, ses forces l'abandonnent, son moral aussi : difficile d'être fort dans de telles conditions. Il faut s'appeler Franz pour subir cette déchéance et garder encore l'espoir de s'en sortir.

Pierre n'est plus que l'ombre de lui-même, il ne veut plus lutter, son esprit préfère s'échapper, fuir le monde et plonger dans le déni : instinct de survie quand la réalité est trop dure. Franz a la carrure et le physique bien plus solide mais surtout son âme est toujours vaillante et elle veut survivre à l'insupportable coûte que coûte.

« - Écoute, Pierre, il faut faire quelque chose, on va pas rester là.

- Et tu veux faire quoi, mon pauvre gars ?

- On va sortir pendant une fusillade, la fumée et la pagaille nous protégeront.

- Mais t'es fou, on va y rester !

- De toutes façons, on y restera même si on bouge pas, et puis, faut que tu te retapes.

- Laisse-moi, mourir pour mourir, au moins là, mon trou est déjà fait...

- Arrête, t'as pas le droit de parler comme ça, une vie, ça vaut quelque chose et puis la tienne, elle est importante !

- Ah, ah, importante pour qui ?

- Pour tes parents, ta famille...
- Tu parles, ils s'en foutent...
- Et pour moi, mon ami... »

Pierre est touché, il possède un véritable ami. Il se jette dans les bras de Franz submergé par une forte émotion mêlée à l'attachement qu'il lui porte sur fond de désespoir. Franz vient de lui rendre la vie en allumant une petite flamme au fond de son cœur, celle de la beauté des sentiments humains. Soudain, le moment est venu. Franz, sans plus réfléchir, n'écoutant que son instinct primaire de survie de l'espèce, tirant Pierre par le bras, avec une telle force qu'il aurait pu le lui arracher, sautant hors de la tranchée, court comme un fugitif en direction du bois. Hors d'haleine, les compagnons filent tout droit en s'enfonçant toujours plus profond dans la forêt d'oliviers. N'en pouvant plus, après une longue échappée, se sentant sortis d'affaire, les amis s'écroulent au pied d'un arbre. Ils plongent bientôt dans un sommeil profond. Tout à coup, des cris vociférés dans leurs oreilles pénètrent leur cerveau engourdi. Que se passe-t-il ? A peine revenu au monde, Franz sent la froideur du métal lui toucher la joue. L'alerte est donnée dans son esprit, le sortant en une fraction de seconde, de sa torpeur : un fusil est pointé sur lui. Ça ne finira donc jamais ! Voilà nos brigadistes ramenés dans un camp et interrogés par un général communiste.

- « - Nous ne voulons plus continuer, dit Franz courageusement alors que Pierre est tenu par deux soldats tant ses jambes flageolent.
- Ah bon, comme ça ces messieurs veulent rentrer chez eux ?
- Oui, c'est ça, nous ne voulons plus être volontaires, continue Franz.
- Ben voyons... »

C'est alors que l'inimaginable se produit à ce moment-là : l'ordre est donné à tous les fuyards, car ils ne sont pas les seuls, de s'aligner, tenus en joue par des soldats résignés, pointant leurs fusils sur eux. Franz a un très mauvais pressentiment : que se passe-t-il dans la tête de celui qui est en face de lui ?

Il essaie de lire dans ses yeux, de deviner la suite, de supplier. Il a peur de comprendre : en ligne, droits, comme pour une exécution systématique... Puis, la sentence : le général va exécuter un homme tous les dix, pour l'exemple ! Pierre pleure, pisse, ne tient debout que par le soulagement de pouvoir enfin en finir. Franz, aussi fort soit-il, ne sent plus son corps, ses jambes sont prêtes à lâcher à tout moment. Non, il ne faut pas attirer l'attention sur lui, il doit tenir, bander ses muscles pour ne pas s'écrouler. Commence alors le supplice : partant à l'autre bout de la colonne, il entend la voix du criminel : « un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, pas de chance mon vieux ! »

Puis le terrible coup de feu qui lui transperce les oreilles. L'horrible bruit du corps qui s'effondre lourdement à terre lui fait fermer les yeux. Ce n'est pas possible, c'est un cauchemar, pas la réalité ! L'homme est encore loin, l'attente est si pénible que le temps ne semble pas avancer. La sueur, malgré la douceur de ce mois de février, coule le long de son dos. Elle descend sur son front remplissant ses yeux et les brûlant. Cette sensation fait surgir dans sa tête des bribes de son existence : la fumée de la forge en Autriche qui lui donnait la même sensation, Lena, sans doute encore là-bas, sa mère qu'il n'a jamais revue... Son esprit divague, les images s'entrechoquent de façon désordonnée, il n'arrive plus à contrôler ses pensées, comme pour ne pas être conscient de ce qui se passe à côté de lui. « Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix », le bruit de la détente... La voix, aussi inhumaine qu'un robot, le ramène inéluctablement sur terre, ne lui laissant même pas la possibilité de supporter un peu mieux cette atroce situation en divagant. Non, il est obligé de comprendre, d'entendre, de sentir ! Ses tortionnaires ne lui laisseront même pas le choix de s'anesthésier le cerveau ! Pierre, à côté de lui, n'en peut plus. Il sanglote comme un petit garçon, son pantalon trempé, ayant perdu toute dignité humaine.

Le « dix » de la fin, le bruit lourd du poids tombant au sol, les imperceptibles froissements des vêtements bougeant sous les secousses des tremblements, la peur, la frayeur, l'envie de vomir,

l'abomination... Le décompte reprend, mais cette fois, il se rapproche d'eux. Surtout ne pas faire le moindre mouvement, même si l'envie de voir où se trouve l'homme dans le rang étroit Franz. Il essaie de tourner les yeux dans leurs orbites sur le côté droit, le plus possible. Il ne voit qu'une ombre floue grossissant à chaque pas.

Cette fois, l'exécuteur est tout près : la prochaine fois, c'est vers lui qu'il sera. Franz évalue la distance qui sépare dix hommes grâce au son de la voix du Général et à sa silhouette de plus en plus nette. Ce n'est possible, le cauchemar continue : la prochaine victime, c'est lui, Pierre ou celui qui est à sa gauche ! Comment s'avouer cette terrible réalité ? Comment en être sûr ? Comment ne pas être tenté de vérifier, de hurler, de s'enfuir à toutes jambes ? Comment rester là, sans bouger alors que la mort s'approche à grands pas ? L'absurdité de la scène lui apparaît soudain comme s'il la prenait en pleine face ! Personne ne bronche, personne ne bouge ! Quelqu'un va bien réagir, arrêter le carnage ?

C'est alors qu'il se met à supplier l'univers de le sauver une nouvelle fois, pour vivre encore de belles choses, pour faire le bien autour de lui, pour prouver qu'il peut servir à quelque chose...

Et puis pour la mémoire de Pierre... « six, sept », l'homme est tout près, sa voix devient forte, Franz distingue maintenant les quelques corps qui le séparent du revolver. « Huit, neuf ». Soudain, il vient de comprendre : non, ce n'est pas possible, pas Pierre ! Horrifié, Franz voudrait sauver son ami, mais le choix est cornélien : c'est Pierre ou lui ! Va-t-il se désigner à sa place ? Il voudrait tant pouvoir agir, mettre fin à cette monstruosité qui se déroule à côté de lui, mais comment ? Franz, ne pouvant trouver de solution, impuissant, voit nettement cette fois l'homme devant Pierre : « dix », le tir, le coup de feu fatal... Avalant sa salive pour ne pas crier, Franz sent le corps de son ami s'écrouler à terre, sa main frôlant la sienne en tombant, comme pour lui dire adieu. L'émotion est à son comble, s'il arrive à retenir ses larmes, Franz saigne de tout son être qui pleure la mort de ce garçon si gentil, si fragile, si incompris... Ayant terminé sa sale besogne, le militaire ordonne aux brigadistes de repartir au combat. Seule solution pour retourner en France pour Franz : être blessé. N'en pouvant plus, et très diminué par l'épreuve qu'il vient de vivre, il se jette à corps perdu dans une nouvelle bataille, cherchant à s'exposer pour être touché. Après tout, s'il meurt, il rejoindra son ami et s'il s'en sort, tant mieux.

Devenu fataliste, écoeuré lui-même comme tant d'autres, ayant l'impression d'être venu pour servir une cause qui n'aboutira pas, d'avoir été utilisé pour réaliser les rêves de victoires de quelques-uns, effondré face à l'échec de sa mission dont il s'était investi vis-à-vis de Pierre, Franz a le sentiment de n'avoir plus rien à perdre. Finalement, il s'en sortira avec une épaule transpercée par une balle, une évacuation et un retour forcé en France. Maintenant, il va falloir réapprendre à vivre de nouveau, mais cet épisode dramatique lui laissera une marque indélébile. Il va retourner en Haute-Savoie, pour la mémoire de Pierre, pour lui rendre hommage et tenir sa promesse faite aux beaux jours de leur amitié.



CICR

Notre réf.: AAG-011096 (ime)
Concerne: M. Frantz Nedelco/François Morand

Genève, le 2 mars 2015

Cher Monsieur,

En réponse à votre demande datée du 14.09.2013, veuillez trouver ci-dessous les informations trouvées dans nos archives :

MORAND François

Grade : Sergent

Unité : 2^{ème} régiment de Chasseurs Parachutistes

Décédé le 03.08.1944 à Brest (Finistère)

Le décès a été communiqué à la famille le 07.02.1946. Adresse de la famille : Mme Nedelko, Kapfenberg, Bruck an der Mur, Steiermark, Autriche.

Malheureusement, le dossier papier contenant la correspondance originale a été détruit.

Nous vous prions de bien vouloir nous excuser pour cette réponse tardive à votre demande. Nous recevons quotidiennement un grand nombre de demandes qui sont traitées par ordre d'arrivée. Nous envoyons l'information dès que possible.

En espérant que ces informations vous seront utiles, nous vous prions d'agréer, Cher Monsieur, l'expression de nos sentiments distingués.



Marie Mériaux Allemann
Archives du CICR

Une glorieuse aventure

Le Par

SCIONZIER

En leur temps, les équipes schonverotes des "décolleteurs" firent briller de mille feux le nom de leur commune. C'était la grande aventure du football club Scionzier. Des souvenirs extraordinaires, des heures exaltantes, des vibrations ressenties en ces heures où le club tissait sur les terrains de France, la trame de son histoire.

En 1937 et 1938, le FC Scionzier jouait à Paris les finales du championnat de France amateur contre respectivement les Girondins de Bordeaux et le stade Béthunois. En accédant à ces finales nationales, le valeureux club fauquierand souleva un enthousiasme dans le département tout entier.

Une propulsion vers les sommets

Le football club Scionzier naquit en 1924. Et les premiers joueurs tapèrent dans le ballon sur les terrains de Saint-Hippolyte puis de la Tête de Mussel, des aires de jeux sur lesquelles se fondèrent les premières espérances. Ces pionniers ont gravi l'un après l'autre les échelons de la notoriété. Sans jamais faillir à la tâche, les "décolleteurs" apportèrent les pierres utiles à l'édiifice d'un club victorieux, les générations suivantes poursuivant avec un même élan l'œuvre élaborée par leurs aînés.

En 1934, les Schonverots remportèrent leur championnat et les matchs de poules qui décidèrent d'un titre de promotion de ligue, antichambre de la division d'honneur à laquelle ils accédèrent la saison suivante. Durant la saison 1936-1937, ils s'octroyèrent le titre de champion d'honneur, s'appropriant le droit d'exercer en d'autres horizons.

Parmi les quatre meilleures équipes de France

Ont suivi des victoires qui permirent au FC Scionzier de compter parmi les quatre meilleures équipes de l'hexagone. Le 23 mai 1937, suite à un but refusé par l'arbitre, 11 "décolleteurs" merveilleux sont passés à côté de la victoire en championnat de France amateur. Beaucoup d'amertume sur cette herbe de Colombes qui leur prêtée les Girondins de Bordeaux.

La saison suivante, le FC



La première équipe du FC Scionzier (saison 1924-25) avec Thomas Previonano, Médar Ganetti, Claude Revillod, Marcel Revillod, Arthur Dreytus, Cymel Dépéry, Edmond Naef, Louis Clerc, Naef, Basile ou encore Alfred Couvetta. Photos DR



L'équipe 1938-39 avec debout : le président Félix Roy, Marcel Périllat, Armand Mauthon, Jean Reck, Roger Vicari, Marcel Britfaz, Francis Anthoine, les deux autres joueurs restent non identifiés. Accroupis : André Vidari, Aldo Cavalli, Fernand Moachon, Claude Cavalli et Nedelko.

Scionzier fit la loi partout, remporta pour la 2^e fois le titre de champion du Lyonnais, et disputa pour la 2^e année consécutive les poules éliminatoires jusqu'à la finale.

Hélas, le club a vu s'échapper une nouvelle fois le titre de champion de France tant mérité. Un point de règlement stipulait qu'en finale, la présence de cinq étrangers dans une même équipe était ramenée au chiffre de trois. Ce fut fatal pour l'équipe schonverote dont le rendement s'est trouvé ainsi perturbé par l'absence de deux de ses joueurs étrangers, "pièces maîtresses".

Mario-Claude PILLADEAU

LES "CANNIBAL"

Le FC Scionzier ne illustré seulement par élite. Ses juniors s'ont au cours de la saison le championnat et la Lyonnais dans leur club ils étaient surnommé "cannibales". D'autres juniors firent également carrière honorable.

DES DIRIGEANTS ÉMÉRITES

Les dirigeants, pour footballeurs, ne mène leur temps ni leur peine servir le FC Scionzier. Parmi eux : Félix Roy, Marcel Périllat, Armand Mauthon, Jean Reck, Roger Vicari, Marcel Britfaz, Francis Anthoine, Aldo Cavalli, Fernand Moachon, Claude Cavalli et Nedelko.

La fin d'un règne, le début d'une autre aventure

La guerre qui éclata en 1939 mit fin temporairement aux activités du club. En saison 1941-42, les "décolleteurs" se qualifièrent en vue d'un championnat professionnel de deuxième division. Hélas, leur accession au statut de "pros" leur fut refusée, parce que Scionzier n'avait pas de gare !

Et le FC continua toutefois avec courage et panache, les années se succédant et le CFA faisant suite au championnat

*PUISSÉ LE TEMPS NE PAS EFFACER
TANT DE BONHEUR ACCUMULÉ*

Cinquante ans ont passé. La chevauchée prodigieuse des coursiers Chonverots n'est plus qu'un souvenir dont les phases sont jalousement conservées dans l'esprit de ceux qui les vécurent. Et s'il ne reste aujourd'hui à leurs yeux que les marques érodées de son inégalable beauté, ceux qui les ont tracés se sont juré de les préserver jusqu'à leur dernier souffle.

Dans un monde évolutionniste où le progrès, vorace, transforme la vie de chaque jour, impuissants devant la marche inexorable du temps vers le futur, ils n'ont plus pour éluder leurs regrets que ce qui fut jadis pour eux une saine raison de vivre, dans le cadre serein de leur univers, là où le Foron coulait son eau d'argent dans le creuset de la roche séculaire, tandis que sur les marronniers chantaient les oiseaux.

L'enceinte qui servit longtemps d'aire de jeu aux luttes épiques dont ils furent les héros n'est plus qu'un décor triste et pesant sur lequel jamais regard s'arrête. La forêt ne frémit plus des bravos de la foule et de ses élans, la montagne est de marbre, sauvage dans son isolement. Seuls survivent le souvenir farouchement respecté dans la piété des cœurs et la foi des croyants, et la pensée que ceux qui restent ont pour leurs compagnons disparus.

Puisse le temps ne pas effacer tout à fait les traits de cette histoire, forgée divinement par ces hommes vaillants d'un autre âge défendant avec bonheur leur fierté et leur terre, laissant sur elle et sur nous qui les avons connus, l'image respectable de l'honneur, projetée de tous feux sur l'écran de leurs exploits. Afin qu'elle y demeure aussi longtemps que nos mémoires refuseront de répondre à l'indifférence et aux tentations de l'oubli.

Lucio GONZALES.



F.C. SCIONZIER 1938/1939

Debout de gauche à droite : Félix ROY, président, Marcel PÉRILLAT, Armand MOUTHON, Jean RECK, Roger VICARI, Marcel BRIFFAZ, Francis ANTHOINE. Accroupis de gauche à droite : André VICARI, Aldo CAVALLI, Fernand MOACHON, Claude CAVALLI, NEDELKO.

Revue : « Cinquantenaire-Finales du F.C. Scionzier à Paris, 1936/1937. 1937/1938
Cliché auteur inconnu

Imprimerie Plancher, Cluses, 1987.

L'activité du F.C. SCIONZIER ne s'arrêta pas à la fin de cette saison 1937-1938, on s'en doute. Mais il est évident que la guerre qui éclata en 1939 déjoua bien des plans échafaudés par les dirigeants d'alors. Cependant, après une cessation brutale due aux hostilités, les joueurs présents dans la commune reprirent le chemin des stades pour satisfaire aux exigences du championnat à nouveau programmé par la Ligue.

En 1941/42, les champions et sous-champions du championnat furent retenus pour disputer des poules de qualification en vue d'un championnat professionnel de deuxième division. Le F.C. SCIONZIER et le F.C. ANNECY étaient de ceux-là, qui tentèrent leur chance dans deux poules différentes. Et comment croyez-vous que se termina l'aventure pour les haut-savoyards ? Tout simplement par une qualification, SCIONZIER obtenant la sienne en battant dans les matches décisifs MONACO, à Valence par 1 à 0, puis VICHY, à Lyon, par 3 à 2 après prolongations.

Hélas, si le F.C. ANNECY avait bel et bien gagné ses galons pour partir à la découverte du standing professionnel, le F.C. SCIONZIER se voyait refuser les siens parce que, dans la localité que le football avait fait connaître aux quatre coins de l'hexagone, cette localité où ses 2.000 âmes venaient de retrouver leur passion pour lui malgré le bruit lointain du canon et de la mitraille, on avait tout simplement oublié d'y mettre... une gare. Ou bien parce qu'on ne l'avait pas voulu. Le fait est que pour cette « minuscule » raison par rapport au dommage, le F.C.S. ne connut pas la joie (si tant est qu'elle fut susceptible de le combler) de cotoyer l'élite. Qu'importe, les joueurs au maillot orange et noir venaient de prouver, une fois de plus, que le ballon, dans leur village, était un produit exportable, un label de qualité malgré les ans qui passent.

C'est à cette date maudite que naquit le F.C. GRENOBLE PRO. Les Chonverots lui avaient fait la trace... sur un tapis rouge.



F.C. SCIONZIER 1941/1942

Sur cette photo prise à l'issue du match victorieux du F.C. SCIONZIER sur VICHY, à Lyon, on reconnaît, associés aux joueurs Vichyssois : PÉRILLAT, RECK, BRIFFAZ, NEDELKO, André VICARI, MOACHON, MOUTHON, Roger VICARI, ANTHOINE, Aldo CAVALLI, Claude CAVALLI et Félix ROY, *Président*.

Revue : « Cinquenaire-Finales du F.C. Scionzier à Paris, 1936/1937. 1937/1938

Cliché auteur inconnu

Imprimerie Plancher, Cluses, 1987.

Ces équipes des années 40 qui défendirent avec honneur le drapeau du F.C.S.

En fait, la reprise s'était faite en 1941 et l'arrivée de GOUGAIN, SISTACHE et RIGONI avait eu le don d'insuffler un sang nouveau à l'équipe, qui se traduit dans les faits par la performance réalisée en 1941/42 dont nous venons de parler.

Et le F.C.S. continua, défendant partout son renom avec force et courage. Il accueillait dans ses rangs des joueurs venus d'autres horizons : GROMELLE, ANTHOINE, BONNITHON, KOZBIAL, GENTILLIN, DUCOING, RICHARD, TASSAN, Coco ROCH, CERRI, QUEVAL, BRUNET, GAYON, CRISCUOLO, FILLON, MARTIN, Pierrot BLANC, Tino GONZALES, associés, au hasard des saisons, à l'ossature existante, pleine encore des qualités précédemment reconnues : Aldo CAVALLI, André VICARI, Jean RECK, Claude CAVALLI, MOACHON, Roger VICARI, MOUTHON, NEDELKO, Pépito GONZALES, revenu à ses premières amours après un court passage à ANNEMASSE.

LORENTZ vint ensuite prendre en mains les destinées de l'équipe, bénéficiant alors des services de jeunes éléments issus des juniors ou mûris au sein du club : Louis et Germain GERFAUD, Angel GONZALES, Angel SPAGNOL, que l'on vit, avec leur « coach », GROMELLE, TASSAN, RICHARD, DUCOING, BRUNET et Aldo CAVALLI, remporter en 1948/49 le titre de champions du Lyonnais Honneur.

Les années succédaient aux années, le C.F.A. au championnat d'Honneur. Cent fois sur le métier, les joueurs luttèrent, soulevant ici et là quelques passions fugitives, pliant aussi sous d'autres cieus, présage de lendemains amers.

Le temps érodant les énergies, les difficultés financières entraînant des critères parfois insurmontables, le F.C. SCIONZIER fut appelé à fusionner avec l'A.S. MARNAZ, club voisin, en 1950, puis, en 1952, avec le C.A. CLUSIEN. L'U.S. FAUCIGNY, devenue depuis cette année l'U.S. CLUSES-SCIONZIER, naquit de cette union, héritant d'un lourd patrimoine perpétué pendant des décennies, et fait pour rappeler que sur cette terre alors vierge de ballons, des hommes avaient beaucoup peiné pour donner un sens au football et au sport sa vérité.



LE F.C. SCIONZIER - Saison 1941/1942

En haut de gauche à droite : Jean GIVONETTI, « Jo » MARCHAND, Pierre LACROIX, Désiré PATUREL, Paul PATUREL, Jean PATUREL, Henri PATUREL, Louis DAMM, Marcel BRIFFAZ, Marcel DÉPÉRY. Au milieu de gauche à droite : Fernand DUMONT, Louis PIN, Roger VICARI, André VICARI, NEDELKO, SISTACH, Jean RECH, Aldo CAVALLI, Jean RIGONI, Claude CAVALLI. Dans de gauche à droite : Marcel TAPPAZ, Emile PATUREL, Jean ROSSETTI, Michel VIOLLAND, GOUGAIN, entraîneur, Félix ROY, Président Marcel PÉRILLAT, Antoine DÉPÉRY, Albert DÉPÉRY, Antoine CENEDÈSE, Alexandre PÉPIN. Au premier plan : Germain GERFAUD et Edmond ROGAZY.

Revue : « Cinquantenaire-Finales du F.C. Scionzier à Paris, 1936/1937. 1937/1938
Cliché auteur inconnu

Imprimerie Plancher, Cluses, 1987.



« Le capitaine George P. Whittington (deuxième à partir de la gauche) décoré de la *Distinguished Service Cross* en compagnie d'autres rangers, le 22 juin 1944, pour bravoure exceptionnelle pendant le Débarquement : « La bravoure, l'agressivité et le commandement éclairé du capitaine Whittington font honneur aux plus nobles traditions de l'Armée. » Joseph Greene, avocat de la défense de Whittington, était convaincu que la décoration du capitaine contribuerait en grande partie à le faire acquitter.

« Francis Morand (quatrième à partir de la gauche), l'homme abattu par George Whittington, à l'entraînement avec le 4^e bataillon parachutiste du Special Air Service, en Angleterre. Autrichien naturalisé après un passage dans la Légion étrangère, Morand choisit sans doute un nom de guerre au moment de s'engager dans la Résistance, à Londres. Largué en zone occupée peu après le Débarquement, il traversa la Bretagne avec la 6^e division blindée. Les origines incertaines et l'accent allemand de Morand furent des éléments essentiels dans la défense de Whittington.



« *L'interprète* » d'Alice Kaplan, Gallimard, 2005

Photo du haut : « photo collection privée » - Photo du bas : « collection Roger Schank »



« Les parachutistes SAS de la France libre, 1940-1945 », David PORTIER, NIMROD, 2010
Camberley, octobre 1943 (CCE, 1^{er} BIA). Franz Nedelko, sous X, assis en bas à droite.



Plaque du Seilla



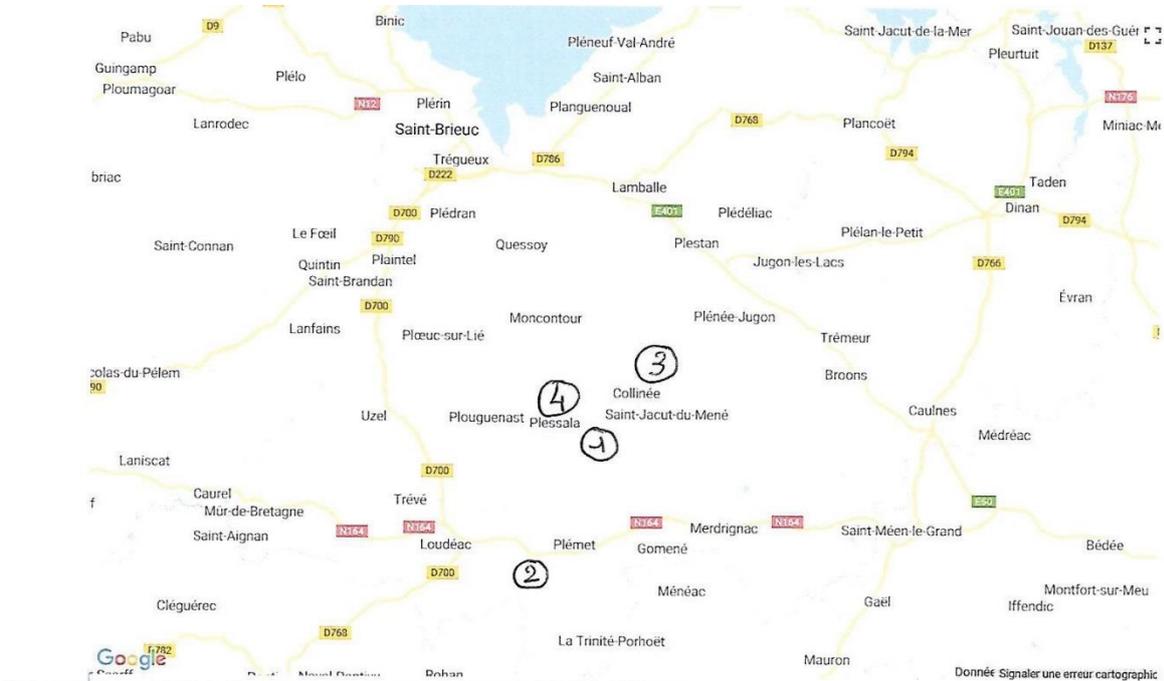
Site du massacre du Seilla

Parcours de Franz Nedelko en Bretagne



Du parachutage à sa mort (www.routard.com/guide_carte/code_dest/bretagne.htm)

1. Base de Samwest, forêt de Duault
2. Lac de Guerlédan
3. Zone de résistance
4. Lesneven



Zone de résistance (www.webvilles.net/villes/loudeac-22600.php)

1. Saint-Gilles du mené
2. Lanthénac
3. Le Gouray
4. Plessala

Correspondance avec Jean Poilvert

Plœuc L'Hermitage le 13-01-2016

Chers amis

Nous vous envoyons un petit mot pour vous remercier de votre jolie carte et de la photo et des photocopies de mon ami Francis, Christophe lui ressemble beaucoup question corpulence Francis était très grand et fort nous avons fait beaucoup de mission ensemble il était très courageux et n'avait peur de rien, quand ^{f'ai} manger le rosblochon que vous m'avez donné je le voyait toujours ça comme en 1944

Francis a été un bon soldat il a défendu son pays la France. Celui qui qui la tué et qui le prenait pour un espion était un salopard d'Américain qui se croyait tout permis si j'avais été là je l'aurais descendu lui aussi Bonne année et surtout bonne santé à tous les deux et votre famille

Jean et Denise Poilvert

La semaine en même temps, j'avais perdu un peu la tête j'avais des hallucinations pendant 15 jours la nuit je voyais mon ami Francis Morand à mes côtés, maintenant

Au sujet de Francis il ne m'a rien dit de son évasion des Allemands. Au sujet de Coquette qui était dans la marine sur le Strasbourg il avait été mis aux arrêts par le commandant Mintier de la Motte Basse du château du Gouray Côtes d'Armor. mais Francis n'a aucune responsabilité

dans la mort des Mintier et de leurs proches se sont les maquisards de Le Gouray qui les ont exécutés sauvagement à coup de pioches pour épargner les balles l'exécution a eu lieu en forêt de Merdrignac Francis a sauvé la femme qui ils voulaient exécuter c'était une Lorraine du prénom de Gertrude je ne souviens plus du nom de famille parce qu'elle écrivait à sa mère en Lorrain cette dernière ne comprenait pas le Français. il l'a protégée 3 semaines jusqu'au jour où des maquisards du maquis à Mimil à St Gilles-du-Méné sont venus la chercher un dimanche j'étais là il leur a répondu c'est ma prisonnière on vient d'Angleterre on ignore

ce qui se passe ici amener moi des preuves
écrites et le lendemain ils sont aller la chercher
et l'on exécutée à 3 heures. j'ai toujours
supposer que c'était des fosses preuves
et Francis aussi la pensé.

3 Avec Francis et ^{un} appelé Lucien Leconte
le 28 juillet 1944 nous étions parti en
mission c'est ce qui nous a sauvé la vie.
car dans la nuit deux gars deux gars étaient
partis en mission sur Dinan à bord d'une
traction Etienne Carrier et Roger Gerichonson
la voiture est rester en panne ils étaient
autour ils avaient déposer leurs armes au
bord du fossé une moto arrive qui ouvrirait
la route à un convoi il leur demande les papiers
de la voiture ils ont dit aux chleus que c'était
une voiture volé mes Roger avait des bottes
ils se sont apperçus ils les ont emmener à
Dinan Carrier n'a pas voulu parler il est
mort il l'ont fait voir à Roger qui a eu

peur et à tout avouer et en plus est
monter dans le premier camion pour les
conduire. et sa descente de camion,
leur a fait voir la maison sur ^{un} piton
ou se trouvait le maquis un peu
avant 6 heures le matin ils les ont pris
endormis et les ont réveillés avec des
grenades fumigènes comme vous l'avez vu
il y avait un mur autour de ^{la} maison
détruite les chéus étaient abrités et quand
les maquisards et paras n'avaient plus de
munitions ils se sont rendus et là on été
excutés.

Chers amis je vous embrasse et vous souhaite
bon courage pour votre livre Jean Poilvert

En ce qui concerne Francis F je ne
peux vous en dire plus car il était
très discret et moi je ne voulais pas faire
le curieux tout ce que je sais il était
courageux il était sergent et chef du
maquis du Seilla à St Gilles-du-Méné
attaquer par les Allemands et qui fit
7 victimes dont une femme agent de liaison
pendant que nous étions partis en
mission ce qui nous a sauvés la vie.

pensant toujours au pauvre Francis
aux mois de fin juin ¹⁹⁴⁴ nous avons fait
sauter un train de munitions sur
la ligne Paris Brest tout a explosé
il n'y a pas eu de survivant pendant
ce temps là la bataille faisait rage
en normandie. Francis était sergent
au 2^{ème} Régiment de chasseurs parachutistes
il n'avait pas peur et savait commander
ses hommes il était courageux comme
moi on n'était grand copin tous les

deux comme il disait ici je ne m'occu-
pe pas des civils s'il y a des vengeances
je ne connais rien on arrive d'
Angleterre d'Écosse exactement, s'il y a
des vengeances ici ça nous regarde pas d'est
aussi les lieux que nous avons à faire.

NOM MORAND M^o -FAFL : 357
 Prénoms Francis Nationalité
 Grade Sergent Matricule
 Arme d'origine PN ou PNN :
 Date et lieu de naissance 17/2/08 à Laibock (Autriche Ste.)
 Fils de : et de :
 Religion :
 Marié (M) ou Célibataire (C) enfants :
 Adresse :
 Adresse des Parents :

Brevet N° :
 Profession civile :
 Diplômes :
 Langues connues :
 Permis de conduire :
 Date d'Engagement aux FAFL : 18/6/43
 Lieu :
 Blessures, Décorations :
 Verso : mutations successives

MORAND Francis

FICHE MATRICULAIRE

11
FICHER
103

NOM : NEDELKO

Prénoms : Franz

Pseudonyme : MORANA - Francis

ÉTAT CIVIL

Date de naissance : 14.2.08

Lieu de naissance : Sailrock (Autriche)

Filiation :

Engagé le 18.6.43 à

N° de l'acte d'engagement :

N° de l'attestation :

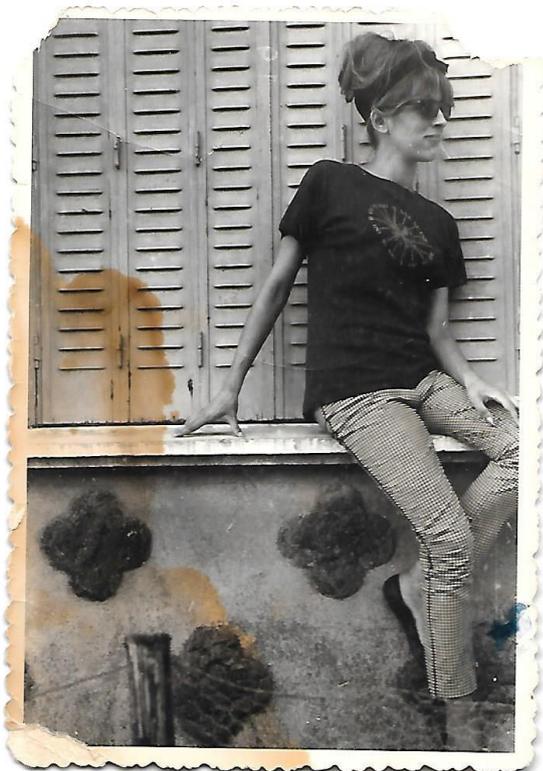
N° de la carte d'identité :

N° du diplôme de la médaille commémorative :

ASSEMENT :

35.718 MORAND NEDELKO MORAND 17-7-08 Franz Parach.	
Sergent le	1.6.40.
Incorporé Cie Q.G.Air le	18.6.43.
Muté Cie Infanterie de l'Air Camberley le	18.6.43.
Mute 4e. B?I.A. Tué en opérations	3.8.44

Document militaire « Service historique de la Défense » Vincennes



Nom GAUTIER
 Prénoms MARIE RAYMONDE fils de PEPIN JEANNE
 Né le 8 SEPTEMBRE 1938 à SCIONZIER
 Département HAUTE SAVOIE Nationalité Française
 Domicile ANNABA
 Rue CONDORCET N° 7
 Fonction ou emploi SECRETAIRE
 Nom de l'employeur PORT AUTONOME
 et adresse ANNABA
 N° de la carte d'identité PASSEPORT N° 25301
 A Bône, le 5 NOVEMBRE 1964
 P. le Directeur du Port : _____ Le Commissaire de la Police de l'Air et des Frontières : _____

(Stamp: **BRIGADE CENTRALE DES SAUVETAGES AEROD * STYVENS**)
 (Stamp: **LE DE LAIR & DES FRONTIERES**)
 (Stamp: **BRIGADE DE BONE**)
 (Stamp: **31 DEC. 1964**)
 (Stamp: **30 JANV 1965**)
 (Stamp: **VALIDITE PROROGEE**)
 (Stamp: **31 Mai 1965**)

Marie, fille de Franz



Soeur de Franz et tampon du Frontstalag de Metz



Jeanne, mère de Marie



Christophe Gautier, petit-fils de Franz Nedelko à Lesneven



Longue ligne droite menant à Lesneven empruntée par Franz pour aller négocier la reddition des Allemands



Christophe Gautier (au centre) en compagnie de Jean Poilvert et de sa compagne



Hôtel de France à Lesneven



Cour de l'hôtel de France à Lesneven



Tombe de Francis Morand au cimetière de Saint-James

Scionzier, Haute-Savoie, 1937

Franz se souvient bien du nom de Pierre, un nom reconnaissable, peu courant pour ceux qui n'habitent pas la Haute-Savoie. C'est donc muni de ce renseignement et de son courage qu'il traverse cette région. Plus il avance vers sa destination, plus il sent un souffle soulever son cœur : tout lui fait penser à son Autriche natale devenue la Yougoslavie depuis 1918, la Slovénie actuelle. A travers la vitre du bus qui se dirige dans la vallée de l'Arve, il s'emplit à nouveau de ce paysage comme d'une bouffée d'air pur. Les montagnes s'élèvent, les forêts et les prairies jaunissent en ce début novembre. Enfin un terrain accidenté comme il les aime, blanchi par les premières neiges. Les sommets se découpent sur le bleu intense de ce ciel d'automne. Ses souvenirs s'entremêlent passant du massif du Triglav à ses frères, sa sœur et ses parents, le tout se superposant aux images du réel défilant sous ses yeux. Ce massif rocheux lui évoque la montée au refuge Dom Planika, le long d'un sentier balcon à flanc de falaise calcaire, que l'on doit gravir juste avant l'ascension du fameux Triglav. Cette forêt lui rappelle la superbe randonnée qu'il faisait enfant le long de la rive est du lac de Bohinj pour atteindre, à 1615 m d'altitude, Planika Koca. Il descendait ensuite jusqu'au lac de Jezero puis attaquait la désescalade périlleuse, se frayant un étroit passage, droit dans la paroi abrupte, zigzagant face au vide si impressionnant. Enfin, il atteignait de nouveau le lac et ses eaux chaudes en été où il fait si bon se baigner. Le bus longe la tumultueuse rivière locale, l'Arve, charriant les limons des glaciers, l'entraînant dans le cours de la Soca de son Autriche natale et ses eaux, au contraire, limpides comme un miroir. Le mélange du présent et du passé l'enveloppe d'un bien-être qu'il n'avait pas connu depuis si longtemps ! Il se sent en terrain familier, comme s'il était transporté chez lui. Il faut dire que ces deux régions montagneuses, haute-savoyarde et slovène, appartiennent au même massif Alpin, et il a l'impression d'un retour à la maison. Le voilà arrivé à Bonneville. Encore un bout de chemin et ce sera la fin du voyage. Le petit village de Scionzier ressemble fort, lui aussi, à ce qu'il a vu dans son enfance : l'église et son clocher à bulbe venant tout droit d'un héritage russe, les fermes en bois, la place avec, tout autour, ses maisons aux toits à pans coupés. Déambulant, sans but, Franz s'imprègne de l'atmosphère apaisante qui règne dans ce lieu. Il s'assoit sur un muret en pierres et respire à plein poumons cet air pur, frais malgré le soleil et revigorant. Pourquoi Pierre est-il parti, il était bien ici ? Soudain, une autre question vient télescoper la précédente : pourquoi est-il parti lui aussi ? N'était-il pas tranquille dans ce village ?

Ne sont-ils pas allés chercher tous les deux la même chose ? N'avaient-ils pas le même besoin d'ailleurs, de nouveaux territoires, de personnes différentes, d'aventures exaltantes ? Franz se sent si proche de Pierre qu'il pourrait s'identifier à lui.

Grignotant un morceau de pain trouvé au fond de son sac à dos de toile, les minutes passent ainsi, aucun bruit ne venant enrayer la quiétude de l'instant. Qu'il est bien mérité ce savoureux don du ciel ! Sa vie d'hier, agitée, bruyante et violente, laisse à Franz une soudaine envie de calme. Les lieux semblent lui dire : « arrête-toi donc ici mon vieux, tu ne trouves pas qu'on y est bien ? » Après avoir vécu presque six ans de guerre, malgré son jeune âge, il n'a que vingt-neuf ans, Franz est envahi d'une sorte de lassitude, même si son passé est le fruit de son seul choix, même s'il y a trouvé la camaraderie, l'entraide et une certaine reconnaissance. Son âge l'aspire vers un autre destin : fonder une famille, avoir des enfants, se poser et vivre entouré d'amour et de bienveillance. Mais réussir cette nouvelle vie est tout aussi difficile et semé d'embûches que la précédente : c'est ce qu'il va apprendre. Bientôt, ses pensées reviennent vers Jeanne : a-t-elle changé ? Est-ce toujours la belle

jeune fille qui le dévorait des yeux à chaque rencontre ? Est-elle mariée ? Une violente envie de la revoir se manifeste en lui. Il lui semble qu'il l'aime, qu'il l'a toujours aimée, sans s'en être jamais rendu compte ou sans n'avoir jamais voulu s'en rendre compte. Maintenant, c'est une évidence. Un vieux, courbé par des années de dur travail, passe soudain non loin de lui, mais fait mine de ne pas le voir. Les gens d'ici sont méfiants et préfèrent ne pas savoir plutôt que de s'attirer des ennuis. On ignore, c'est plus facile, on ne voit rien, on ne sait rien. Cette attitude paraît curieuse à Franz, lui si avenant, souriant et causant. Il décide alors de rattraper l'ancien pour l'interroger.

« - Bonjour Monsieur, vous pouvez me dire où se trouve la ferme des parents de Pierre Moenne-Loccoz ? L'accent bizarre de Franz fait lever le nez du vieil homme et montrer ses yeux interrogateurs.

- Le Pierre qu'est parti faire la guerre ?

- Oui, c'est ça, il était en Espagne.

- Ah, oui, je vois. Je sais pas pourquoi il a foutu le camp là-bas...

- Vous savez où loge sa famille ?

- Pourquoi ? demande le vieux toujours peu confiant.

- Parce que j'étais avec lui et j'ai des nouvelles à apporter à ses parents.

- Vous étiez avec lui ? Du même côté que lui ? demande-t-il comme pour s'assurer qu'il n'est pas en présence d'un ennemi, réflexe dû au souvenir encore présent de la Grande Guerre.

- Oui, oui, c'était un ami.

- C'était ?

- Enfin, c'est un ami, se reprend Franz, ne voulant pas dévoiler la triste nouvelle avant d'en avoir parlé aux premiers intéressés.

- Ils sont plus loin, sur la route du reposoir. Y en a pour une bonne heure à pied, mais vous êtes jeune, vous devez courir comme un lapin.

- Merci bien, m'sieur, bonne journée.

- Ouais, allez, c'est ça » finit le Schonverot, habitant de Scionzier, d'un geste de la main vers le ciel, comme pour s'en remettre au destin qui décidera lui-même de l'avenir. »

D'un pas rapide, le corps empli d'une nouvelle énergie, Franz chemine sur le sentier le menant à la ferme des Moenne-Loccoz. Cependant, une angoisse sourde s'amplifie en lui à chaque pas : quel va être l'accueil qui va lui être réservé ? Comment annoncer la mort de Pierre ? Et après, quel avenir se profile pour lui ? Il avance donc vers l'inconnu, mais résolu à tenir sa promesse faite à son ami de revenir dans leur pays. Il active le pas, le froid commençant à se faire sentir, l'air frais lui rappelle combien le climat montagnard est rude. Il se régale à marcher dans ce beau décor qu'il affectionne tant et semble vivre un retour en arrière. Dommage que ce qu'il a à dévoiler tienne plus du cauchemar que de la bonne nouvelle. Il ne met que seulement trois quarts d'heure pour atteindre son but, comme le lui avait prédit le vieux, tant son physique est solide et alerte malgré les mois de souffrance en Espagne. Il récupère vite, Franz, il est d'une constitution forte, magnifique cadeau que la Nature lui a fait, pour lui permettre de tout surmonter et d'accomplir sa destinée. Il aperçoit alors une grande bâtisse en bois au milieu d'un champ, entendant les cloches et les beuglements des vaches à l'étable. Pas de doute, ce doit être là. Il s'approche, provoquant l'abolement du chien, gardien du lieu, et tente de voir quelque âme humaine alentour. C'est alors qu'un homme, ceinturé de flanelle, la casquette vissée sur la tête, le mégot pendant au coin de la lèvre, surgit d'on ne sait où.

« - Bonjour ! lance Franz à la volée.

- Eh, bonjour.

- Je m'excuse de vous déranger, vous êtes bien monsieur Moenne-Loccoz ?

- Oui, c'est moi, répond l'homme ne posant pas de question, comme s'il ne voulait pas en savoir plus, ne montrant aucune curiosité sur cet inconnu qui débarque chez lui.

- Je peux vous parler un petit moment ?
- C'est que j'ai la traite à faire moi, j'ai pas bien l'temps.
- Je peux vous aider ?
- Mais... pourquoi ?
- Je n'ai rien qui presse, je ne vais nulle part, j'ai tout mon temps. Si ça vous arrange, je peux vous donner un coup de main et après, si vous êtes d'accord, on parle un peu.
- Pourquoi pas. Viens, on va auprès des vaches. »

C'est ainsi que Franz entre en contact avec cette famille, jusqu'alors inconnue, mais en qui il essaie déjà de reconnaître Pierre, à travers les traits de celui qu'il suppose être son père.

Franz s'initie donc immédiatement au métier de la ferme. Pénétrant dans l'étable, le dos courbé tant le plafond est bas, il observe deux rangées de vaches de race Abondance, sagement alignées, attendant d'être soulagées de leur besace de lait pendant pesamment sous leur ventre. Les meuglements semblent appeler les hommes pour leur signifier qu'il est temps de venir les délivrer de ce poids. Franz s'approche de ces demoiselles à la robe rouge acajou mais dont la particularité est d'être colorées de blanc sur la tête, sous le ventre, à l'extrémité des pattes et de la queue. Le créateur a poussé la coquetterie à leur rencontre jusqu'à leur dessiner deux « lunettes » acajou autour des yeux, les rendant semblables à aucune autre concurrente bovine. L'odeur bestiale prend au nez, celle du fumier pique les glandes olfactives. Le sol, bien qu'entretenu, est boueux et sale. Quel travail quotidien pour soigner, nourrir et tenir dans un minimum d'hygiène ces êtres vivants si généreux en contre partie pour l'homme ! Le paysan montre à Franz comment se placer sous l'animal et lui fait une démonstration magistrale de l'extraction du lait. Le liquide gicle en un jet décidé et rectiligne, atterrissant, avec une trajectoire parfaite, jusque dans le pot récupérateur, heureux de se remplir de ce breuvage délicieux. La dextérité de l'homme impressionne Franz qui y voit de longues années d'expérience passées à répéter inlassablement ce geste, et ce, deux fois par jour pour chaque bête. S'essayant à l'exercice, Franz s'y reprend à plusieurs fois avant de finir par trouver le bon doigté permettant au lait chaud de sortir du pis sans blesser l'animal. Il apprend ensuite les étapes de la fabrication du fromage local : la tomme de Savoie, nom venant du patois, qui signifie « fromage fabriqué en alpage ».

Notre apprenti fermier et son maître transvasent le lait dans un chaudron en cuivre sitôt la traite finie. Il leur faut maintenant chauffer le liquide blanc pour faire monter la température et la faire passer de trente à trente-six degrés. Le vieux paysan ajoute alors la présure pour effectuer l'opération d'emprésurage afin d'obtenir du caillé. Ils doivent attendre quarante-cinq minutes avant que le lait ne coagule, pour ensuite être découpé en petits grains grâce au tranche-caillé. Saisissant cet outil dont la hauteur est adaptée à la profondeur de la cuve, tenant le manche relié aux fils qui vont couper le caillé, Franz tourne de toute sa force la pâte blanche durant quarante minutes. Il ne se ménage pas, voulant faire bonne impression auprès du patriarche. Celui-ci remarque, sans rien dire, le courage et l'application de son jeune élève. L'étape suivante sera de mouler le fromage afin de lui donner la forme, le poids et la taille voulus pour une tomme. Plongeant dans la cuve, Franz ramasse de bon cœur la tomme blanche à pleines mains. Les fromages sont ensuite empilés afin que le pressage se fasse naturellement. Ils vont s'égoutter toute la nuit et demain matin, ils iront tremper dans un bain de saumure, pour le salage, pendant six heures. Ils seront placés enfin dans une cave à treize degrés, puis retournés deux à trois fois par semaine. C'est au bout d'environ six semaines que le fruit de cette fabrication pourra être dégusté. Quel travail ! pense Franz. Il comprend mieux le sentiment de lassitude que ressentait Pierre face au dur labeur. Renouveler toutes ces opérations deux fois par jour, toute l'année, sans jamais pouvoir s'arrêter, se distraire, prendre un peu de bon temps... ou si rarement.

Le travail enfin terminé, le vieux consent à regarder Franz de plus près et commence à s'amadouer face au bon travail que son second vient d'accomplir. C'est un peu comme si le jeune homme venait de réussir un test de passage avant d'être accepté.

« Viens mon gars, on va boire un coup » lui dit le paysan éreinté. Ils entrent dans la cuisine, pièce principale de la ferme, chauffée par un poêle à bois. Là, une cuisinière à bois, elle aussi, est allumée presque en continu. Du café chaud est toujours prêt pour chaque instant de répit qu'offre la journée. Une femme sèche et ridée, cachée dans une blouse sans âge, décolorée par les nombreux lavages, arrive bientôt et, après avoir dévisagé Franz et lancé un timide « bonjour », commence à mettre le couvert pour servir la soupe sans aucun commentaire. Le chef de famille tire énergiquement sur le bouchon d'une bouteille de vin rouge à moitié entamée, remplit un verre, identique à ceux que l'on trouve dans les bars, et le pousse jusque devant son hôte.

Puis, d'un geste lent, sans précipitation ni impatience, il fait de même pour lui. La femme, elle, vaque à ses fourneaux, non autorisée à participer à cette pause masculine. Après avoir bu bruyamment ce remontant, le père de Pierre, avachi sur sa chaise, la mine fatiguée, observe attentivement ce jeune homme face à lui. Au bout d'un trop long moment de silence, les yeux plantés dans les siens, il lance enfin la phrase attendue, mais repoussée le plus possible, tant elle est redoutée. Il s'attend bien à quelque chose, le vieux, depuis l'apparition de Franz.

« - Alors, vas-y, dis-moi, puisque tu es là, dit-il d'un ton sec, prêt à entendre le pire.

- Je reviens d'Espagne, ose Franz entrant tout de suite dans le vif du sujet, ne voulant pas prolonger l'attente du moment fatidique.

- Je m'en doutais, réplique seulement l'ancien.

- Je suis l'ami de Pierre...

- Ah... »

C'est alors que, n'y tenant plus, la mère se tourne d'un coup, bravant des années de soumission à son époux et demande d'une voix implorante :

« Comment va-t-il ? Où est-il ? Quand est-ce qu'il va rentrer au pays ? »

Assommé par toutes ces questions, celles qui l'effrayaient le plus, Franz a un mouvement de recul, puis baisse la tête, l'air triste et accablé, dans l'espoir de faire deviner à ces parents la mauvaise nouvelle dont il est porteur.

« Répondez, vocifère la femme, je vous en supplie, dites-moi ce qu'est devenu mon fils ! »

La gorge nouée, la voix coincée, Franz essaie tout d'abord de raconter son histoire et celle de son ami.

« - On s'est retrouvés à Albacete, on a été intégrés dans le même bataillon de la onzième brigade...

- Je m'en fiche, le coupe la mère de Pierre, qu'est-ce qu'il est devenu, c'est tout ce que je veux savoir, lui rétorque-t-elle d'un air menaçant, car cette fois, c'en est trop, elle ne peut plus prendre sur elle, ronger son frein et attendre le bon vouloir de ces messieurs !

Alors, les larmes aux yeux, Franz annonce simplement :

- Il est mort...

La stupeur, le temps d'un silence pesant, fait place à l'effondrement et au déni.

- Ce n'est pas possible, non, ce n'est pas vrai, vous vous trompez de Pierre, n'est-ce pas ?

- Non, j'en suis sûr, j'étais à côté de lui...Il a été très courageux vous savez, très fort. C'est en combattant qu'il s'est fait faucher, défendant avec conviction ses idées. Vous pouvez être fiers de lui, en tous cas, moi, je le suis. »

Ne sachant que faire face à la détresse de ces pauvres vieux, Franz leur promet de revenir les voir et de leur parler de leur fils. La vie est un bien précieux quand on réalise qu'elle peut s'arrêter brutalement. Toutefois, Franz a besoin de temps pour retrouver une paix intérieure. Pour ne pas trop ressasser les terribles événements qui l'obsèdent, il décide de reprendre très vite sa vie d'avant : poste dans l'usine de décolletage, promenades en montagne, quelques sorties entre copains... Cependant, le cœur y est moins qu'en 35 : il lui manque son ami mais aussi le football et son ambiance joyeuse, permettant de s'évader et de retrouver l'esprit de camaraderie qu'il aime tant. Pour le moment, il se sent comme en convalescence physique et morale. Ce qu'il a vécu dans les brigades a été tellement choquant, qu'il a du mal à s'en remettre. Pourtant, il en a vu déjà pour son

âge : à vingt-neuf ans, il a une expérience bien lourde de la guerre. Cette scène d'assassinat réglé, en ligne, dévoilant toute la froideur et l'inhumanité dont peut faire preuve un être, que l'on nomme soi-disant « humain », revient chaque nuit dans ses cauchemars, se répète en boucle dans sa tête, obsédante, lancinante, comme une douleur sourde que l'on n'arrive ni à soulager, ni à supprimer. Il n'a pas l'esprit à s'amuser avec ses collègues, tout juste peut-il aller boire un verre avec eux, pour se resocialiser, pour garder un contact et ne pas s'enliser dans un gouffre de solitude.

Il apprend bientôt, car tout Scionzier suit de près « l'événement », que l'équipe de foot qu'il a momentanément quittée, a continué à progresser et de quelle façon ! Celle-ci a tout d'abord éliminé brillamment, par trois à zéro, Schiltigheim, un club français du Bas-Rhin dont la réputation inspirait pourtant partout la peur. Puis, c'est au tour de Vauzelles, club de la Nièvre, d'encaisser les sept buts chonverots. « Les décolleteurs » scellent leur avenir face à Valentigney. Les Doubistes sont les champions de France en titre, mais cela n'effraie pas nos Savoyards. Faisant preuve de courage et d'une abnégation exemplaire, les hommes de Scionzier marqueront deux buts contre un seul pour les locaux. Cette victoire propulse le F.C.S, Football Club de Scionzier, parmi les quatre meilleures équipes du pays. Il lui faut maintenant se mesurer à l'une des trois autres et gagner pour accéder à la finale. Ce sera chose faite grâce à un magnifique trois-zéro face à Saint-Didier, club du Vaucluse, qui pensait bien montrer sa supériorité à cette équipe inconnue, issue d'un tout petit village montagnard perdu quelque part en France. Les « décolleteurs » se sont surpassés, ne se laissant impressionner par personne, déployant toute leur force puisée dans des valeurs collectives et morales mais aussi dans la ferveur inébranlable de toute une région.

Franz va rapidement être mis au courant de l'ascension incroyable de son ancien club. La finale, jouée au stade de Colombes, va lui être relatée dans ses moindres détails, avec passion et admiration, par ses collègues de travail. Les joueurs eux-mêmes ne cessent de raconter avec enthousiasme leur extraordinaire expérience. Face aux quasi professionnels Girondins de Bordeaux, c'est avec le cœur gonflé à bloc que nos Chonverots, vont porter haut leur drapeau savoyard, suivis par les deux mille âmes de Scionzier et même tout un peuple montagnard ! Ils se donneront de toutes leurs forces, sueront sang et eau puisque Nino Gonzales sera blessé à la tête, mais jamais ne baisseront les bras. Malheureusement, ils pleureront leur défaite, deux à un, mais surtout l'injustice qui leur a été faite lorsqu'un deuxième but leur a été refusé par l'arbitre. Se sentant « volés » de l'occasion d'égaliser et d'ouvrir une porte sur une autre fin de match, ils récolteront malgré tout l'ovation des trente mille personnes présentes dans les tribunes ce soir-là, pour les récompenser de tant de bravoure et de courage. Nos combattants se souviennent encore de ce moment unique et indescriptible ! On écrira sur eux dans un journal, juste après leur magnifique exhibition : « leur toute petite patrie toute entière peut être fière de ces onze gars qui ont su aller si haut et si loin, et faire connaître le nom de leur village et de leur clocher jusque dans la capitale. »¹

La nouvelle du retour de Franz s'est très vite propagée au sein du village et il lui arrive de recroiser Jeanne au détour d'un chemin. D'abord intimidés tous deux, ils sentent l'envie irrésistible d'un rapprochement. Elle ne l'a pas vu depuis un an et il semble avoir un air plus grave et plus sérieux, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Il affiche davantage le regard et le comportement d'un homme mûr, responsable, rassurant. Elle admire également son courage d'être parti combattre et aime son côté révolté.

C'est Franz qui se lancera, car ce n'est pas le rôle des jeunes filles de cette époque d'aborder un garçon et elle ne voudrait pas passer pour une effrontée. Toutefois, ne va-t-elle pas être l'instigatrice d'une rencontre ?

Justement, il se trouve qu'un soir, après sa journée, Franz se dirige, les mains dans les poches, détendu, ne pensant à rien, vers le café de la place. Il va y retrouver, le temps d'un verre, les gars de l'usine dont certains sont aussi les membres du club de foot. C'est alors qu'il sort brutalement de sa

¹ Revue : « Cinquantenaire-Finales du F.C. Scionzier à Paris, 1936/1937. 1937/1938

flânerie en tombant nez à nez avec elle. Est-ce le fruit du hasard ou la belle a-t-elle provoqué le face-à-face ? Les femmes sont rusées et savent être entreprenantes tout en laissant croire à l'homme que c'est lui qui tire les ficelles... Toujours est-il que la surprise cloue Franz sur place. Reprenant très vite ses esprits et ne se laissant pas décontenancer, il affiche un air assuré.

« - Bonjour Jeanne, comment vas-tu ? lâche-t-il d'un ton désinvolte.

- Bien, merci, réplique-t-elle d'une petite voix, ses joues rougissantes d'émotion.

- Ça me fait plaisir de te revoir, tu n'as pas changé.

- Toi non plus, tu n'as pas changé.

- On pourrait peut-être aller patiner ensemble dimanche, si tu es d'accord bien sûr, ose-t-il.

- Oh, oui, se réjouit-elle, un peu gênée par la précipitation de sa réponse.

- Entendu, on se retrouve sur la place du village à quatorze heures, ça te va ?

- Oui, oui, très bien acquiesce-t-elle toute heureuse.

- Bon, alors à dimanche, il faut que j'aie rejoint les autres.

- A dimanche, au revoir Franz.

- Au revoir Jeanne. »

Franz s'éloigne, le cœur léger d'avoir obtenu un rendez-vous avec la jeune fille, mais aussi rassuré de n'avoir pas vu d'alliance à son annuaire gauche. Elle lui donne l'impression de ne pas l'avoir oublié, comme en témoigne sa réaction enthousiaste. C'est donc tout ragaillard qu'il finit sa semaine en attendant la pause dominicale avec beaucoup d'impatience.

Équipés de moufles en laine, de bonnets et d'écharpes, nos deux tourtereaux se rejoignent enfin après quatre jours interminables d'attente. Les voilà, cheminant vers le petit lac gelé non loin du village.

« - Bonjour Jeanne, prête pour une bonne partie de glissades ? commence Franz.

- Oui, mais tu sais, je ne me débrouille pas très bien, avance prudemment sa partenaire.

- Ne t'inquiète pas, je vais t'apprendre. »

Jeanne marche d'un pas décidé, heureuse de partager ce moment privilégié, seule avec celui qui la fait vibrer. Une fois arrivés, Franz chausse ses vieux patins puis s'élance avec sûreté sur la glace vive, faisant une brillante démonstration de sa maîtrise. Virevoltant, piquant des pointes de vitesse, enchaînant les boucles, les arrêts brusques et les toupies, Jeanne est éblouie par son adresse. Lui prenant la main, il l'entraîne sur le lac et la soutient pour lui éviter la chute. De son pied mal assuré, elle essaie de suivre ses conseils en riant de son allure empruntée.

« Je dois avoir l'air bête » pense-t-elle. Mais Franz n'a de cesse de l'encourager et de lui prodiguer des compliments. Elle est touchée par tant de patience à son égard, de bienveillance et d'attention. Personne auparavant n'avait pris le temps de s'occuper d'elle de la sorte. Elle devient tout à coup importante ! Accrochée avec force à son bras, elle s'amuse comme jamais. Franz est aux anges : cet instant de merveilleux bonheur innocent est un régal pour lui dont la vie a surtout eu le goût de la violence, de la souffrance et de l'amertume. Après cette partie joyeusement sportive, Franz ose faire une proposition à Jeanne.

« - Est-ce que tu accepterais de venir boire un vin chaud chez moi ? tente-t-il.

- Euh... je ne sais pas...

- Ne t'inquiète pas, c'est juste pour se réchauffer et discuter un peu !

- D'accord ! accepte-t-elle, confiante, oubliant toutes les règles de bienséance d'une jeune fille de son âge, se laissant griser par la magie de cette si belle après-midi. »

Jeanne entre timidement dans la chambre de Franz où la sobriété est de mise : un lit, une table et deux chaises, un tout petit coin cuisine. Elle s'y sent bien malgré tout et trouve même cette pièce chaleureuse. C'est l'atmosphère qui y règne qui lui donne cette sensation : ce ne sont pas les murs qui rendent heureux mais ce que l'on vit entre eux.

Toujours aux petits soins pour elle, Franz l'installe près du poêle pour qu'elle ait bien chaud, lui prépare une bonne boisson revigorante et lui propose quelques biscuits.

- « - Pourquoi es-tu parti Franz ? demande-t-elle, tant cette question l'a taraudée durant cette longue période écoulée.
- Pour empêcher le fascisme de s'étendre, pour sauver la France d'un envahissement de cette dictature et puis... pour accompagner Pierre...
 - Oui, c'est bien triste... pauvre Pierre...
 - Je n'ai pas su l'aider suffisamment, je m'étais juré de revenir avec lui...
 - Mais... tu n'y es pour rien Franz !
 - Qu'en sais-tu ?
 - Je le sais parce que tu es quelqu'un de courageux et que tu ne l'aurais jamais abandonné, j'en suis sûre !
 - Tu es gentille, ça me fait du bien ce que tu me dis. J'ai essayé de faire tout ce que j'ai pu pour le ramener, mais la Guerre est imprévisible et dégueulasse. Elle ne vous laisse pas le choix parfois...
 - Je comprends. Ne te tourmente plus avec cette histoire, c'était son destin, c'est lui qui l'a voulu, pas toi ! »

A deux doigts de pleurer, Franz lève les yeux vers elle et lit toute la compassion qu'elle éprouve pour lui. De son côté, combien aimerait-il qu'elle sache à quel point ses petites phrases soignent ses blessures, cicatrisent ses plaies encore ouvertes. Franz lui prend délicatement la main pour la remercier et lui montrer son affection. Elle est un peu gênée mais ce contact est si bon qu'elle ne peut la retirer. Les yeux dans les yeux, un courant passe. Franz pose un baiser sur cette peau déjà un peu abîmée par les travaux ménagers et Jeanne se laisse faire, tant cet instant lui procure de bonheur. Elle se rend compte qu'elle aime tout chez lui : sa corpulence, sa force, sa voix, son visage ténébreux, ses larges mains, jusqu'à son accent qui le rend si différent des autres, mais aussi son courage et ses valeurs. Elle connaît un peu son histoire, juste ce qu'il a bien voulu en dévoiler auprès des gens du village. Elle sait aussi que son père à elle n'apprécie pas du tout cet homme : pour lui c'est un Allemand, l'ennemi de la première guerre mondiale, un point c'est tout. Il ne veut pas en entendre parler, ni apprendre à le connaître. Il reste campé sur ses positions et n'en démord pas. Elle a conscience du risque qu'elle prend en étant ici, avec Franz, d'autant qu'elle est encore mineure puisqu'elle vient tout juste d'avoir dix-huit ans. Ils se quittent en bons amis, comme le lui avait promis Franz, mais en se jurant de se revoir très vite.

Pour la première fois, l'idée que son avenir pourrait se dessiner ici, à Scionzier, auprès de Jeanne, germe dans l'esprit de cet homme. Cette sensation le pousse à braver le père de la jeune femme et à aller la voir jusque chez elle. Cette histoire d'amour est peut-être sa seule chance de fonder une famille, d'accueillir un peu de paix dans son existence et il ne veut pas la laisser passer. Il arrive donc à la maison des Pépin, une grande bâtisse reconnaissable à son toit à quatre pans, et essaie d'apercevoir Jeanne aux alentours.

Il s'assied sur une pierre et attend patiemment, à bonne distance de l'habitation, dans l'espoir de la voir sortir. Il fait beau bien que froid en cette fin décembre, les rayons du soleil, reflétant sur les cristaux de neige, font briller les milliers de diamants jonchant le sol blanchi. Franz adore ce paysage, il pourrait le regarder pendant des heures. Quelle beauté, quelle pureté ! Quel apaisement après des années de vie tumultueuse ! Soudain, sa ténacité est récompensée et la jeune fille ouvre la fenêtre de sa chambre pour y faire entrer la lumière.

Elle voit alors la silhouette de son bien-aimé, ce qui la fait tressaillir de bonheur. Elle lui fait un signe amical de la main et Franz, n'écoutant que son cœur, se lève pour accourir vers elle dans un élan de joie.

- « - Oh ! Franz, comme je suis contente de te voir ! dit-elle d'une voix tremblante.
- Moi aussi, Jeanne, je suis content affirme-t-il. Je suis venu te demander si ça te dirait d'aller au bal du village samedi soir ? Tu crois que tu pourrais venir ?
- Je ne sais pas, je vais essayer, répond-elle hésitante.
- Tu n'as peut-être pas envie... Allez, viens, ça me ferait vraiment plaisir !

- Oh ! Moi aussi ! Mais... c'est mon père... s'il sait que je suis avec toi, il ne voudra jamais.
- T'as qu'à lui dire que tu vas avec tes amies, d'ailleurs, elles y seront sûrement. Ne parle surtout pas de moi.
- Oui, c'est ce que je vais faire. Je vais y aller avec elles et je te retrouverai là-bas.
- Bravo, tu es courageuse, ma petite Jeanne !
- C'est gentil de m'appeler comme ça... »

C'est alors qu'elle est interrompue par l'entrée intrusive de son père dans la chambre.

- « - J'ai entendu du bruit, à qui parles-tu ? lance-t-il d'un ton sec et autoritaire à sa fille.
- A personne, papa, je t'assure, lâche-t-elle d'une voix apeurée.
- Je ne suis pas fou, je t'ai entendue parler avec quelqu'un ! »

S'approchant de la fenêtre il voit Franz s'éloigner en courant.

- « - Ah, c'est encore ce vaurien ! Je t'interdis de le voir, tu m'entends !
- Mais, il n'a rien fait de mal !
- Comment ça, il n'a rien fait de mal ? C'est un sale boche et il n'a rien fait de mal ? Ce sont nos ennemis, ils ont massacré les Français et tu trouves qu'ils n'ont rien fait de mal ?
- Certains, oui, mais pas lui, il n'y est pour rien...
- Ils y sont tous pour quelque chose, ils sont tous pareils, des chiens, des bêtes sauvages ! Il te fait les yeux doux et par derrière, il va t'insulter, te trahir, peut-être même te planter un couteau dans le ventre, malheureuse !
- Non, non, ce n'est pas possible, il n'est pas comme les autres ! Et puis, tu ne le connais même pas !
- Ce sont tous les mêmes, je te dis, ton boche comme les autres. De toute façon, il ne mettra jamais les pieds ici, tu m'entends, jamais ! Je te le répète : je ne veux plus te voir avec lui, sinon, c'est moi qui lui planterai un couteau dans le ventre ! »

Jeanne fond en larmes devant tant de méchanceté, de mépris et d'injustice. Tant pis, elle ira à ce bal, que son père le veuille ou non !

Samedi soir : Jeanne et ses amies partent en riant, bras-dessus, bras-dessous, en direction du village. L'accordéon enchaîne les airs de musette : valse, paso doble, marches, tangos. Le bal bat son plein, les hommes parlent fort, accoudés au bar, un verre de vin blanc de la région à la main. Les femmes discutent en petits groupes, sourient et lancent des regards aguicheurs vers les garçons. Jeanne cherche Franz des yeux et scrute de tous côtés dans l'espoir de l'entrevoir. Il y a tellement de monde qu'elle ne distingue que des morceaux de corps : un bras, un dos, un crâne. Elle essaie aussi de reconnaître sa voix parmi le brouhaha régnant dans cette salle des fêtes. Tous ses sens sont en éveil pour trouver un indice de la présence de celui qu'elle attend. Déçue de ne pas avoir détecté le moindre signe, elle finit par s'asseoir avec ses amies qui attendent d'être invitées à danser par un de ces cavaliers potentiels. Elle feint l'intérêt et prend part à leur joie mais elle a le cœur gros. Elle a peur d'avoir été trompée et d'avoir cru, à tort, qu'il allait venir. C'est vrai, comment a-t-elle pu imaginer que ce bel homme pouvait s'intéresser à elle, si insignifiante, une gamine comparée à lui. Dans les films dévalorisants qui défilent dans sa tête, elle se trouve de plus en plus bête d'avoir cru à cette histoire. Elle finit même par se convaincre de sa stupidité et de sa naïveté, au point d'être prête à fuir ce lieu qui la met mal à l'aise. Soudain, alors qu'elle se lève pour sortir, Franz apparaît. Il s'est extrait de l'attroupement masculin et se dirige vers elle d'un pas décidé.

- « - Bonjour Jeanne, tu dances ? lui propose-t-il en lui tendant la main.
- Oui, volontiers répond-elle en affichant un large sourire. Je ne danse pas très bien, je te préviens !
- Moi non plus ! On s'en fiche, allez, viens, on va bien y arriver ! »

Franz saisit la demoiselle par la taille et cherche déjà à deviner ses formes. Elle est traversée de frissons au contact de cette large main qui la tient fermement, l'emplissant de chaleur.

Les deux autres mains jointes, serrées comme pour sceller un futur grand amour, le couple tente de suivre la musique et se débrouille finalement plutôt pas mal ! Ils oublient tout ce qui est autour d'eux

tant le moment est intense et délicieux.

Ils aimeraient, tous deux, que cette valse dure toujours, les embarquant dans un tourbillon d'allégresse. Ils virevoltent ainsi, ne pouvant se détacher l'un de l'autre, leurs deux corps aimantés, succombant mutuellement à leurs charmes. Jeanne, revenant subitement à la réalité, se rend compte qu'elle peut être vue. Elle sursaute à l'idée que l'on remarque son attachement à Franz et que la rumeur arrive aux oreilles de son père. Elle lâche alors brutalement son bien-aimé et se laisse inviter par un autre partenaire. Franz, décontenancé, est planté là, ne sachant que penser ni que faire. L'une des amies de Jeanne, s'approche alors doucement et lui chuchote quelques mots à l'oreille.

« - Ne t'inquiète pas, elle a peur que son père sache ce qui se passe ce soir.

- Tu crois que c'est ça ? demande-t-il naïvement.

- Oui, il est pas commode tu sais. Par contre, moi j'ai aucun problème avec le mien, il t'apprécie plutôt bien, ajoute-t-elle maligne, profitant de l'occasion pour ébaucher une tentative de séduction.

- Ah, tant mieux, répond-il indifférent. »

Franz retourne au bar et tente de jouer la prudence, lui aussi, en évitant trop de prévenance vis-à-vis de la fille Pépin, connue de tous. Mais, n'y tenant plus, il l'approche de nouveau et au cours d'une marche où il la serre contre lui, il lui expose, dans un chuchotement, un plan pour s'extirper de cette fête et se retrouver seul à seul. Elle partira vers vingt-trois heures, prétextant l'heure autorisée par son père et il la rejoindra un peu après feignant d'avoir trop bu et d'être fatigué. Elle accepte malgré l'angoisse de la désobéissance et de l'interdit.

Comme convenu, plus tard dans la soirée, les voilà enfin tranquilles, soulagés de n'être plus que tous les deux. Sans rien dire, ses yeux parlant d'eux même, Franz prend Jeanne par la main et l'entraîne en direction de son chez lui, tout en veillant à ne pas être vus. Elle non plus n'ose pas parler : elle a à la fois une pointe d'angoisse et une grande envie face à ce qu'elle sent arriver.

Elle devine la suite de la soirée, sans y croire vraiment, mais elle sait que quoi qu'il arrive maintenant elle ne pourra ni revenir en arrière, ni résister. Sa chair a envie, son âge aussi a envie, tout son corps attend ce moment avec force et fougue.

La porte fermée, ils sont libres de se découvrir et de s'aimer.

Franz, expérimenté, prend Jeanne dans ses bras et l'embrasse dans le cou. Elle fond de plaisir et instinctivement ses bras se mettent à ceinturer son homme.

Il sait que c'est la première fois pour elle, aussi use-t-il de toute sa délicatesse et de sa tendresse pour qu'elle se sente bien et qu'elle vive une belle expérience. Le plaisir et l'amour sont partagés, la nature fait le reste. Avec des gestes hésitants, maladroits mais sincères, ses sensations et ses pulsions la guident. Son corps vibre sous les caresses du beau Franz, elle se laisse faire, se donnant entièrement à lui. Elle veut maintenant sentir sa peau contre la sienne, le toucher, le posséder elle aussi. Leurs bouches finissent par se rejoindre, avec passion, presque avec violence. Le désir de Franz est tel qu'il l'entraîne sur son lit dans un élan irrésistible et la déshabille lentement. Il admire sa jeune beauté, parcourant son corps de sa main, de ses yeux, l'explorant de ses lèvres. Jeanne exulte de plaisir imprimant chaque instant dans sa mémoire. Son amant lui murmure quelques paroles rassurantes à l'oreille qu'il mordille doucement en même temps.

« - Tu es très belle Jeanne... »

Elle ne sait que répondre à ce compliment inattendu et nouveau et n'ose pas le lui retourner... pas encore. Elle est sous le charme mais aussi sous l'emprise de ses émois. Son cerveau ne réfléchit plus, il est incontrôlable, seuls ses sens sont en éveil. Avec beaucoup de respect, Franz lui fait connaître l'acte d'amour, la jouissance, l'explosion de sa chair. Les sentiments de Jeanne envers lui sont décuplés en la faisant devenir femme dans le bonheur. Quant à lui, il est d'autant plus épris qu'elle a fait ressurgir en son corps le désir, l'envie et le plaisir. Enlacés, apaisés, heureux, ils se laissent envahir par un bien-être extrême.

Soudain, Jeanne, dans un sursaut de lucidité, prend conscience de l'heure tardive.

« - Oh ! Mon dieu ! Il faut que je rentre sinon mon père risque de se poser des questions.

- Oui, Jeanne, je comprends affirme Franz d'une voix suave. Je vais t'accompagner un bout de chemin.

- Non, Franz, on peut nous voir. Il nous faut être prudents.

- D'accord, fais bien attention à toi. On se revoit quand ?

- Je ne sais pas, C'est compliqué pour moi... Je trouverai un moyen de m'échapper. Je te déposerai un mot dans ta boîte aux lettres pour te donner un rendez-vous. Est-ce que tu es d'accord avec ma proposition ?

- Oui, très bien, mais essaie de revenir vite, j'ai très envie de te revoir !

- Moi aussi, Franz. »

Ils finissent par se quitter à regret avec un tendre et langoureux baiser.

Nos amoureux se retrouvent régulièrement chez Franz, Jeanne prétextant des courses à faire au village, une amie à aller voir, quelques travaux ménagers à effectuer chez des notables fortunés. Ils arrivent même à retourner patiner ou à se promener le long de l'Arve grâce à la complicité des amies de Jeanne qui lui servent d'alibi. Ils se voient finalement assez souvent et vibrent à l'unisson dès qu'ils sont réunis. Leurs sentiments l'un pour l'autre se renforcent à chaque effusion. Ils voudraient ne plus se séparer et envisagent de vivre ensemble mais Jeanne est encore mineure et l'accord paternel lui est indispensable. Du haut de ses dix-huit ans, elle sait ce qu'elle veut et aimerait décider elle-même de son avenir : hélas, il lui faut encore attendre un peu plus de deux ans pour cela. Peut-être que leur patience aurait pu venir à bout de leurs problèmes, mais voilà qu'un drame va tout bouleverser. Depuis une semaine, elle est inquiète mais n'ose pas parler à Franz. Sa peur de l'irréparable la paralyse, son angoisse d'être abandonnée par son amant aussi. Elle se sent mauvaise et son avenir est subitement très compromis. C'est Franz qui, le premier, va briser le silence, soupçonnant la présence d'un secret invouable.

« - Jeanne, je sens que tu es mal depuis quelque temps. Qu'est-ce qui se passe ? dit-il avec franchise.

- Non, non, il n'y a rien, je t'assure, répond-elle prudemment.

- Écoute, je te connais, je sais qu'il y a quelque chose. Je suis là, tu peux me parler, je vais t'aider.

- J'ai peur Franz, il y a quelque chose de pas normal...

- Quoi, qu'est-ce qui n'est pas normal ?

- ...

- C'est ton père, il t'a encore dit quelque chose de blessant ?

- Non, non, il ne se doute de rien...

- Alors, c'est quoi ? »

Puis, la saisissant par les deux bras, la regardant droit dans les yeux, il continue, insistant.

« - Parle, Jeanne, tu ne peux pas rester comme ça !

- Je crois que je suis enceinte, Franz... dit-elle en s'effondrant en larmes.

- Enceinte ? Tu es sûre ?

- Pratiquement sûre... répond-elle entre deux sanglots. Tu ne vas plus m'aimer, c'est ça ?

- Mais qu'est-ce que tu racontes, pas du tout, au contraire, je n'ai jamais été aussi heureux !

- 'est vrai, tu ne m'en veux pas ? ajoute-t-elle étonnée et rassurée.

- Mais oui, c'est vrai, c'est merveilleux ! Je vais avoir un enfant, je vais être père !

- Oh ! Comme je suis contente que tu le prennes comme ça !

- Tu croyais que je le prendrais comment ? Il a bien été fait à deux cet enfant, j'y suis pour quelque chose ! »

Face au discours adulte et responsable de Franz qui est de onze ans son aîné, Jeanne redouble d'amour pour lui. C'est donc bien vrai qu'il est là pour elle et qu'il est sincère.

La mère de la jeune femme, une fille Dépèry, est une gentille personne, subissant au quotidien la violente folie de son mari. Elle soutient Jeanne dans cette épreuve et l'accompagne dans le déroulement de sa grossesse confirmée par le médecin de famille. Elle est sa complice et l'aide à affronter la colère paternelle.

« - Quoi ? Ma fille s'est fait faire un gosse par cet Allemand de malheur ? Je t'avais pourtant interdit de l'approcher ! hurle-t-il, les yeux exorbités, au visage de sa fille.

- Mais, si elle l'aime, lui ou un autre, ça n'a pas d'importance, ose la mère.

- Quoi, tu le compares aux autres ! Mais il n'est pas les autres, lui, c'est un A-LLE-MAND ! crie-t-il en détachant chaque syllabe du mot comme pour bien le leur faire entrer dans la tête. Ah ! C'est comme ça que tu obéis ? continue-t-il en ignorant sa femme et en s'adressant à sa fille. Tu vas voir ma p'tite, c'est moi qui vais prendre les choses en main. Pour commencer, tu ne sors plus d'ici et si je vois le salaud qui t'a engrossée, je le tire comme un lapin, à la carabine ! Tu m'entends ? »

Ne laissant aucune place pour une quelconque réplique ou explication, Jeanne et sa mère Marie Françoise, se taisent par peur d'une réaction violente du patriarche : dans un accès de folie, il serait bien capable de les tuer aussi toutes les deux !

C'est ainsi que Jeanne va poursuivre cette année particulière pour elle, prise en étau entre son angoisse et son amour toujours intact pour Franz. Elle le retrouve, avec l'accord et la couverture de sa mère, pendant les quelques moments où le chef de famille travaille dans une usine de décolletage afin de compléter les revenus de la ferme.

Tous deux espèrent, en secret, venir à bout de cette épreuve et échapper à l'autorité du Désiré Pépin lorsque Jeanne aura vingt et un ans, peut-être même avant... Hélas, c'est sans compter sur l'emprise, la méchanceté de celui-ci et surtout sa haine féroce de l'Allemand...

C'est donc dans cette atmosphère partagée entre la joie d'être bientôt père et l'incertitude de l'avenir que Franz traverse cet hiver 38.

Le printemps approche et avec lui un peu de douceur. La neige fond lentement faisant place à la renaissance de la nature. Avec la belle saison, l'entraînement de football reprend et Franz est heureux de réintégrer cette merveilleuse équipe, ce groupe de copains si soudé aux objectifs si ambitieux. Il aime cet esprit de compétition, lui qui s'est toujours lancé des défis. Il joue de nouveau avec eux mais il doit travailler dur pour retrouver son niveau d'avant et celui que ses compatriotes ont acquis aujourd'hui. Jeanne revient, dès qu'elle le peut, sur le bord de touche et suit son joueur préféré, le dévorant des yeux. Leur situation fait jaser mais Franz ne laisse personne les juger ni émettre une quelconque critique sur leur vie : c'est la leur, elle ne regarde qu'eux. Les autres comprennent et soutiennent leur compagnon de jeu, le plaignant plutôt qu'autre chose, vu le réputé sale caractère du père Pépin.

Depuis juillet 1937, l'équipe est reformée en y intégrant de nouveaux arrivants de Cannes, de Lyon et même de Suisse. Elle domine partout et c'est elle qui maintenant est respectée pour son talent. Franz n'étant pas présent en début de saison, attend la fin de la trêve hivernale pour retrouver ses camarades. L'année 1937-1938 est tout autant brillante que la précédente. Le FCS remporte pour la deuxième fois le titre de champion du Lyonnais mais accède également pour la deuxième fois à la finale du championnat de France amateur après une victoire sur Quimper, disputée à Juvisy, par trois à un, les buts ayant été encaissés par les Bretons dans les quarante-cinq dernières minutes de jeu ! Ils ne s'avouent jamais vaincus, nos héros, même menés au score ! Hélas, un règlement contesté n'autorise que trois joueurs étrangers dans une équipe en finale au lieu de cinq lors des matchs de championnat régional. Deux membres se sacrifient donc et Franz, pas complètement prêt pour ce niveau de compétition, sera remplaçant.

C'est gonflée à bloc que l'équipe de Scionzier arrive à l'hôtel de l'Europe à Paris. Franz prend le temps d'acheter une poupée qu'il a promis d'offrir à la fille de son coéquipier Cavalli. La petite Ginette

serait déçue s'il ne lui rapportait pas.

Mais cette fois-ci, pas le temps de visiter la capitale : cette deuxième finale, cette fois contre le stade Béthunois, équipe du Pas-de-Calais, ne leur échappera pas, même amputée de deux de ses meilleurs joueurs. Malheureusement, le sort semble s'acharner sur eux puisqu'ils vont être battus, à l'issue de ce match, deux buts à un.

Pourtant, Scionzier n'aurait pas dû perdre et les « décolleteurs » sont une nouvelle fois victime d'une injustice, comme le pensent les soixante-cinq mille spectateurs présents ce jour du 26 mai 1938 au stade de Colombes. Le premier but adverse est indiscutable. Par contre, combien est litigieux le second accordé avant la mi-temps ! La balle a rebondi sur le bras d'un Béthunois, reprise de volée par un certain Mako et logée au fond des filets hauts-savoyards. Il y a eu main, semble-t-il, mais l'arbitre n'en a pas tenu compte. Vicari donnera un but au FC Scionzier, sauvant l'honneur, mais laissant les joueurs inconsolables à l'issue de cette deuxième finale ratée. Le doute sur cette victoire adverse et le sentiment général d'une nouvelle injustice à leur encontre leur ont été confirmés par un article, paru dans un journal, apaisant un peu leur colère et leur désappointement : « ...on peut seulement reprocher à l'arbitre de n'avoir pas pénalisé la faute de main incontestable qui a été à l'origine du deuxième but nordiste. Sans cela, c'était le match nul, et peut-être, qui sait... ». * D'autres mots ont vanté leur mérite : « Quoi qu'il en soit, de cette deuxième défaite qui les a quelque peu découragés, les Faucignerans (habitants du Faucigny), n'ont aucune raison de désespérer. Leur tout récent passé répond de leur avenir. Longtemps encore les acclamations des soixante-cinq mille spectateurs enthousiasmés par leur jeu, résonneront dans leurs cœurs et leur seront d'un précieux stimulant pour parvenir, enfin, à ce titre deux fois caressé et deux fois perdu. »²

La vie reprend, et le ventre de Jeanne est déjà bien rond en cet été 38. Franz aimerait profiter davantage de cette période si importante de sa vie et être plus présent aux côtés de sa compagne mais la situation ne l'y autorise pas. Les jeunes parents se voient, malgré tout, toujours aux aguets pour ne pas être surpris par le père de la future maman.

Le 9 septembre 1938 naît au domicile Pépin, une très belle petite fille à qui Jeanne décide, en accord avec Franz, de donner le doux prénom de Marie en mémoire de sa grand-mère paternelle. C'est le père de Jeanne qui ira déclarer l'enfant à la mairie, ne laissant pas à Franz le bonheur de pouvoir la reconnaître. Celui-ci est toutefois heureux bien qu'attristé de ne pas pouvoir s'occuper de sa fille comme il aurait tant aimé le faire. Il arrive juste à la voir de temps en temps quand sa mère lui montre par sa fenêtre de chambre, ne pouvant pas trop s'absenter de chez ses parents pour les soins du bébé. Tous deux rêvent de vivre ensemble un jour et de donner à cette enfant le père qu'elle mérite.

Franz travaille à l'usine de décolletage, fait vraiment partie maintenant de l'équipe de football de l'année 38-39, voit sa fille par intermittence et Jeanne lors de quelques moments volés à la surveillance paternelle. Le temps s'écoule ainsi jusqu'en 39. Il apprend que le 1^{er} avril de cette année-là, la guerre d'Espagne est officiellement terminée et que le pays est aux mains du « caudillo », le chef, Franco. Celui-ci instaure un régime franquiste dans un pays ruiné par la guerre. Il y impose une dictature basée sur une idéologie totalitaire proche du modèle de Mussolini et d'Hitler. Il laisse peu de liberté au peuple et isole le pays du reste de l'Europe. Quel désespoir pour Franz de savoir que Pierre et lui ont combattu pour rien, que son ami est mort pour une république qui ne pouvait que perdre ! Le mal gagne, il le sent bien. L'Allemagne propose un accord inacceptable à la Pologne. Les alliances entre démocraties et pays totalitaires se forment. Aussi, n'est-il pas surpris quand, à la fin de l'été 39, les événements se précipitent. Le 1^{er} septembre, l'Allemagne entre en Pologne et précipite l'Europe vers un nouveau conflit. Dès le 2 septembre est lancée la mobilisation générale en France. Franz, célibataire et ancien militaire, se voit dans l'obligation de repartir une nouvelle fois

² Revue : « Cinquantenaire-Finales du F.C. Scionzier à Paris, 1936/1937. 1937/1938

pour la guerre. Elle ne finira donc jamais pour lui ? Sa vie est-elle vouée à se battre au nom de la liberté ? Peut-être. Peut-être est-ce là sa mission sur terre...

Moselle, 1939

Le dimanche 3 septembre 1939 à onze heures, la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne suivie, à dix-sept heures, par la France. Les hostilités commencent immédiatement. La liesse populaire nationaliste n'y est plus : l'hécatombe de la guerre de 14-18 a laissé des traces. Winston Churchill déclare le blocus naval de l'Allemagne. Trois pays du Commonwealth entrent en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne : l'Australie, l'Inde et la Nouvelle-Zélande. Fidèle à sa réputation de créateur de bons mots, Churchill dira : « *J'ai cru longtemps que la guerre était une aventure exaltante. Je sais maintenant que c'est l'horreur absolue* ». Franz aussi sait combien la guerre est meurtrière et inhumaine et c'est avec beaucoup moins d'enthousiasme qu'auparavant qu'il se prépare à rejoindre le régiment que lui a indiqué le fascicule des autorités militaires remis à chaque homme valide. Un quart de la population masculine est mobilisé : certains vont tout de suite sur la ligne de front, d'autres dans les colonies ou remis à l'entraînement, d'autres encore retourneront travailler pour l'industrie de guerre. La foule n'exprime ni abattement, ni engouement devant l'affiche aux drapeaux tricolores entrecroisés signalant la mobilisation : elle s'attendait à cette décision et se résigne, avec en toile de fond, pour beaucoup, le souvenir encore trop frais de la Grande Guerre. C'est aussi ce ressenti de fatalisme qui habite Franz. Pour la première fois, le combat ne lui inspire ni excitation, ni envie. Il avait d'autres projets pour son avenir proche : Jeanne qu'il attendait, Marie qu'il voyait grandir malgré le peu d'instant en sa compagnie, une région où il se sentait bien, lui rappelant son enfance autrichienne et sa passion du football qu'il partageait avec ses camarades. Il s'était finalement habitué à son nouveau quotidien, pas si simple affectivement certes, mais lui permettant de vivre sans danger en attendant le jour où il pourrait fonder enfin une famille.

La plupart des habitants de la vallée de l'Arve sont appelés au Bataillon de Chasseurs de Haute-Montagne (le BCHM), complété par les cadres et les chasseurs de l'École Militaire de Haute-Montagne (EMHM) et par des réservistes de la région. Ces soldats sont intégrés à la sixième armée, elle-même formée de trois corps d'armée comprenant des divisions d'infanterie de type « montagne » ainsi que des bataillons alpins de forteresse. Leur mission est la défense des Alpes sur quatre secteurs : secteur défensif du Rhône et secteurs fortifiés de Savoie, du Dauphiné et des Alpes-Maritimes. Le dispositif sera allégé durant l'hiver, les hommes manquant sur le front, pour ne former qu'une seule armée des Alpes, les Italiens ne manifestant pas d'intentions conflictuelles.

Franz, contrairement aux autres mobilisés, se voit affecté au quatre-vingt-sixième régiment d'infanterie, faisant lui-même partie de la vingt-sixième division d'infanterie de la troisième armée dirigée par le colonel Condé. Rattaché au groupe d'armée numéro deux, il va aller combattre le long de la ligne Maginot qui longe les frontières luxembourgeoise et allemande. En tant qu'ancien soldat expérimenté, il est envoyé sur le front Nord-Est. Ses copains se désolent qu'il ne parte pas avec eux et lui souhaitent bon courage, avec dans la gorge un petit tremblement de peur et de tristesse. Mais bien vite, notre homme voit là un moyen de démontrer qu'il n'est pas qu'un « sale boche » aux yeux du père Pépin. Il l'obligera à admettre sa bonne foi en tant que père de sa petite-fille en combattant pour la France, contre son propre camp : n'est-ce pas là une preuve de sincérité indiscutable ? Que lui faut-il de plus pour comprendre à quel point Franz est capable de défendre son pays d'adoption, sans doute plus que Désiré lui-même ? C'est donc dans cet état d'esprit que le jeune homme part, un peu ragaillardi par cette idée de dévoiler qui il est vraiment, l'envie de liberté rejaillissant en lui, étouffée qu'elle était par la lassitude et le désenchantement. Il laisse derrière lui une Jeanne en

larmes, comme tant d'autres femmes, une fille âgée d'un an dans quelques jours et un havre de paix qu'il avait mis plus de trente ans à trouver.

« - Je te jure que je reviendrai, Jeanne... dit-il en essayant de prendre un ton confiant et rassurant.

- Tu n'en sais rien, je ne veux pas te perdre Franz ! lâche-t-elle avec la voix du désespoir.

- Tu verras que je serai bientôt là, fais-moi confiance. Je connais la guerre, je ne me ferai pas prendre, crois-moi. »

Malgré un discours qui se veut persuasif, Jeanne ne peut se détacher de lui et voudrait le garder coûte que coûte. Hélas, la séparation doit avoir lieu. Franz ne s'attarde pas et après un vigoureux baiser tourne le dos pour ne plus se retourner.

Une nouvelle étape de son destin l'appelle. Il embarque dans un train, direction Metz, le centre mobilisateur numéro dix-sept, puis la garnison principale de Thionville en Moselle.

Sous le commandement du Général d'armée Maurice Gamelin, les forces terrestres françaises sont réparties en trois groupes d'armées et neuf armées, des frontières du Nord aux Alpes-Maritimes. Les belligérants sont placés de part et d'autre de deux lignes de défense : Maginot et Siegfried. La ligne Maginot porte le nom d'André Maginot, Ministre de la guerre en 1929. Elle consiste en une ligne défensive fortifiée construite par la France dans les années 1920-1930, le long de ses frontières avec la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne et l'Italie, appelée aussi ligne alpine. Elle a pour finalité d'empêcher toute attaque venant de l'Est mais aussi de protéger la mobilisation et la sidérurgie lorraine. A une dizaine de kilomètres en retrait de la frontière, ces fortifications sont entourées de lignes d'obstacles antichars et anti-personnels et sont complétées par une infrastructure de soutien : casernement, dépôts de vivres, munitions, carburant, réseau téléphonique enterré, usine de production électrique... En septembre 39, le service du génie établit un programme afin d'améliorer les organisations existantes. Chaque ouvrage important possède ses propres moyens de production électrique.

Quant à la ligne Siegfried, qui remplit la même fonction de défense que la ligne Maginot mais du côté allemand, elle a été créée en 1936 pour être poursuivie en 38-40. Ce mur de l'Ouest, appelé Westwall, s'étend de Bâle à Aix-La-Chapelle. C'est donc dans ce contexte non offensif que Franz arrive en poste au sein de la troisième armée, derrière cette fameuse ligne Maginot. Malgré un assaut lancé le 7 septembre par les quatrième et cinquième armées contre les positions avancées allemandes de la Sarre, l'effondrement de la Pologne met fin le 20 septembre à l'attaque et les Allemands reprennent les positions perdues. Le 21 septembre, le Général Gamelin donne l'ordre aux troupes de se retirer derrière la ligne Maginot. C'est alors que commence une longue période de huit mois qui se caractérise par le peu de combats et une attente interminable pour les troupes retranchées derrière leurs lignes respectives. De fin septembre jusqu'au 10 mai 1940, s'étend une période que l'on a nommé la « drôle de guerre ». Le souci du commandement sera alors de combattre l'ennui des soldats rongés par ces longs mois d'hiver et de printemps d'inactivité. Les journées se déroulent entre observation, faction, entraînement et patrouille ainsi que diverses distractions. Des impressions déjà ressenties envahissent Franz : celle de l'absurdité d'un tel contexte, d'être un pion que l'on déplace sur une carte, de mener une lutte perdue d'avance. Chaque fois qu'il participe à un conflit armé, son amertume augmente. Il devient de plus en plus sceptique quant à la justification d'une guerre, face à la stupidité et au cynisme de certaines situations. Le temps est occupé par des « activités de patrouille » dont certaines se déroulent sur le « no man's land ». Cette bande de terre d'une douzaine de kilomètres qui séparent les adversaires est aussi appelée « le pays du silence et du guet ». Franz est parfois volontaire pour faire partie de corps francs d'une vingtaine d'hommes chargés d'exécuter des patrouilles et des embuscades dans cette zone. Les Allemands, de leur côté, ont leur équivalent, les « Strosstruppen », mais rien ne se passe, la trêve étant respectée. Ces missions permettent à Franz de bouger, de faire des exercices, de rester psychologiquement dans le combat, de ne pas oublier que la France est en guerre. Les conditions extérieures sont difficiles durant cet hiver 39-40 glacial. Pour être confondus avec la neige présente

au sol, les hommes endossent des survêtements blancs de camouflage. Franz est rompu au froid et à la rudesse de l'hiver qui n'a pas son pareil en montagne. Il est enrôlé pour le renforcement des intervalles entre les ouvrages fortifiés, l'aménagement et la réfection des routes, des voies ferrées, des ponts, mais aussi pour creuser des réseaux de tranchées servant pour des abris, des postes de commandement, des observatoires. Il a déjà effectué ce genre de travaux à la Légion, aussi est-il efficace sur ce terrain-là également. Malgré tout, ces occupations n'empêchent pas l'ennui et la fatigue d'atteindre les hommes. La vie s'organise entre les corvées, les repas, les offices religieux, les obligations de surveillance, les loisirs, mais beaucoup pensent aux femmes et aux enfants laissés seuls au pays et se demandent comment ceux-ci font pour subvenir à leurs besoins. Ils se sentiraient tellement plus utiles là-bas, auprès d'eux ! Les distractions tournent entre la lecture, le théâtre, le cinéma, les jeux et le sport. Des concours de bricolage sont même organisés afin de lutter contre l'inertie : inventions d'objets, réalisations de maquettes avec des matériaux de récupération. Un mécène offre deux mille ballons de football à l'armée française au début de l'année 1940. Celle-ci fera de même en achetant dix mille ballons de football et de rugby afin de développer la pratique du sport parmi les soldats. Inutile de dire combien Franz est heureux de pouvoir rejouer à son loisir favori et combien il fait sensation auprès de ses camarades, tant son niveau est élevé. Certains vont aussi être réquisitionnés pour cultiver les terres des zones évacuées : récolte des pommes de terre, labours, ensemencement des champs, battage des grains de céréales afin d'éviter les pertes et de lutter contre l'inactivité.

Pendant ce temps, à l'arrière, l'industrie n'arrive pas à fournir assez pour alimenter les bataillons en armes, machines, obus. Les hommes manquent, l'équipement et les machines sont obsolètes. Le Ministre de l'Armée, Raoul Dautry, fait ainsi revenir quelques six cent mille spécialistes mobilisés et demande aux femmes de participer à l'effort de guerre. Elles vont d'ailleurs se montrer aussi performantes que ces messieurs dans des domaines tels que le vêtement, la mécanique de précision ou le travail des métaux. Les coloniaux ainsi que les chômeurs non mobilisés seront embauchés pour des semaines de soixante heures qui monteront jusqu'à soixante-dix-sept heures en 1940. La propagande, pour obtenir cette main d'œuvre, est relayée par les films dont les commentaires proclament : « travailler c'est combattre. »

L'alliance des forces navales françaises et britanniques les rend très largement supérieures à celles de l'Allemagne au début du conflit. Quant à l'industrie aéronautique, elle est en net retard par rapport à l'Allemagne (six cents chasseurs et deux cents bombardiers français contre respectivement mille et mille cinq cents pour la Luftwaffe).

Sur le front, le quotidien plutôt morne de Franz et de ses camarades est rompu, à plusieurs reprises, par des visites : inspections des généraux mais aussi, plus agréables et parfois étonnantes, personnalités politiques ou du spectacle. La ligne Maginot, ce « lieu touristique » très prisé, reçoit le Roi d'Angleterre Georges VI, le Premier Ministre britannique, Neville Chamberlain ainsi que le Premier Lord de l'Amirauté, gérant la Royal Navy, Winston Churchill. Tous viennent rendre hommage à leurs troupes engagées sur le sol français. C'est aussi le cas pour nos hommes politiques participant régulièrement au maintien du moral des troupes : le Président de la République, Albert Lebrun, le Président du Conseil, Edouard Daladier mais aussi le Ministre des Finances, Paul Reynaud. Le monde du spectacle n'est pas en reste et contribue à distraire les soldats, notamment grâce à Maurice Chevallier, Joséphine Baker, Fernandel, Blanche Denège et Andrex.

Côté nourriture, la ration quotidienne des hommes au front est plutôt correcte. Elle est quantifiée de manière à les garder en bonne forme et est composée de six cents grammes de pain, trois cent cinquante grammes de viande, soixante grammes de légumes, du lard, du café, du sucre et un demi litre de vin auquel s'ajoute, les jours de fête, une portion de gâteau, le « gamelin », du nom du général qui l'aurait, soi-disant, inventé. Mais le plus difficile est la résistance psychologique. Aussi, ce terrain est-il utilisé par les deux camps pour mener des actions, par le biais de la presse, des tracts et du cinéma. Les Propagandakompanie (PK) allemandes, composées de journalistes de presse ou

de radio, de cinéastes, de photographes, de cameramen, interpellent directement les Français dans leur langue avec des banderoles ou des haut-parleurs afin d'inciter ceux-ci à désertier ou à se rendre : « Français, pourquoi faites-vous la guerre ? », ou bien : « à l'est, Russes-Finnois, font la paix, mais à l'ouest, on continue à vous sacrifier. » Côté français, on préfère la propagande écrite. Ce n'est qu'en février 1940 que sont installés des haut-parleurs répondant aux slogans déversés par l'ennemi depuis déjà des mois. D'autre part, des tracts allemands accrochés à des ballons sont largués au-dessus des lignes adverses, comme par exemple le discours prononcé par le Führer en octobre 1939, affirmant ne pas être en conflit avec la France et la Grande-Bretagne, retranscrit en français et lâché dans le Haut-Rhin.

Pour se distraire, les hommes occupent parfois leur temps en lisant, le Grand Quartier Général (le GQG) ayant mis à leur disposition des livres et des revues, mais aussi en écrivant leur propre journal, souvent satirique et humoristique, illustré de dessins ou croquis comme dans celui nommé le « tireur debout ». Franz participe aux activités, même si le football reste celle qu'il privilégie. Il aime également le cinéma puisque des films sont projetés aux soldats. La collaboration du Commissariat Général à l'Information (le CGI) et de l'armée française, grâce au Service Cinématographique des Armées (le CSA), permet de mettre sur pied un cinéma aux armées. Tous sont choisis pour leur propagande patriotique : films d'instruction, techniques ou documentaires sur la France, films sur les Alliés de la France et sur le pays en guerre. Les actualités présentent la vie sur le territoire comme « le Journal de guerre » monté par le réalisateur Jean Delannoy ou « le Magazine de la France en guerre ». Le temps se déroule ainsi, inexorable, entre attente, angoisse du lendemain, doutes, incertitude de l'avenir et soucis pour celles et ceux qui sont restés dans les foyers. Franz pense souvent à Jeanne et à sa petite Marie. Il écrit à sa belle mais envoie ses lettres chez une amie de Jeanne qui les récupère en cachette. Elle lui répond, et ses mots le réconfortent, le poussant à résister à l'envie de fuir cette inutilité insupportable, surtout pour quelqu'un comme lui qui est plutôt dans l'action.

« Le 20 janvier 1940

Ma très chère Jeanne,

Le temps est long ici, l'hiver est froid et j'aimerais bien être au chaud auprès de toi et de Marie. Comment vas-tu ? J'espère que vous vous en sortez la-bas... Est-ce que ton père t'en veut encore, est-ce qu'il n'est pas trop dur avec toi ? Je voudrais tant pouvoir vous protéger, toi et la petite... Elle doit grandir : est-ce qu'elle marche ? Est-ce qu'elle prononce ses premiers mots ? Elle va avoir dix-huit mois, elle doit être jolie notre petite blondinette ! Sûrement aussi jolie que sa maman ! Ne t'inquiète pas pour moi, je vais bien, j'en ai vu d'autres ! Je reviendrai, je te l'ai promis, aies confiance en moi, je te le demande, pour nous trois. Écris-moi, ça me fait tellement de bien... Je pense fort à vous deux.

Je t'aime.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton Franz

PS : embrasse Marie de la part de son papa. »

« Mon bel amoureux,

Le temps me paraît très long sans toi, tu me manques terriblement. Je pense tout le temps à toi et je me demande où tu es, ce que tu fais de tes journées, comment tu manges, tu t'occupes... J'ai peur que tu aies froid ou faim. Ici ce n'est pas drôle : on ne parle que de la guerre mais on n'est pas embêté. Mon père ne cesse de dire que c'est bien que tu sois parti, qu'on est débarrassé de toi. Je lui en veux : il est injuste et borné. Il me rend la vie impossible, je ne sais pas si je vais tenir longtemps comme ça. Reviens vite, mon amour, sinon... que va-t-il advenir de nous ? Marie grandit, elle

bafouille quelques mots : j'aimerais tant qu'elle puisse dire papa ! Elle trotte à quatre pattes. Elle est toute belle, fine et bien blonde. Je lui parle de toi, je lui dis que tu vas bientôt revenir nous voir. Je ne sais si elle me comprend, mais moi ça me fait du bien de lui causer. Chez nous aussi il fait froid, mais nous on est à l'abri.

Prends soin de toi, mon bel homme, et viens vite nous rejoindre.

Ta Jeanne qui t'attend et qui t'aime. »

C'est le 9 mai 1940 à vingt et une heure trente que Franz et les autres apprennent, par l'officier de permanence de leur armée, la troisième, que la Wehrmacht, l'armée du IIIème Reich, a franchi la frontière luxembourgeoise. Quel soulagement pour tous de pouvoir enfin mener cette guerre et de stopper cette invivable attente ! Mais quelle angoisse et quelle peur de devoir aller au front et de véritablement combattre ! Le 10 mai, week-end de Pentecôte pendant lequel de nombreux soldats sont en permission, la « Sitzkrieg », la « drôle de guerre » est transformée en « Blitzkrieg », la « guerre éclair » par les Allemands. Le matin du même jour, les forces armées allemandes pénètrent en Belgique et aux Pays-Bas. Les troupes françaises viennent alors en aide à l'armée belge. C'est le début de l'exode des populations civiles, de la débâcle et de la déroute de l'armée française. Churchill dira dès le 13 mai devant la Chambre des Communes, partie du Parlement du Royaume-Uni : « Nous sommes à l'aube d'un des plus grands affrontements de l'histoire... Je n'ai rien à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur... Notre politique, c'est de faire la guerre sur mer, sur terre et dans les airs par tous les moyens. Faire la guerre contre une tyrannie monstrueuse. Notre but : la victoire, la victoire à tout prix en dépit de toute terreur, aussi longue et difficile que puisse être la route ; la victoire, car sans victoire il n'est point de salut. »

Le nord de la Moselle, de Thionville à Phalsbourg, est évacué.

Au vu de son expérience et de sa bravoure, Franz est nommé sergent le 1er juin 1940. Quelle reconnaissance ! Pour la première fois, ses qualités de courage, de résistance ainsi que ses valeurs sont appréciées et validées : ce qu'il a cherché durant toute sa vie. Il a été jugé capable de mener des hommes, tant sur le plan physique que moral, de prendre des décisions, de se faire respecter. Son charisme et son énergie ne font aucun doute, tout comme son sens du devoir et son sang-froid dans les situations difficiles. Il obéit, lui qui a si souvent contredit les injonctions de son père, et a le sens de l'engagement. Il va donc, lui, Franz, commander un groupe de soldats. Cette grande responsabilité lui donne des ailes, il se sent fort et a à cœur de remplir sa mission auprès de ses hommes. Il devra prendre en charge les interventions militaires. Tout en dirigeant une dizaine de soldats sur le terrain, il combattrait également avec eux. Comme il est fier de se sentir si utile et de recevoir ce grade tant mérité ! Le père Pépin ne pourra plus nier son dévouement à la patrie puisque c'est l'armée elle-même qui le récompense pour cela.

C'est très rapidement qu'il va entrer en jeu, nouvellement aurolé de ce titre, puisqu'à partir du 14 juin, les événements vont se précipiter. Paris, déclarée ville ouverte depuis le 12 juin, est occupée par les Allemands. Toujours ce 14 juin, Franz et ses soldats, partie intégrante de l'armée numéro deux, se trouvant sur la ligne Maginot, se replient vers Épinal. Ils seront encerclés et attaqués à revers le 25 juin, jour annonçant la fin des hostilités décrétée par le GQG. Déjà, depuis le 17 juin, le maréchal Pétain avait exigé de « cesser le combat », appel qui provoquera la réaction du général de Gaulle le jour suivant. Philippe Pétain signera l'armistice le 22 juin. Le 18 juin 1940, le général de Gaulle, parti depuis la veille en Angleterre, lance vers dix-huit heures un appel sur les ondes de la BBC grâce à l'accord de Churchill, diffusé à vingt-deux heures : appel à la résistance et refus de la défaite. C'est le deuxième discours du 20 juin que va entendre la population française et surtout lire à travers les journaux : « Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes, submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de

l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ?

Non ! Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des Etats-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrions vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.

Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres. »

Les rumeurs et autres informations de l'extérieur arrivent à s'infiltrer au sein du camp. Les phrases prononcées par le général de Gaulle arrivent aux oreilles de Franz et font écho à sa vie vouée à combattre l'injustice. Ces mots « univers », « destin », « monde » : qui les comprend mieux que lui ? « Il y a dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis » ... « Le destin du monde est là »... Ce monde qu'il veut léguer à sa fille n'est pas celui de la soumission, impensable pour lui qui ne s'est jamais laissé dicter sa conduite. Il refuse un monde de haine, de revanches qui n'en finissent pas, d'un monde de peur et de méfiance. La victoire est possible et d'autres puissances alliées sont prêtes à combattre elles aussi au nom de la liberté.

Entre-temps, la Luftwaffe bombarde massivement la ligne Maginot qui est enfoncée le 16 juin entre Saint-Avold et Sarrebourg. Le 18, Metz est déclarée ville ouverte, le 19, c'est le tour de Nancy. Franz, grâce à son expérience, a su résister avec son escouade à l'attaque allemande, a su aussi l'abriter des bombardements. Il sort, encore une fois, indemne de cette bataille. Ils se trouvent maintenant, lui et ses soldats, comme un million huit cent cinquante mille autres, totalement isolés et condamnés à se rendre : aucun véhicule n'avait été prévu en cas de retraite. D'autre part, aucun ordre de sabotage n'avait été donné, ce qui permet aux Allemands de s'emparer d'une ligne Maginot presque intacte. Nos hommes espèrent un instant pouvoir retourner chez eux. Hélas, ils sont faits prisonniers, rassemblés sur le bord de la route, rejoints bientôt par d'autres venus d'on ne sait où. Ils sont ensuite dirigés vers un Dulag, premier lieu de rassemblement constitué d'un champ entouré de barbelés, après avoir longtemps marché, affamés, fatigués, la trouille au ventre. Les « feldgrau », soldats allemands appelés ainsi du fait de la couleur gris-vert de leur uniforme, celui de l'armée allemande depuis la première guerre mondiale, leur ordonnent en hurlant de jeter leurs paquetages, casques, masques à gaz et musettes sur des tas immenses, témoignages du nombre impressionnant d'hommes déjà passés par ce circuit. Franz ne peut détacher ses yeux de ces monticules de matériel mais aussi des alignements d'armes s'étendant à perte de vue dans le champ. Quelle défaite ! Cette amertume provoque inévitablement l'abattement des hommes. Malgré l'espoir d'être bientôt libérés grâce à un armistice proche, l'inquiétude et l'incertitude règnent dans l'air : quel sort leur est réservé, que vont-ils devenir ? Gardés par des unités spéciales, les « Landeschützen-bataillon », ils vont rester deux semaines dans ce camp de fortune, dormant sous des tentes qu'ils ont eux-mêmes montées, à même le sol détrempé en cette fin juin de cette année-là. La nuit se passe dans l'herbe

imbibée, contenant jusqu'à vingt centimètres d'eau ! Le froid, la faim, la soif les affaiblissent et les découragent. Les officiers ont été très vite séparés des autres soldats et envoyés vers les Oflags du Reich. Après ces deux semaines épuisantes physiquement et moralement, les hommes sont conduits, toujours à pied, dans l'un des trois cents Frontstalags (Frontstanmalager : camps de rassemblement de prisonniers de guerre de tous grades), camps situés sur le territoire français. Ils devraient y rester environ six mois. Ces endroits faisant office de prisons, serviront ensuite à rassembler les prisonniers de « couleur » afin d'éviter une « contamination » de l'Allemagne et du « sang de la race aryenne... » par les maladies tropicales.

La défaite est terrible et à cette amère déception vient s'ajouter les moqueries des anciens combattants de 14-18. Certains écrivains ont pointé l'incompétence des classes dirigeantes, civiles et militaires. C'est le cas, par exemple, de Saint-Exupéry : « à peine avions-nous déclaré la guerre qu'on attendit qu'on voulût bien nous anéantir. » Pourtant, dans bien des lieux, la résistance a été efficace face aux Allemands comme en témoignent les nombreuses pertes humaines.

Pendant ce temps, l'exode a commencé depuis le mois de mai. Six millions de personnes partent sur les routes pour échapper à l'ennemi. L'avancée rapide de l'armée allemande en Belgique pousse la population à pénétrer dans notre pays, suivie par les civils français des zones frontalières. Des embouteillages se forment : vélos, charrettes, voitures, piétons. Tous essaient de fuir sans savoir où aller, où dormir, comment subsister. Dans cette gigantesque pagaille, des familles se disloquent, des enfants se perdent. A la démoralisation de la population vient s'ajouter la peur, entretenue par l'aviation allemande, qui bombarde les routes.

Après l'Armistice, des prisonniers sont libérés : environ deux cent mille. Les grands blessés, les policiers et gendarmes, le personnel sanitaire, les cheminots sont relâchés ainsi que, à partir de 42, soixante-quinze mille Alsaciens et Mosellans, annexés au III^{ème} Reich, qui seront parfois enrôlés de force à la Wehrmacht, d'où leur surnom de « Malgré-Nous ». Franz constate que certains prisonniers arrivent à s'échapper et l'idée d'une évasion, avant le transfert en Allemagne, prend forme dans sa tête. Les Frontstalags sont en fait des lieux de transit avant le déplacement des prisonniers vers leur destination finale dans des stalags allemands. Les camps, qui dépendent de commandants régionaux, sont improvisés sur place dans des champs entourés de barbelés, des stades, des usines, des églises ou des casernes. Franz et ses hommes sont « parqués » dans le camp de Metz, tout proche, au Frontstalag 212 situé dans le fort de Queuleu. Celui-ci servait de site fortifié et de poste de commandement à l'arrière de la ligne Maginot. Les hommes vont être logés dans les baraquements aménagés par le treizième régiment de tirailleurs algériens à la veille de la seconde guerre mondiale. Le Frontstalag 212 sera remplacé, à partir du 2 décembre 1940, par le stalag XII E. Les stalags XII (E pour Metz et F pour Sarrebourg puis Forbach), zone correspondant à l'Alsace-Lorraine, dépendront du Wehrkreis XII, la douzième région militaire allemande, dont le siège sera à Wiesbaden. Le stalag XII E servira à l'internement des prisonniers soviétiques et des Juifs hongrois. C'est à partir de 1943 que ce lieu deviendra un camp d'interrogatoires où passeront des Mosellans réfractaires et des résistants.

Rangés en une longue file, ils doivent d'abord passer à la fouille. Après leur avoir confisqué leurs papiers, ils se déshabillent et passent à la douche avant une désinfection. Franz fulmine : il ne restera pas, ce n'est pas possible. Sa honte se transforme en haine, son abattement en colère, ce qui lui redonne une énergie incroyable. Pour une fois, il est sûr d'avoir fait le bon choix. Comment aurait-il pu servir un pays qui humilie, maltraite et rabaisse autant les hommes ? L'impression d'être du bétail réveille en lui un sursaut d'orgueil : il vaut bien plus que ça ! Il est fier de lui et de son grade nouvellement acquis, il ne peut être réduit à se foutre à poil devant d'autres soldats, qui parlent sa langue maternelle qui plus est, et être considéré comme un pouilleux que l'on doit désinfecter de je ne sais quelle vermine ! Son être bouillonne et cet état décuple son envie de s'enfuir. Non ! Il ne se résignera pas ! Jamais ! Quoi qu'il advienne ! Il y arrivera, c'est certain, il s'est toujours sorti de toutes les situations qui paraissaient désespérées, et ce sera encore le cas, dans ce camp de m.... Il est prêt

à tenter le tout pour le tout pour garder la tête haute et sauvegarder sa dignité humaine, il se le jure. L'appel radiophonique du 18 juin le galvanise et l'encourage encore davantage à fuir cet enfer où il se trouve coincé. Une volonté farouche accompagne sa détermination à tout mettre en œuvre pour s'échapper, même s'il doit être tué sur le champ ou envoyé en camp disciplinaire. Tout, plutôt que l'Allemagne, tout, plutôt que de croupir dans l'asservissement, tout, plutôt que le déshonneur et la déchéance. Il rejoindra l'Angleterre et contribuera à redonner sa fierté à cette France qu'il considère comme son pays.

Absorbé par ses pensées, il est brutalement ramené à la réalité et se soumet maintenant à la prise de photographie. Il reçoit ensuite une plaquette en zinc, sur laquelle son matricule est gravé : il doit la porter autour du cou nuit et jour. Durant ce passage de quelques mois, les hommes vont être « utilisés » à la récupération du matériel militaire laissé sur place par les Français et les Alliés anglais, à la remise en état des réseaux d'eau, d'électricité et de gaz : ce sont des unités commandos servant à la réparation ou à la construction. Curieusement, une grande proportion de prisonniers semble soumise, croyant en une fin de guerre proche et redoutant les représailles. Nombre d'entre eux sont mariés laissant des épouses et des enfants livrés à eux-mêmes sur les plans affectif et matériel. Bien qu'une aide substantielle du régime de Vichy leur soit attribuée, voulant prouver ainsi sa « soi-disant » volonté de protection, les femmes sont obligées d'assumer les travaux dévolus aux hommes tout en travaillant parfois par obligation. On les appelle les « veuves d'hommes vivants ». Franz pense chaque jour à sa tendre maîtresse : elle fait partie des quelques quatre cent mille mères parmi les huit cent mille femmes esseulées. Il ne supporte pas d'être dans l'incapacité de subvenir aux besoins de Jeanne et Marie, de les protéger et d'endosser son rôle de chef de famille. Il échange bien des lettres avec sa bien-aimée, elle lui envoie, dès que possible, des colis mais ils doivent tenir compte de la censure pour le courrier et du nombre, du poids et de la taille pour les paquets. Les prisonniers se voient aussi attribuer des colis des communes, de la Croix-Rouge et des services de l'État français : les « colis Pétain ». Toutes ces attentions, aussi minimes soient-elles, les aident à tenir le coup et sont essentielles à la préservation d'un moral, même très léger.

Durant l'été 1940, Metz est annexée à l'Allemagne. Le 1^{er} juillet, l'administration est allemande et à la fin du mois, la Gestapo s'y installe. Le 25 juillet, Metz est intégrée à la Gau Westmark comprenant la Sarre, le Palatinat et la Moselle. Le plan de germanisation de l'Alsace-Lorraine et de la Moselle commence et doit être abouti d'ici dix ans. Le 24 juillet, l'allemand sera déclaré langue officielle de la Moselle rebaptisée Lothringen (district allemand de Lorraine). Le Gauleiter Josef Bürckel, responsable politique régional du NSDAP, le parti nazi, et responsable administratif d'un Gau, subdivision territoriale de l'Allemagne nazie, est nommé chef de l'administration civile en Lorraine occupée. Il déclarera le 26 octobre que tout citoyen ne peut être Allemand que s'il parle l'allemand : soixante mille francophones seront expulsés entre le 11 et le 21 novembre. Les Lorrains doivent désormais non plus dire « bonjour » ou « bonsoir » ni même « salut » à la façon Lorraine, ni encore « Guten tag, Guten morgen » ou « Guten abend » à l'allemande mais « Heil Hitler » en levant le bras, bien haut et bien droit. Autre phase de la germanisation de la région sera l'écriture des noms de famille et des prénoms à l'allemande comme Heinrich, Karl et Franz pour Henri, Charles, François par exemple.

Franz sait qu'il va partir un jour ou l'autre pour l'Allemagne : les hommes ne restent pas dans les Frontstalags. Déjà, des convois de prisonniers de guerre « blancs » ont été déplacés et l'espoir d'une fin de guerre rapide cède la place à la détresse d'une perspective de guerre longue. Seuls les indigènes, prisonniers coloniaux, resteront. Dès l'automne 40, le moral des hommes est en berne au sein du camp 212. Franz comprend qu'il doit s'enfuir avant de faire partie du prochain wagon en partance pour les stalags allemands. Tenter de s'évader est cependant risqué : la sanction est de vingt et un jours à l'isolement mais aussi l'internement dans des camps disciplinaires créés pour les réfractaires et autres acteurs de rebellions, à l'image du sinistre Rawa-Ruska, en Pologne. Les hommes y sont entassés dans des baraques, couchant à même le sol, sans paille ni couverture.

Le camp ne possède qu'un seul robinet d'eau en son milieu, à côté des latrines qui ne sont que des tranchées creusées à ciel ouvert. Les prisonniers travaillent au sein de Kommandos chargés de l'exploitation de carrières. Les gardes SS, baïonnette au canon, sont, pour la plupart, d'anciens soldats ukrainiens et mongols de l'armée du Général Vlassov, soviétique rallié aux nazis. Ils sont accompagnés de chiens-loups, presque sauvages.

Malgré les sévères répressions promises, le prisonnier pense à l'évasion. Échapper au sort collectif, à la passivité, à la folie environnante est une idée lancinante dans la tête d'un détenu. L'homme a besoin d'un destin individuel. Devenu un numéro, il doit reconquérir un nom, une histoire personnelle. Il endosse alors le rôle du « héros » exemplaire puisqu'il ne provoque aucun préjudice, n'attend pas à la vie d'autrui et accomplit un devoir patriotique. D'autre part, construire son évasion occupe l'esprit : on y pense du lever au coucher. Ce projet permet de faire travailler son intellect et évite l'affaiblissement du cerveau. Il donne un but à une existence qui n'en a plus. Il oblige à penser, organiser, réfléchir, tout prévoir dans les moindres détails et donc à rester en vie. Il est la manifestation aux instincts de conservation et de survie qui se concrétise pour certains, malgré les risques et la peur. Mettre à exécution ses plans demande de la volonté, de l'intelligence, du courage, de la résistance mais aussi de la ruse. Ces qualités humaines dignes d'un grand homme suscitent l'admiration et le respect. Mais la grande question reste le « comment ». Franz et ses deux compagnons d'infortune prêts à le suivre, doivent d'abord étudier les différentes possibilités envisageables. Faire l'inventaire des solutions les sort de l'abrutissement de ces journées de travail au bénéfice de l'ennemi. Ne plus être soumis. Agir. Redevenir maîtres de leurs vies et prendre leurs destinées en mains : ce sont ces pensées qui sauvent et qui donnent de la force. Arrêter de subir pour de nouveau décider de son propre avenir. Redevenir un humain responsable, digne et fier.

Tout d'abord, Franz écoute, se renseigne sur les possibilités qui s'offrent à eux, sans éveiller les soupçons. Se méfier de tout le monde est une règle d'or. Maintenant il va être attentif à tous les détails qui l'entourent : quel trajet effectue-t-il pour aller travailler le matin, quels sont les moments où la garde présente des failles, y a-t-il des possibilités de cachettes ? La préparation doit être minutieuse si elle veut aboutir et pour Franz, pas question d'échec ! Ce jour-là, il remarque qu'à midi la sentinelle se dirige vers le bout de la rue qu'ils sont en train de réparer, pour apercevoir la relève. Avec un peu de chance, si elle ne se retourne pas trop vite, ils auraient quelques secondes pour rejoindre en courant les bois longeant la route. Le plan s'échafaude petit à petit. Mais restent encore beaucoup de questions en suspens : s'ils réussissent à sortir du camp par cette stratégie, dans quelle direction partir ? Quel itinéraire prendre pour échapper aux nombreux contrôles présents sur les circuits habituels d'évasion ? Comment circuler s'ils n'ont pas d'habits civils ?

Heureusement, Franz parlant allemand, les hommes peuvent passer pour des citoyens mosellans adhérant à la germanisation de la région. Toutes ces interrogations tournent et retournent en boucle dans l'esprit de Franz mais aussi de ses camarades. Toutefois, ceux-ci se reposent beaucoup sur lui, leur sergent, leur supérieur, en qui ils ont confiance.

Commence alors la phase des préparatifs. Petit à petit, les hommes mettent des vivres de côté en gardant une partie des colis qu'ils reçoivent de la Croix Rouge ou des habitants. Franz a aussi récupéré du poivre en poudre, indispensable pour tromper le flair des chiens en cas de poursuite. Il a également stocké une boîte d'allumettes bien sèches et trouvé une carte sommaire de la région sur un vieux journal. De plus, notre sergent avait réussi à dissimuler son couteau à un endroit reconnaissable du camp, vers un puits, lors de son arrivée, avant de se déshabiller : astuce d'ancien légionnaire. Il réussit un soir à le récupérer et se rend compte alors qu'il est aimanté. Il lui suffit de détremper sa lame de rasoir sur le poêle chauffant leur baraque pour ensuite la couper en forme d'aiguille et enfin de la fixer à la lame de couteau : la boussole est fabriquée. La question des vêtements est problématique : soit ils arrivent à s'en procurer par le biais d'un réseau aidant les prisonniers évadés, soit ils essaient d'effacer le plus possible le KG (Kriegsgefangenen : « prisonniers de guerre ») qu'ils traînent dans leur dos, en frottant les deux lettres avec de la terre, des cailloux ou

en les lavant sans cesse, soit encore ils arrivent à s'en fabriquer avec des couvertures et autres matériaux de récupération. L'homme est ingénieux quand il s'agit de sa survie et les nombreuses astuces imaginées sont très inventives : boucle de ceinturon faite d'un fond de boîte de conserve, ponchos découpés dans des toiles de tente, épaulettes fabriquées avec des lacets de chaussure, étui à pistolet en carton ciré sans compter la gamelle remplie de sable chaud qui fait office de fer à repasser. Franz, en bon alpin, projette de rejoindre la zone libre par les montagnes. Ils passeront par le Jura. Franz saura se diriger, lui qui a l'habitude de ce genre de terrain mais il faudra compter sur les aléas du parcours (ce n'est pas facile de se fondre parmi la population) et le problème du passage de la ligne de démarcation... Il a entendu parler de passeurs permettant d'aller en zone libre en traversant le cours d'eau de la Loue au sud de Dole. Il leur faut donc rejoindre ce point. La proximité de la limite entre la France libre et la France occupée a suscité une résistance très active au sein de la population jurassienne.

Le grand départ est prévu pour dans deux semaines : il faut faire vite car le Frontstalag devrait être vidé avant la fin de l'année. Il ne faut pas attendre non plus que l'automne soit trop avancé pour ne pas être surpris par le froid et la neige.

Hélas, Franz est victime de maux de ventre violents : sans doute la dysenterie due à la mauvaise hygiène de conservation de la nourriture. Il est contraint de se rendre à l'infirmerie : impossible de partir dans cet état-là. Il doit d'abord être interrogé par une secrétaire qui notera son matricule, puis conduit auprès d'une infirmière de la Croix Rouge. Plié en deux, se tenant le ventre, il se dirige tant bien que mal vers le bureau où il doit être enregistré. C'est lorsqu'il lève enfin les yeux qu'il est médusé, pétrifié sur place. Les traits de son visage tombent, sa bouche s'entrouvre, son souffle est coupé. Il ne ressent plus ses terribles douleurs abdominales face à celle, plus intense encore, que lui procure ce qui se trouve face à lui. Sa vue doit être brouillée par la fièvre... Il est en train de rêver ou plutôt de cauchemarder... Comme au moment de la bataille du Djebel Baddou au Maroc, son cerveau se vide, il n'arrive plus à réfléchir, à rassembler ses idées : le choc est trop rude. Elle se tient là, devant lui, l'air autoritaire et intransigeant. Son corps adopte une droiture rigide et stéréotypée. Il reconnaît ses traits, même s'ils ont vieilli. Il n'a pratiquement pas de doute sur la personne, il la reconnaît. Elle ne desserre pas les dents et se fige dans une posture immobile, telle une statue de pierre. Elle plonge son regard dans le sien, le fixe comme s'il venait d'une autre planète. Pour elle aussi, la vue de Franz est irréaliste. Tous deux mettent un (trop) long moment à comprendre la situation. Ils sont là, face à face, sans savoir quoi dire, sans pouvoir parler franchement, chacun dans un camp adverse : lui côté prisonnier de guerre ayant combattu pour la France, elle surveillant un Frontstalag au nom de l'Allemagne occupant la France. Finalement, elle va rompre le silence précipitamment de peur que les interrogations ne viennent troubler les infirmières et autres surveillantes allemandes qui les entourent.

« - Occupez-vous de lui, ordonne-t-elle d'un ton sec.

- Venez par-là, je vais vous ausculter, réplique une infirmière d'une voix bienveillante qui soigne déjà le moindre malheureux qui se présente à elle.

- Une fois que vous en aurez fini avec lui, vous me l'enverrez, je veux l'interroger, dicte l'austère surveillante dans un très bon français. »

Franz reconnaît cette voix : si la plus petite hésitation était venue l'effleurer, elle est maintenant à tout jamais évanouie. Cette voix, il l'a connue beaucoup plus suave et agréable, formatée semble-t-il aujourd'hui à la fonction et à l'image de l'armée allemande. Cette voix, même devenue dure et ferme, cette voix ne peut pas tromper : il s'agit bien de celle de sa sœur !

Heureusement, Franz s'est présenté tout de suite à l'infirmerie : son état de déshydratation n'est pas avancé. Avec de la pénicilline, il se rétablira rapidement. Il entre dans le bureau où siège sa sœur. L'angoisse l'étreint : quelle est cette personne qu'il vient de retrouver ? Elle lui apparaît comme une inconnue. Jamais il ne l'avait vue aussi froide, dure. Son souvenir est plutôt celui d'une petite fille pleine de vie, joyeuse mais soumise à l'autorité paternelle. Maintenant, elle semble dépossédée de

son humanité. Les questions fusent dans sa tête : que fait-elle ici ? Est-ce la volonté de leur père ? Quel rôle joue-t-elle dans cette armée allemande ? A peine la porte fermée, elle se précipite vers lui pour l'étreindre dans ses bras.

« - Oh ! Franz ! Quel soulagement de te savoir vivant ! s'exclame-t-elle en slovène, sa langue maternelle resurgissant naturellement comme dans leur enfance.

- Katarina, je suis si heureux de te voir !

- Attention, ne parle pas trop fort, on risque gros si on nous entend...

- Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

- Tu sais comment c'était à la maison, le père était plutôt partisan des Chrétiens Sociaux et favorable à la montée des Nationaux Démocrates. Les frères et moi, nous étions soumis à ses décisions et on a intégré les « hitlerjugend », (jeunesses hitlériennes), comme tous les jeunes... on n'avait pas le choix de toutes façons. Nous nous sommes embarqués dans cette mouvance sans trop réfléchir et sans savoir ce qui se passait vraiment. Je suis à Metz parce que je parle bien le français. Je surveille les infirmières et le bon fonctionnement d'une partie du camp.

- Mais tu vois bien quand même ce que les Allemands sont capables de faire subir aux hommes !

- Oui et non... Je préfère ne pas savoir. Tu sais, moi, je ne fais qu'obéir aux ordres, je ne suis responsable de rien.

- Tu es responsable de ce que tu dis et de ce que tu fais, comme tout le monde !

- Je fais mon boulot, c'est tout, le reste, je ne préfère pas m'en occuper.

- Mais, ils t'ont bourré le crâne, ma pauvre sœur ! Je ne te reconnais plus !

- Écoute, je ne veux pas d'histoire. J'exécute et je reste en vie. Mais parle-moi de toi : pourquoi es-tu là ?

- Je n'ai jamais été d'accord avec les idées de notre père. Je veux vouer ma vie à rendre ce monde plus juste et plus humain. Je suis parti pour la Légion, tu t'en souviens ?

- Oui, d'ailleurs, je t'ai admiré pour cela, quel courage ! J'aurais tant voulu être comme toi ! Moi, je ne suis bonne qu'à suivre...

- Mais non, tout le monde a son libre arbitre, tu peux encore revenir en arrière, tu peux encore te retrouver et être toi-même !

- C'est trop tard... On ne peut pas sortir d'un tel engrenage... ou alors, c'est la mort... Et après la Légion ? Tu nous as bien envoyé quelques lettres mais, tu ne nous as pas raconté grand-chose...

- Après, je suis allé en Haute-Savoie, puisque notre cher pays traitait les légionnaires comme des traîtres ! Je n'ai jamais pu rentrer chez nous. J'ai fait aussi la guerre d'Espagne du côté des brigades internationales et de retour à Scionzier j'ai rencontré une jeune femme qui m'a donné une fille.

- Oui, je sais, tu nous en as parlé. Comment est-elle ?

- Très mignonne, blonde et toute mince.

- J'aimerais tant la connaître... As-tu continué le football ?

- Oui, on a même joué la finale de la coupe de France amateurs par deux fois. Je suis allé à Paris Katarina !

- A Paris ? Quelle chance !

- Maintenant, la capitale est occupée, quelle absurdité !

- Bon, on ne va pas pouvoir parler trop longtemps. Explique-moi comment tu es arrivé dans ce camp ?

- J'ai continué à me battre pour la liberté. J'ai donc intégré l'armée française et j'ai été mobilisé sur le front le long de la ligne Maginot, vers Metz. En juin, j'ai été fait prisonnier comme tous les autres. Rassure-moi : comment se portent les parents ?

- Oh, maman a beaucoup pleuré et puis elle s'est habituée à ton absence. Elle t'admire elle aussi. Donne-lui des nouvelles, ça lui fera plaisir. Quant à papa, il ne veut pas parler de toi mais je sens bien qu'il aimerait savoir où tu es et ce que tu deviens. Il est fier de toi mais il ne demande rien

- et fait mine de t'ignorer.
- Et comment va leur santé ?
 - Ça va, tu sais, ils sont robustes !
 - Et les frères que font-ils maintenant ?
 - Ils sont dans l'armée allemande tous les deux. Pour l'instant, ils se portent bien. Franz, écoute, il faut que tu partes d'ici, ils vont tous vous envoyer dans des Komandos de travail en Allemagne. Les Stalags sont prêts.
 - C'est bien mon intention. On a tout préparé avec deux autres camarades, on se sauve dès que je vais mieux.
 - Je peux peut-être vous aider : dis-moi de quoi vous avez besoin.
 - C'est vrai, tu ferais ça pour nous ? Ne prends pas trop de risques quand même, je veux que tu vives et que tu penses à toi, ma petite sœur.
 - Ne t'inquiète pas pour moi, je vais bien et je sais comment agir sans me faire remarquer. J'ai le bras long ici.
 - Alors, il nous faudrait des vêtements civils et un peu d'argent. Un Ausweis (laisser-passer) si c'est possible, ce serait formidable.
 - Hum... Ça, c'est plus compliqué. Je vais voir ce que je peux trouver. Attendez avant de partir, reviens à l'infirmerie dans quelques jours, invente-toi de nouveaux maux de ventre, je te dirai où j'en serai et comment procéder pour récupérer les affaires.
 - Merci ma chère sœur, je sais que je peux compter sur toi.
 - Allez file maintenant où notre entretien va paraître louche, finit-elle en lui déposant un baiser sur la joue. »

Franz sent à travers ce geste, toute la tendresse enfouie de sa petite sœur. Les sentiments fraternels sont toujours présents en elle mais bien cachés tout au fond du cœur de l'adulte.

Deux jours plus tard, Franz retourne à l'infirmerie et Katarina lui ordonne d'entrer dans son bureau. Ce petit manège ne doit pas se reproduire une troisième fois sous peine d'être tous deux démasqués. Là, elle explique à son frère le stratagème qu'elle a imaginé : les vêtements et l'argent sont cachés près d'une borne kilométrique se trouvant à la sortie de la forêt, au bord de la route menant au village d'à côté. Il suffit de creuser en surface pour trouver les paquets juste recouverts de terre.

- « - Adieu Franz, fais très attention à toi, achève tristement Katarina au moment de quitter son frère.
- Merci, toi aussi, tâche de sortir indemne de cette terrible situation où tu as été embrigadée.
- Tiens, prends cette photo de moi, ce sera un souvenir.
- Je la garderai avec moi, elle me portera chance, conclut-il en serrant sa sœur dans ses bras. »

Il se dirige ensuite précipitamment vers la porte pour écouter ces adieux déchirants. Se retrouvant seule dans ce bureau terne et triste, Katarina reste un long moment ébranlée, submergée soudain de questionnements, envahie d'un doute qu'elle n'avait pas ressenti jusqu'alors. Elle espère retrouver Franz un jour et en même temps sa présence bouleverse ses convictions et ses mécanismes de déni. Ces retrouvailles font tellement ressurgir d'émotions qu'elle pensait oubliées, qu'elle ne sait plus si elle doit souhaiter le revoir à nouveau. N'est-il pas plus confortable de se cantonner à vivre sans s'interroger, sans réfléchir, sans ressentir ? Ne pas considérer l'autre comme un être humain tout en se déshumanisant elle-même est la meilleure attitude qu'elle puisse adopter. Les machines ne souffrent pas, ne culpabilisent pas, ne regrettent pas...

Ce soir-là, nos trois compagnons décident sans plus tarder de s'enfuir : la liberté physique et morale est ce que l'homme a de plus cher.

Le lendemain, ils prennent la direction du chantier avec leur groupe de prisonniers. Ils surveillent avec attention la sentinelle qui fait les cent pas au beau milieu de la chaussée. Vers midi, comme chaque jour, celle-ci tourne le dos un court instant pour se diriger en haut de la route afin d'apercevoir la relève arriver au loin. C'est à ce moment précis qu'avec la vitesse de l'éclair les trois

prétendants à la fuite courent vers la forêt avoisinante et sautent dans le fourré. Le soldat chargé de la surveillance de l'après-midi ne remarque pas d'absence, vu le grand nombre de forçats présents sur place, d'autant que les hommes, solidaires des courageux fuyards, les couvrent en s'écartant légèrement les uns des autres de manière à combler l'espace laissé par leur disparition. A la tombée de la nuit, Franz et ses deux camarades s'approchent en catimini du village qu'ils avaient repéré. Là, tels des couleuvres, ils rampent jusqu'à la nationale et cherchent en écarquillant les yeux l'endroit décrit par Katarina afin de distinguer les formes dans la noirceur de la nuit. La borne sur le bas-côté enfin identifiée, ils décident de l'atteindre chaussures en mains afin de faire le moins de bruit possible. Il leur suffit de creuser sur quelques centimètres pour découvrir les affaires, fournies par la sœur de Franz, compactées dans des linges. Calant les précieux paquets contre leurs poitrines, ils atteignent de nouveau la forêt. Là, les trois prisonniers se métamorphosent en civils avec des vêtements corrects, même s'ils ne sont pas très ajustés pour les deux camarades de Franz malgré la description faite à sa sœur. Seul ce dernier a pu bénéficier d'une veste et d'un pantalon sur mesures, Katarina ayant pris soin de son frère et de ses grandes mensurations. Il leur faut maintenant enterrer leurs vieilles peaux de bagnards bien profondément pour qu'elles ne soient pas dénichées de sitôt. Deuxième étape de leur plan et pas des moindres : arriver jusqu'à la gare de Metz et monter dans un wagon menant à Pont-à-Mousson en direction de Nancy. Katarina avait prévenu Franz de ne pas descendre à cet arrêt-là car la filière d'évasion par cette ville commençait à être connue et les soldats allemands étaient particulièrement vigilants à l'arrivée du train.

Ils devront donc descendre un peu avant à Pagny-Sur-Moselle. Ils arrivent sans encombre jusqu'à la gare de Metz. Là, il leur faut repérer le train qui va à Nancy. Se faulant entre les rails et les convois, ils trouvent enfin un wagon transportant de la potasse et allant dans la bonne direction. Hélas, il est plombé. Ils vont donc être obligés de se glisser à l'intérieur par le volet, sans se faire voir et sans bruit. Franz ferme la marche mais, alors qu'il va pour grimper lui aussi jusqu'à la trappe, une patrouille allemande débouche de derrière un autre train. Sans perdre son sang-froid, il s'aplatit entre les rails sous la machine. Il retient son souffle et contrôle son corps afin qu'aucun muscle ne tréaille. La noirceur de la nuit est son alliée et les soldats ne remarquent rien d'anormal. Respirant à nouveau, Franz sort de sa cachette et avec la rapidité et l'agilité d'un félin, se hisse à la force des bras à l'intérieur du wagon. Ce corps fort et puissant peut aussi adopter une légèreté et une souplesse surprenantes. Plusieurs heures interminables plus tard, le wagon est aiguillé vers une rampe lumineuse afin de subir une inspection avant le départ. Chaque fermeture plombée est vérifiée. Lorsque les soldats s'approchent, nos hommes sont pétrifiés de peur : ne faire aucun geste pouvant provoquer le moindre bruit même si l'envie d'éponger la sueur sur leur front est très forte, ne laisser entendre aucun souffle, faire le mort... Heureusement, ils avaient pris soin de se cacher derrière quelques gros sacs au cas où les Allemands ouvriraient la porte du wagon pour vérifier le contenu. Ils entendent des voix à travers la porte conclure en allemand : « c'est bon, il n'y personne ici, les plombs sont intacts. » Franz comprend la phrase et la traduit à ses compagnons, une fois la patrouille éloignée, pour les soulager et les rassurer. Ils attendent encore un long moment avant de sentir le train s'ébranler : ouf ! Ils peuvent se dégourdir un peu et espérer être tranquilles pendant quelques heures.

La complicité et la solidarité poussent à la confiance. Chacun exprime ses émotions du moment, raconte ses souvenirs et ses projets d'avenir.

- « - Je ne sais pas comment ça va se passer quand je vais rentrer au pays dit Franz nostalgique, c'était tellement compliqué pour moi avant de partir au front...
- T'as une femme ? Des gosses ? le questionne son collègue Henri.
- Oui, mais elle est mineure et son père refuse qu'elle soit avec moi. C'est un fou furieux qui me voit encore comme un adversaire de 14-18.
- C'est vrai que ça doit pas être facile pour toi : Autrichien en ce moment, c'est pas la meilleure situation !

- Je sais mais qu'est-ce-que j'y peux ? Je suis quand même du côté français non ?
- Oui, moi je te trouve plutôt courageux ajoute Jean, le troisième compagnon de galère, je ne sais pas si j'aurais réussi à faire comme toi... »

Sur ces considérations, les trois camarades s'assoupissent et reprennent des forces avant la suite de leur épopée.

C'est en sursaut qu'ils sont réveillés au petit matin par l'arrêt brusque du train. L'angoisse au ventre, l'un d'eux tente d'apercevoir par le volet le nom de leur gare d'arrivée : Pagny-Sur-Moselle ! Ils doivent descendre sinon ils vont droit sur Pont-à-Mousson se jeter dans la gueule du loup. Il faut faire vite et profiter de l'effervescence humaine pour s'extraire du wagon. Posant le pied sur le quai, nos hommes, faisant mine de rien, sont repérés par un cheminot. Les yeux dans les yeux, ils s'observent : de quel bord est-il ? Va-t-il nous dénoncer ? Va-t-il au contraire nous aider ? Chacun tente de trouver la réponse à travers le regard de l'homme, planté là, en arrêt face à eux. De leur côté, leurs regards supplient et espèrent. Au bout de quelques secondes interminables, il s'avance d'un pas décidé vers eux et leur lance : « venez, suivez-moi » tout en leur adressant un clin d'œil. Sauvés ! Ils ont rencontré la bonne personne ! Les rumeurs d'entraide parmi les cheminots viennent de se confirmer. Il les conduit jusqu'au café de la gare où ils vont être pris en charge. Là, une femme, la patronne, leur sert à manger et leur donne des instructions.

Comme le ciel paraît plus bleu quand on jouit de sa liberté ! Comme le soleil est plus chaud, les odeurs plus fortes et les mets plus savoureux ! Profitant pleinement de cet instant de délice, le trio revient vite dans l'action et décide de ne pas traîner dans ce lieu. Il leur faut approcher la ligne de démarcation au plus vite. Déjà leur absence au camp a dû être remarquée ce matin lors de l'appel. La patronne leur donne le nom d'un passeur faisant partie d'un réseau d'évasion de prisonniers, de Juifs et de jeunes Français ne voulant pas intégrer de force l'armée allemande. C'est à pied, le ventre plein, l'âme déjà un peu plus légère que le petit groupe repart à travers le parc naturel régional de Lorraine en direction de Toul, où Franz s'était arrêté quand il partait pour la Légion. La réussite d'une telle entreprise d'évasion ne peut être due qu'à la conjonction de plusieurs facteurs : le courage, la ténacité et la résistance des fugitifs, leur entente et leur complicité mais aussi la ruse, la chance et l'aide indispensable de certains compatriotes généreux, humains et engagés pour la liberté. Ceux qui réunissent tous ces éléments peuvent alors prétendre à l'aboutissement heureux de leur tentative. Les trois hommes vont-ils être dans ce cas de figure ? Ils en prennent le chemin, pour le moment du moins, d'autant qu'ils possèdent un avantage indéniable pour des évadés dans cette Allemagne où partout grouillent des membres de la Gestapo : avoir avec soi quelqu'un qui parle parfaitement allemand. Arrivés à Langres, Franz et ses camarades traversent la ville et cherchent de quoi manger pendant quelques jours avec l'argent fourni par Katarina. Ils ne sont pas tranquilles, les rues sont sillonnées de patrouilles allemandes. Leur stratégie est toujours d'actualité : s'ils sont arrêtés, ils se feront passer pour des Mosellans en voyage rendant visite à de la famille. Leurs vêtements civils les aideront à faire croire à cette situation imaginaire. Ils mettent leur plan à exécution : il est convenu que seul Franz parlerait, usant de son parfait allemand. Pour paraître encore plus réalistes dans la peau de ces partisans français pour le régime adverse, Franz siffle quelques airs connus allemands : ni vu, ni connu. En croisant des patrouilles ils iront même jusqu'à crier un « heil Hitler ! » en tendant le bras comme il se doit. Ils se pressent malgré tout de se ravitailler en pain, fromage et morceaux de lard. Ils s'éloignent pour poursuivre leur parcours en traversant le plateau de Langres puis en poursuivant leur descente jusqu'à Dole. Ils se rapprochent de la zone de la ligne de démarcation et il leur semble prudent désormais de marcher de nuit et de dormir de jour en se camouflant du mieux possible dans la forêt. L'aventure devient de plus en plus pénible : la pluie automnale les trempe jusqu'aux os, le froid commence à s'installer, la fatigue se fait sentir dans tous les membres. La faim leur donne des crampes d'estomac sans compter la soif qui les oblige à boire de l'eau pas toujours très potable leur occasionnant de sérieux troubles intestinaux. Toutefois, l'espoir de réussir cette audacieuse expédition leur donne les forces mentales

et physiques nécessaires pour continuer et avancer, malgré les risques, vers leur but. La jubilation d'avoir déjoué la vigilance de leurs geôliers les rassèrent également. Pour la première fois, ils réalisent que transgresser les règles est vécu comme un acte héroïque. Alors qu'ils passent par Champlitte pour s'orienter et vérifier qu'ils ne font pas fausse route, malgré l'aide de leur boussole de fortune, à travers la campagne boisée de la région, en suivant les cours d'eau et les voies ferrées, ils aperçoivent sur la place centrale, des soldats allemands qui hurlent : « papiers, papiers ! » Que faire ? Demi-tour au risque d'être repérés, avancer normalement mais avec peu de chance de ne pas être contrôlés... Soudain, Jean remarque dans la rue adjacente une bouche d'égout : c'est par là qu'ils vont essayer d'échapper à un retour immédiat à Metz. Ils bifurquent alors discrètement et surtout le plus naturellement possible sur la gauche afin d'atteindre la seule solution s'offrant à eux. Ils se fauillent les uns derrière les autres à l'intérieur. Franz referme la trappe en faisant glisser délicatement la lourde plaque, convaincu qu'ils arriveront à échapper à leurs ennemis. Chaussures à la main pour qu'elles ne restent pas collées dans la pâte visqueuse, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, les hommes pataugent, courbés en deux, dans trente centimètres d'immondices. Dans le noir complet, ils avancent à tâtons, sans pouvoir se redresser. De temps à autre, ils grattent une allumette pour se repérer dans ce boyau nauséabond. Au bout d'une très longue heure, Franz finit par rompre le silence pesant, indice de la pénibilité de leur avancée, en voyant une faible lueur poindre.

« - Ça y est les gars, on arrive à l'air libre ! »

Des soupirs de soulagement pour toute réponse, ses deux acolytes le suivent et essaient tant bien que mal de se repositionner en station verticale. Le dos moulu, les vertèbres mises à rude épreuve, les trois hommes s'apprêtent à remonter à la surface. Prudemment, Franz soulève la plaque d'arrivée et tente de hisser sa tête jusqu'à l'ouverture afin que ses yeux puissent observer leur point de chute. Ils sont près d'une rivière. Il parcourt les alentours en décrivant un tour d'horizon de trois cent soixante degrés et il s'assure qu'aucune présence allemande ne va les « cueillir » à leur sortie. Éprouvés par ce nouvel épisode inattendu, ils sortent à pas de velours, aux aguets et se réfugient sous les arbres. Les rivières sont généralement très surveillées mais celle-ci doit être trop petite pour mériter la mobilisation de soldats. C'est avec un réel bonheur que les hommes plongent leurs pieds dans l'eau qui donne presque la sensation d'être chaude. Ils peuvent enfin se laver et en profite pour décrocher leurs corps puants, en entier. Cependant, la prudence est de rigueur malgré la délectation que leur procure ce bain naturel, agissant comme une purification de leur être. Grâce à lui, ils semblent se débarrasser de plusieurs mois de saleté, de maladies, de parasites en tous genres depuis leur emprisonnement et retrouver leur dignité. Ils ont l'impression de renaître à une nouvelle vie dans un nouveau corps. Attention, il fait encore jour, ils ne doivent pas se faire remarquer par d'éventuelles sentinelles. Adossés à des troncs d'arbres, ils s'octroient un agréable repos, se sentant encore tout frais, le corps ragaillard bien qu'affamé.

Pressés d'en finir, bientôt à court d'allumettes, ils n'attendent pas la nuit noire et reprennent leur longue marche au crépuscule. Bien leur en a pris car en longeant une route, ils voient bondir hors de sa maison un habitant levant les bras au ciel et leur criant : « pas par là, pas par-là ! » Méfiant, avec la peur de se faire piéger et de se démasquer eux-mêmes, le trio ne se retourne pas et continue son avancée. Mais le brave homme réitère son injonction : « pas par-là, revenez, il y a un contrôle au bout de la route ! » Ne doutant plus de sa bonne foi, ils font demi-tour et le rejoignent. « Il y a un barrage plus loin, vous ne passerez pas les barbelés, vous allez vous faire embarquer. Vous vous êtes évadés d'où ?

« - Euh... on vient de Metz répond Franz confiant et un peu surpris que leur condition de fuyards se remarque autant !

- Vous avez déjà fait un bon bout de chemin les gars ! Si vous continuez, avec votre allure, vous êtes faits ! renchérit l'homme. »

Il est vrai qu'arborant une barbe de bientôt deux semaines et une chevelure hirsute, ils ont plus l'air

de vagabonds que d'habitants du coin !

« - Passez donc la nuit ici, demain je vous indiquerai un chemin sûr » finit-il. »

Trop tentés d'accepter une offre aussi alléchante, Franz et ses compagnons se régalaient d'une omelette au lard et d'un bon café. Puis, ils s'écroulent sur de vrais lits et sombrent vite dans un sommeil profond. Ils patientent tout le jour suivant enfermés dans la maison, piaffant d'impatience de repartir. Le soir venu, ils s'apprêtent à suivre l'itinéraire expliqué par leur hôte sans omettre de le remercier chaleureusement. Franz se dit à ce moment précis que l'on doit toujours garder espoir en l'être humain, que la solidarité n'est pas un vain mot, que la charité et la bonté se dévoilent dans ces circonstances extrêmes.

Après plus de trois cents kilomètres, ils arrivent enfin à Dole dans le Jura. Cette fois, ils touchent à leur but : le village de Belmont n'est plus qu'à une quinzaine de kilomètres. Il se situe au bord de la Loue, la porte de la liberté.

Les trois cinquièmes du Jura sont en zone occupée. La ligne de démarcation, créée trois jours après l'armistice du 22 juin 1940, sépare trente-cinq communes en deux. Cette véritable frontière de mille deux cents kilomètres s'étale sur treize départements et coupe la France en deux. Elle a été installée, en ce qui concerne le Jura, en suivant les voies ferrées (des Rousses à Champagnole), les cours d'eau (la Loue depuis Chamblay puis le Doubs), les canaux, la ligne des crêtes des massifs montagneux mais aussi en traversant les forêts d'Arbois et de Poligny. Certaines routes sont coupées par des barrières. Vingt-cinq postes sont installés, équipés de herses mobiles et de réseaux de barbelés. Ils sont gardés par la « Zollgrenzschutz », (police des frontières), les douanes et la Feldengendarmerie, (police militaire allemande). Des situations absurdes naissent alors : paysans habitant en zone occupée dont le champ est situé en zone libre, ouvriers dont l'usine est implantée de l'autre côté de la ligne ! Ils doivent recevoir un Ausweis de la Kommandantur la plus proche pour pouvoir continuer à travailler. Cette ligne de démarcation, franchie un soir de décembre 1941 par François Mitterrand à Chamblay, est le siège de réseaux de passeurs corrompus faisant payer ou convaincus aux actes héroïques. Les passages en zone libre empruntent des ponts extrêmement bien surveillés : ceux de Parcey, Belmont, Longwy et Petit Noir. Il est quasiment impossible de franchir les obstacles sans aide. Les passeurs sont très renseignés et redoublent d'imagination pour déjouer la vigilance des patrouilles allemandes dont ils connaissent les horaires. Ils savent aussi très bien évaluer les dangers dus aux crues de la Loue ou du Doubs. Beaucoup de passages se sont déroulés sur le secteur Franc-Comtois car il est frontalier avec la Suisse. Des réseaux de résistance ont bénéficié de la géographie régionale, campagnes et forêts, où ils trouveront des refuges propices à leur activité. Ce ne sera qu'en novembre 1942 que cette séparation disparaîtra, lorsque les Allemands envahiront la zone libre suite au débarquement allié en Méditerranée.

Les trois hommes atteignent Belmont où ils ont l'adresse du passeur que leur a conseillé la patronne du café de Pagny-Sur-Moselle. La Loue n'est pas en crue à cette époque, ce qui est plutôt de bon augure. La météo est plutôt mauvaise, annonçant la pluie pour les jours qui viennent. Cette nouvelle est avantageuse pour eux car le flair des chiens est moins performant dans ces conditions à cause de l'eau et du vent. La tentative est prévue pour cette nuit.

Rassemblant tout leur courage, les hommes s'apprêtent à franchir le dernier obstacle de leur long périple. Ils avancent prudemment dans le bois qui longe la Loue en faisant attention d'éviter les « mortes », trous d'eau, sortes d'étangs alimentés par la rivière en crue, lorsque la fonte des neiges du Haut-Jura l'oblige à déborder. Maintenant, il leur faut s'armer de patience et attendre le bon moment pour traverser la route qui les sépare de la rive du cours d'eau. Des patrouilles surveillent cet accès à la zone libre, en se croisant régulièrement. Avec précision, le passeur écoute les pas des soldats, évalue leurs positions, guette. Il n'y a qu'un seul instant, précis, court, pour traverser cette partie dégagée : le danger est à son maximum. Le groupe devine des formes inquiétantes et lugubres quand les soldats avancent dans leur direction. Il va falloir faire très vite. Au signal, pas le temps de réfléchir : sortir de sa cachette, avancer à grands pas arc-boutés, ne faire aucun bruit, fixer l'autre

côté de la route comme seul point de mire. Les cœurs cognent, le temps est suspendu, les sens sont en éveil : tout peut s'arrêter là, en une seconde... Ça y est, ils sont partis et s'élançant l'un derrière l'autre, Franz en tête... Opération réussie ! En guise de remerciement et de victoire, Franz lève le pouce en l'air en direction du passeur qui lui se prend les deux mains et les sert au-dessus de sa tête pour leur souhaiter bonne chance. Franz gardera toujours en souvenir cet homme qui risque sa propre vie pour que continue celle de nombreux inconnus. Rien n'est plus vrai que cet extrait du Talmud (l'un des textes fondamentaux du judaïsme) écrit sur la médaille des « justes parmi les Nations » : « qui sauve une vie sauve l'univers tout entier. »

Une barque doit arriver d'un moment à l'autre. Les camarades attendent inquiets, scrutant la rivière, tendant l'oreille pour déceler le clapotis des rames glissant lentement dans l'eau. Mais... rien. Le doute commence à les envahir : non, ils ne vont pas échouer si près du but ! Le passeur les observe de l'autre côté de la route et semble leur expliquer par signes qu'il ne sait pas ce qu'il se passe. C'est alors qu'ils comprennent : la barque a sûrement été stoppée par une patrouille qui doit maintenant être à leur recherche.

« - Qu'est-ce qu'on fait les gars s'inquiète Henri.

- Maintenant, là où on est, on ne peut pas retraverser la route, c'est trop risqué et puis de l'autre côté, on est faits répond Franz.

- Oui, mais alors, on est foutu ! murmure en tremblant Jean, le moins gaillard des trois. »

C'est alors qu'au loin ils entendent des voix accompagnées par des aboiements et devinent des faisceaux lumineux.

« - Merde, lâche Franz, ils arrivent sur nous ! On n'a plus le choix, il faut passer à la nage !

- T'as raison Franz, c'est notre dernière chance acquiesce Henri.

- Attendez les gars, vous en êtes peut-être capables mais moi, je ne nage pas bien, je ne sais pas si j'y arriverai, s'inquiète Jean.

- Écoute, c'est ça ou finir le corps troué de balles lui lance Franz pour le stimuler. Tu essaies de nous suivre, on va rester groupés. »

Coïncé, pris au piège, Jean s'exécute et se déshabille comme les autres afin de faire un baluchon de ses habits en les attachant à l'aide de sa ceinture. Puis, il le pose sur sa tête. Franz ouvre la voie et les hommes s'immergent dans l'eau glacée. Ils s'enfoncent jusqu'à ne plus avoir pied et avancent en utilisant le bras resté libre, l'autre maintenant la boule de vêtements perchée sur leur crâne. Franz est excellent en natation et pour lui cet exercice n'est pas difficile. Henri arrive à maintenir la distance entre eux malgré le fort courant. Quant à Jean, il reste en arrière, à la traîne et peine à les suivre. Les deux premiers marquent un arrêt et se stabilisent pour faire du sur-place et l'attendre. Les voix s'approchent, les lumières des torches balaient les alentours mais ne les atteignent pas encore : il faut faire vite ! Ils sont au beau milieu du cours d'eau : allez, encore un effort, ils sont si près de l'autre rive... Mais soudain, le remous provoqué par les efforts de Jean pour se déplacer et ne pas se laisser entraîner vers l'aval attire la patrouille sur eux. Les chiens aboient furieusement et leurs oreilles pointues de dobermans se détachent en surplomb de la rivière. Cette fois, Franz et Henri nagent le plus vite possible sans se retourner. Lorsqu'ils aperçoivent la lumière éclairant dans leur direction, les deux hommes plongent sous l'eau, tenant la boule de vêtements serrée contre eux. Jean peine et souffle derrière eux. Soudain toutes les lampes torches convergent sur lui. Il est ébloui par ces lumières braquées sur son visage terrorisé. Il est au centre d'un halo aveuglant. Pris de panique, il se débat pour ne pas couler, lâchant son ballot qui s'enfonce. Il claque des mains sur l'eau en éclaboussant tout autour de lui pour se maintenir à la surface en criant : « à moi, à moi, au secours ! » Impuissants, Franz et Henri se fauillent sur l'eau, couverts par le bruit que provoque Jean qui, par instinct de survie, tente d'échapper à la noyade. Mais brusquement, des coups de feu s'abattent sur lui le cernant de geysers d'eau. Le silence fait place aux cris désespérés et Jean flotte dans une mare de sang qui s'étale autour de son corps inerte. Les chiens continuent d'aboyer avec férocité. Sans doute grâce à lui, Franz et Henri réussissent leur traversée. Ils ne bougent pourtant

pas pendant un long moment, la tête seule à l'air libre malgré l'eau glacée qui ankylose leurs corps : ils attendent le départ définitif de la patrouille. Sortis d'affaire, sains et saufs, ils relâchent leur tension et éclatent en sanglots. Merci Jean, pensent-ils tous les deux avec le sentiment que le sacrifice de leur ami leur a permis d'arriver de l'autre côté. Que la guerre est triste...

Enfin en zone libre, nos deux survivants trouvent refuge chez un paysan de Lons-le-Saunier après avoir encore marché toute la nuit, trempés et transis de froid. Vingt-quatre heures de réconfort leur seront nécessaires avant de prendre le train jusqu'à Bourg-en-Bresse. Là, arrive l'heure de la séparation : Henri rentre chez lui en Ardèche et Franz prend le chemin de la Haute-Savoie.

Malgré leur victoire sur l'adversité, c'est le cœur lourd qu'ils se souhaitent bonne chance en se donnant une sincère accolade empreinte d'émotion non dissimulée puis une franche et virile poignée de mains. Chacun part sur sa route, vers son destin.

Scionzier, Haute-Savoie, 1940

Le retour de Franz à Scionzier devait lui révéler des changements douloureux... A son arrivée au pays, Franz est accueilli en héros par ses camarades : un prisonnier qui s'échappe des mains des Allemands est forcément un surhomme !

Pendant la drôle de guerre, son emprisonnement et son évasion, Franz savait que certains hommes de Scionzier avaient été envoyés sur la ligne des Alpes : il espérait qu'ils allaient en revenir, sachant l'Italie peu favorable à un conflit armé avec la France. Hélas, c'était sans compter sur la réaction d'Hitler ne concédant à l'Italie qu'uniquement les territoires conquis, la poussant à l'action militaire. L'hiver 39-40 a été sans heurts jusqu'en mars où une agitation anormale s'est fait sentir de l'autre côté de la frontière. Le général Olry demande alors des renforts... qui ne viendront pas. Il décide de bloquer l'accès des vallées à l'ennemi, ne lui laissant comme seuls passages que des sentiers muletiers ou glaciaires. Là, sont postés les chasseurs alpins, en particulier les Sections d'Éclaireurs-Skieurs (SES) qui connaissent parfaitement les lieux. Cette trentaine d'hommes skieurs, montagnards ou alpinistes est positionnée sur la frontière et les sommets surveillant le versant italien afin de repérer les mouvements des troupes ennemies. Le 10 juin 1940, l'Italie déclare la guerre à la France, guerre qu'elle pense remporter facilement. Or, l'armée de Mussolini n'est pas préparée et le matériel est médiocre. De plus, la neige empêche l'installation de l'artillerie près du front. En outre, cette bataille contre un ancien allié est très impopulaire en Italie.

Pendant ce temps, les frontaliers français sont évacués vers le centre du pays. Le Général Olry ordonne alors de faire sauter les ponts et les tunnels.

Le 19 juin, les Italiens sont sur le point d'attaquer et demandent aux troupes allemandes d'avancer dans « le dos » des Français. Le 21 juin, le « Duce », (le guide), lance l'assaut sur tout le front des Alpes. Les troupes italiennes sont décimées et les SES, quasi inaccessibles, les harcèlent.

En Tarentaise, les débouchés du col du Petit-Saint-Bernard sont maîtrisés. Malgré une légère progression en Maurienne dans la zone de Lanslebourg, la route du Mont-Cenis est bloquée. Arrivés au col du Mont-Genève, les assaillants ne peuvent parvenir à Briançon, arrêtés par les chasseurs alpins qui tiennent les crêtes. Les troupes ennemies ne peuvent également aller plus loin qu'Abriès dans le Queyras. Même domination française en Ubayes et dans les Alpes-Maritimes. Ce n'est que le 23 juin que les Italiens occuperont une partie de Menton. A l'arrière, l'armée allemande atteint Dijon et la vallée de la Saône. Le général Olry organise alors trois lignes de défense avec des réservistes et des soldats qui arrivent du Nord : une sur le Haut-Rhône, une sur la Basse-Isère et les massifs de la Chartreuse, de l'Épine et du Mont-du-Chat et enfin une dernière le long de la Durance. Cette armée hétéroclite est composée de marins, d'aviateurs, de tirailleurs et de spahis, ces soldats de l'unité de cavalerie de l'armée d'Afrique, dépendante de l'armée de terre française. Tout le matériel possible est réquisitionné : batterie de Marine, artillerie destinée à la Roumanie et à la Turquie. Ces unités sont sous les ordres du général Cartier. L'avancée allemande sur Grenoble et Voreppe est stoppée ainsi qu'au Vivier, au sud du lac du Bourget, juste avant l'Armistice. La bataille des Alpes qui n'a duré que quatre jours, a fait échouer le plan de jonction entre les Italiens et les Allemands : ces derniers n'ont pas réussi à s'emparer de Grenoble et de Chambéry. Cette bataille est un franc succès français. Malgré cette défaite, le « Duce » ne s'en tient pas là et réclame, lors de la signature de l'Armistice, la flotte et l'aviation françaises, l'occupation du Rhône, de la Savoie, de Nice, la Corse, la Tunisie, la côte française des Somalies, Alger, Oran et Casablanca. Mais ces exigences ne

correspondent pas aux plans d'Hitler qui ne veut pas compromettre l'Armistice et donner à son allié des territoires dont il n'est pas parvenu à s'emparer. L'Italie se contentera donc de quelques zones frontalières et de Menton qu'elle va s'empresse d'italianiser.

Certains des habitants de Scionzier sont morts sur le champ de bataille mais ont contribué à sauvegarder la région d'une occupation italienne.

Hébergé quelque temps chez ses anciens collègues de l'équipe de football, Franz veut reprendre son indépendance. Il apprend alors que l'usine de décolletage, où il travaillait avant son départ en 39, a été réquisitionnée pour fournir des pièces d'armement aux ennemis : il ne va quand même pas travailler pour les « boches » !

- « - Tu sais Franz, on ne se laisse pas faire pour autant, lui explique André qui est resté à l'usine.
- Vous les aidez en leur fabriquant des pièces, rétorque Franz.
- Oui et non... Il faut bien gagner sa croûte, c'est comme ça, mais on agit dès qu'on peut : on sabote les transformateurs électriques, ça paralyse la production pendant quelque temps. Les femmes qui sont à l'usine, pour subvenir aux besoins de la famille, détériorent volontairement des pièces qu'elles fabriquent. Tu vois, on fait ce qu'on peut pour lutter à notre niveau.
- Quand même, je ne pourrais jamais supporter d'être sous les ordres des Allemands.
- Tu vas faire quoi alors ?
- J'irai voir dès demain le père Moenne-Loccoz, il a vieilli, il doit sûrement avoir besoin de quelqu'un pour tenir sa ferme et assurer la fabrication du fromage.
- C'est vrai qu'il se fait vieux, ça le soulagera et puis tu seras nourri et logé. »

C'est ainsi que Franz se rend le lendemain chez les parents de Pierre. Ils sont particulièrement heureux de le revoir sain et sauf et de le garder auprès d'eux. C'est un peu comme s'ils retrouvaient leur fils disparu. En tous cas, sa présence égaie le couple et l'aide grandement.

Le plus éprouvant pour Franz à son retour au village ce sont ses retrouvailles avec Jeanne. Cette année de séparation n'a certes pas affaibli l'amour qui les unit mais elle a offert le temps de la réflexion. Le père Pépin a utilisé l'absence de Franz pour convaincre sa fille qu'elle méritait mieux comme homme et qu'elle ne serait jamais heureuse avec un aventurier. Jeanne a des doutes. Comment fonder une famille si Franz ne gagne pas sa vie ? Il n'a pas de logement, dépend des Moenne-Loccoz et se sent investi dans cette guerre. Que va-t-il faire maintenant ?

Travailler à la ferme, reprendre le football, s'accoutumer de nouveau à cette vie tranquille alors que l'armée allemande occupe une partie de la France ? Elle le connaît et elle sait qu'il ne s'y résignera pas. Alors quel avenir peut-il lui promettre ? Elle est sur la réserve lors de leur première rencontre, peu après l'arrivée glorieuse de Franz et celui-ci le remarque immédiatement.

- « - Ma petite Jeanne, je suis si heureux de te retrouver ! Comme tu m'as manqué ! lui déclare-t-il, arborant un large sourire et la serrant dans ses bras.
- Moi aussi Franz, lui répond-t-elle simplement ressentant vivement la chaleur de son contact et retrouvant l'attirance charnelle de leurs débuts.
- Ma Jeanne, comme tu es belle, tu n'as pas changé. Comment vas-tu ?
- Oh ! Bien... Mais le mauvais sang m'a fait vieillir.
- Tu me plais à moi, comme tu es. Et ma petite Marie, où est-elle ? Je peux la voir ? »

Jeanne va chercher sa fille dans la chambre et lui tend à bout de bras.

- « - Elle a grandi ! Qu'elle est mignonne ! lance-t-il fièrement, l'embrassant comme du bon pain et la cajolant.
- C'est ton papa, précise Jeanne à l'enfant.
- C'est vrai, elle ne me connaît pas... Une vague de tristesse envahit soudain Franz.
- On se voit quand Jeanne ? J'ai besoin de toi, tu sais.
- Écoute Franz, c'est toujours compliqué avec mon père. Je suis majeure, certes, mais je ne peux rien envisager avec toi tant que tu n'as pas un vrai salaire. On ne peut pas vivre ensemble.

- Mais, avant que je parte, tu étais d'accord pour attendre le bon moment... Je trouverai une solution, tu le sais !

- Oui, oui, on va attendre, finit-elle pour clôturer cette discussion qui la dérange et l'angoisse. »

Franz a compris que quelque chose a changé dans leur relation. Jeanne n'a plus l'enthousiasme d'il y a un an. Il essaie de se persuader qu'il la convaincra de patienter. Il sent toutefois le trouble et l'incertitude s'insérer entre eux.

Les discussions vont bon train au village et Franz apprend bientôt que des groupes de jeunes réfractaires au régime de Vichy se sont constitués. Le mot « maquis » est utilisé à leur propos alors qu'il s'agit d'un terme employé traditionnellement par les Corses.

Le maquis, végétation méditerranéenne faite de forêt touffue, a été élargi pour désigner des régions peu peuplées, forestières ou montagneuses. Ces « maquisards » qui se rebellent contre l'autorité et veulent s'y soustraire « prennent le maquis » : terme corse là aussi pour signifier qu'ils désobéissent et se réfugient en forêt. Dans un premier temps, les maquis ne servent donc que de cachettes. Une « patrouille blanche » se crée dès l'accession au pouvoir de Pétain. Elle comporte alors des sous-groupes dont un à Scionzier dirigé par Maniglier dit Mani dont fait partie Virgile Passerat, opposant de la première heure, le forgeron de Scionzier. A partir de 1942, ces rebelles deviennent des maquisards résistants. Le premier maquis voit le jour en décembre 42. La même année des groupes s'étofferont par l'arrivée des jeunes réfractaires au Service du Travail Obligatoire (STO). Ils s'engageront sciemment pour accomplir des actes de résistance. Ce « Service Maquis » sera soumis à une certaine discipline « militaire ». En Haute-Savoie, son chef sera Théodose (dit Tom) Morel qui met sur pied une armée. Ces rebelles à l'occupation allemande et à l'Armistice concédée par Pétain ont une existence rude : ils sont mal chaussés et vêtus, leur équipement n'est pas adapté à la neige et au froid, la nourriture est incertaine... Ils réclameront par la suite des armes, leur principal problème, ne pouvant agir avec les quelques revolvers en leur possession. L'entente sera difficile entre ces groupes tout d'abord pour des divergences politiques : communistes, cible privilégiée depuis 1940 de la répression nazie et vichyste, non-communistes, anti-communistes, pour ou contre le général De Gaulle. Ils affichent aussi des points de vue stratégiques différents. En effet, certains veulent entrer dans la lutte armée, notamment les communistes avec l'Organisation Spéciale (OS), suivis par les Francs-Tireurs et Partisans Français (FTP) et leurs groupes de main-d'œuvre immigrée (MOI). D'autres préfèrent attendre les troupes alliées tout en privilégiant la propagande et le renseignement. Ces groupes s'opposent également sur leurs visions idéologiques d'après-guerre : changements profonds pour certains et retour à la situation d'avant-guerre pour d'autres. Enfin, des conflits apparaissent lors du partage des armes larguées par l'aviation alliée. Le maquis des Glières sera justement créé par le 27^{ème} BCA (Bataillon de Chasseurs Alpins) dans le but d'installer une zone de parachutage d'armes tout comme à Onnion ou aux Brasses. Malgré tout, au sein du maquis règne une ferveur intense, qu'elle soit d'origine patriote, religieuse ou communiste.

Au fil des jours, Franz constate rapidement que tout le monde n'adhère pas à la résistance. Beaucoup se protègent en restant « neutres ». D'autres parlent de « terroristes » ou de « bandits » à leur rencontre.

Il est vrai que la propagande allemande et du gouvernement de Vichy va dans ce sens à travers la radio, la presse et les affiches les dépeignant comme des hors-la-loi agressifs et violents. Quelques-uns desservent les « vrais » résistants car ils commettent des exactions en profitant du contexte ambiant.

Franz est plus que méfiant sachant aussi que des collaborateurs se cachent parmi la population. Toutefois, l'envie de participer à cette démarche de résistance bouillonne en lui. Il peut sans doute agir sans pour autant s'engager totalement. L'appel de 18 juin 1940 lancé par le général de Gaulle, dont il a eu connaissance, reste dans sa mémoire. Il est animé par l'envie de le rejoindre en Angleterre mais aussi tiraillé par son désir de fonder une famille avec Jeanne... et à ce jour, il y croit encore.

Franz travaille à la ferme et s'y sent bien. Il essaie de cerner le point de vue du père Moenne-Loccoz concernant l'occupation, le régime de Vichy, la résistance. Il semble que le vieux ne souhaite qu'une chose, comme beaucoup d'autres : ne pas avoir d'ennuis. En effet, une grande partie de la population tente en premier lieu de survivre, de surmonter l'accablement dû à la défaite et la peur des représailles. Aussi, Franz décide-t-il d'accomplir quelques actions pour aider les résistants dans la plus grande discrétion. Mettant dès que cela est possible des produits de la ferme de côté, Franz se propose pour aller porter du ravitaillement de temps en temps aux maquisards de Combe Marto : Colson, Maniglier, Racloz, « Marron » parce qu'il a une chevelure rousse, « Savoy »... Il charge alors ces soirs là son sac à dos de beurre, d'œufs, de fromage et de pommes de terre puis part à la tombée de la nuit, sans faire de bruit, sur le sentier qui mène à la cachette des hommes. Il prend chaque fois le risque de se faire repérer mais continue malgré tout à œuvrer pour ces courageux. Muni d'une lampe à dynamo dirigée vers le sol, il grimpe les mille cent mètres de dénivelé à travers champs, en longeant la Chartreuse, bâtisse occupée par des religieuses carmélites depuis 1932 au-dessus du village du Reposoir, pour atteindre le col des Annes. Après avoir traversé le torrent, il dépose son sac au pied d'un arbre, comme convenu, ne montant jamais jusqu'en haut par précaution, au cas où il aurait été suivi, puis attaque la descente en récupérant les sacs vides laissés là. Il doit faire vite afin d'être de retour pour l'heure de la traite au plus tard et puis, s'il peut dormir une heure ou deux, c'est encore mieux pour lui.

Le temps passe et bientôt la saison de football reprend. Franz réintègre ainsi l'équipe du FC Scionzier au printemps 41. Celle-ci se bat, comme à son habitude, afin d'être retenue pour disputer des poules de qualification en vue d'un championnat professionnel de deuxième division.

Durant cette période 41-42, elle parvient, tout comme le FC Annecy, à se qualifier en battant Monaco par un à zéro puis Vichy à Lyon par deux à deux après prolongations. Scionzier, toujours soutenu par ses deux mille âmes, passionnées malgré les temps difficiles de guerre, se voit refuser l'accès au statut professionnel parce que le village n'a pas... de gare ! Déçus une fois de plus, les joueurs au maillot orange et noir ont cependant de nouveau montré leurs qualités, leur tempérament et leur passion.

Entre le sport, la ferme et ses quelques allers-retours pour ravitailler ceux du maquis, Franz se réinstalle dans une vie bien occupée. Il ne lui manque que Jeanne et Marie...

Les amoureux se retrouvent encore comme par le passé mais leurs projets d'avenir semblent de plus en plus flous. La fougue les emporte toujours lorsqu'ils sont tous les deux, leurs corps ne pouvant résister et leurs étreintes les faisant succomber chaque fois mais le père Pépin a bel et bien réussi à s'interposer entre eux. Il suggère maintenant que Jeanne parte pour la vallée voisine, à Taninges, si proche et si loin à la fois pour eux. Il veut qu'elle y trouve un « véritable » mari et qu'elle y fasse sa vie. Il cherche aussi à échapper à la mauvaise réputation que lui fait porter sa fille en ayant eu une relation avec un « Allemand » et en étant mère-célibataire mineure de surcroît : que de transgressions des règles de bonne conduite !

Le plus difficile pour Franz est que Jeanne lui donne l'impression d'approuver la décision de son père : elle se sent coupable d'avoir marqué sa famille du sceau de la honte. Elle n'a pas le courage d'affronter son père ainsi que le regard de travers de certaines personnes bien-pensantes du village. Sa vie est fichue ! Si elle perd Franz à la guerre, car elle sait qu'il y repartira, plus aucun homme ne voudra d'elle ! Elle est une femme perdue ! Que deviendra-t-elle alors ? Elle sera vouée à rester chez ses parents et à supporter les affronts continuels de son père qui lui fait de plus en plus sentir à quel point elle le dégoûte. Marie assiste à toutes ces scènes, elle en voit même plus que sa propre mère. N'est-elle pas choquée de voir son grand-père cracher dans la soupe de sa fille avant qu'elle ne vienne à table et de ne pas comprendre pourquoi ? N'est-elle pas marquée à vie par ce manque d'amour de son grand-père envers sa propre fille, celle par qui le malheur est arrivé et envers elle-même, sa propre petite-fille ? Jeanne n'a pas le choix. Si elle veut connaître une existence à peu près normale, elle doit partir. Elle refera sa vie sans sa fille, c'est sa seule solution. Marie sera élevée, sans

père ni mère, par ses grands-parents : Marie Françoise, une gentille femme et Désiré, agressif, manipulateur et un peu fou.

Les événements se précipitent en 1942 : la relève est mise en place en septembre, proposant de remplacer un prisonnier travaillant en Allemagne par un français volontaire. Devant le peu de succès de l'opération, le STO est créé en février 43, poussant les jeunes opposants à rejoindre le maquis. Le 11 novembre, les Alliés débarquent en Afrique du Nord ce qui provoque des représailles allemandes et l'occupation de la zone libre. C'est alors que l'armée italienne occupe à son tour les territoires à la frontière, la ville de Nice mais aussi la rive gauche du Rhône et la Corse, recréant ainsi le lien franco-italien de Charles-Emmanuel 1^{er} de Savoie (1562-1630) qui voulait s'emparer du Dauphiné et de la Provence lors des guerres de religion. Les désaccords entre les deux occupants de la France, face à la politique menée par les Allemands contre les Juifs, se font sentir. Le maréchal Ugo Cavallero, chef d'État-major Général des armées italiennes déclarera à ce sujet : « les violences contre les Juifs ne sont pas compatibles avec l'honneur de l'armée italienne. »

Dans le même temps, l'armée italienne fait la chasse aux maquis. La redoutable OVRA (« Organizzazione di Vigilanza e di Repressione dell'Anti-fascismo », Organisation de surveillance et de répression de l'antifascisme) mène la répression notamment à Nice, à la villa Lynwood, lieu des interrogatoires, tortures, jugements hâtifs et exécutions de résistants mais aussi d'internements des édiles de communes où ont été commis des actes anti-italiens. L'OVRA a été créée en 1926 afin de lutter contre les opposants au régime fasciste, en Italie et à l'étranger. À partir de 1940, elle joue un rôle important dans la zone d'occupation italienne en France (son siège est à Menton).

Franz entend parler de certaines histoires survenues à propos des maquisards. Il paraît que deux Italiens sont venus à pied jusqu'au Reposoir, commune située en montant au col de la Colombière. Un maquisard nommé Jean Pasquier dit Jean-Jean, un costaud plutôt marrant avec un chapeau noir, a tué l'un d'eux. Les représailles ne se sont pas fait attendre : le maire, son fils, le boulanger et l'épicier ont été arrêtés et emprisonnés dans un fort à Modane en Maurienne. Par chance, ils en sont revenus trois mois plus tard.

Il y a environ vingt jeunes à Combe Marto. M. Guimet, qui tient l'hôtel de la Colombière, fait partie de ceux qui les ravitaillent. Parfois, ces résistants sont obligés de venir chercher à manger auprès des villageois et remontent dans leur cachette en pleine nuit, le sac à dos plein. Ici règne l'entraide aussi bien pour trouver à manger que pour le travail des champs : quand on tue un cochon, on le partage entre tous ; quand sonne l'heure de couper les foin, tout le monde met la main à la pâte. On raconte aussi que les miliciens sont montés à Combe Marto et ont tiré des coups de feu : « Marron » est resté perché en haut d'un sapin et n'a pas été débusqué, les autres se sont enfuis à Méry et l'un d'entre eux est mort.

Tous ces événements précipitent davantage Franz vers une nouvelle destinée : Jeanne lui échappe, Marie ne le connaît pas, les Italiens sont présents dans la région, le pays a besoin d'hommes en Angleterre... Il pense de plus en plus à mettre son expérience au service de la patrie. Le besoin de se rendre utile lui manque, peut-être est-ce aussi la guerre qui lui manque... L'occupation italienne lui ouvre le chemin : il doit se rendre auprès du général de Gaulle.

C'est Jeanne qui va définitivement le décider.

Se rendant au domicile de la jeune femme, Franz frappe à la fenêtre de sa chambre. Celle-ci lui ouvre et lui déclare brutalement d'une voix empreinte d'une tristesse infinie :

« - Franz, je pars...

- Ça y est, tu as pris ta décision ? lui demande-t-il pour vérifier la véracité de ce qu'il vient d'entendre.

- Oui, c'est mieux comme ça.

- Mieux pour qui ?

- Pour tout le monde.

- C'est surtout mieux pour ton père, il est arrivé à ses fins.

- Il a raison Franz, on ne pourra jamais être heureux ensemble.
- C'est toi qui le dit ou lui ?
- J'ai bien réfléchi et je me dis qu'on n'a pas d'avenir possible tous les deux.
- En fait, c'est vrai, tu as raison... tu mérites quelqu'un de mieux que moi.
- Non, ce n'est pas ça ! Je ne trouverai pas mieux que toi !
- Eh bien alors !
- Alors, le problème est que je suis dans une situation trop risquée : une fille-mère, célibataire ne peut rien espérer ici !
- Si tu ne te sens pas capable de m'attendre, alors c'est vrai que tu es dans une situation difficile.
- Qui sait ce qui va t'arriver ? Comment être sûre que je pourrai construire une famille avec toi ?
- Va, Jeanne, pars, tu trouveras un autre homme qui saura te protéger.
- Adieu Franz, je ne t'oublierai jamais.
- Moi non plus Jeanne. Prenez soin de vous deux. »

Elle lui tend une dernière fois sa fille par la fenêtre : Marie ne devait plus jamais revoir son père...
Ce dernier souvenir de lui sera gravé à vie dans sa mémoire.

Leur ultime baiser a perdu le feu de l'amour : quelque chose est cassé, les cœurs sont meurtris et tristes...

C'est donc fin novembre 1942 que Franz reprend la route en direction de l'Espagne.

Comme le dira bien plus tard Chris Hedges, célèbre correspondant en Irak du New York Time : "The rush of battle is a potent and often lethal addiction, for war is a drug", « l'adrénaline du combat provoque souvent une dépendance puissante et mortelle, car la guerre est une drogue. »

Franz en est-il à ce stade ?

Espagne, 1942
Angleterre, 1943

C'est un Franz décidé, n'ayant plus rien à perdre, qui reprend le chemin de l'engagement : aventurier, « tête-brûlée », baroudeur ? Un peu tout ça à la fois. Sa vie est décidément faite d'errance, d'exil, de rejet et de fuite. Ce doit être son sort : il s'y résigne...

Rompus à l'exercice du combat et à la guerre qui ont rempli sa vie et l'accompagneront jusqu'au bout désormais, c'est avec une certaine excitation qu'il rejoint Lyon en autocar. L'exaltation et l'impatience l'envahissent lorsqu'il s'installe dans le train le menant à Perpignan. La peur l'a quittée. Il a hâte. L'action et le terrain lui manquent. La vie, la mort... il s'en fiche. Seul le moment présent compte, seul le sens de sa vie lui paraît important. S'il accomplit une dernière fois quelque chose de bien, de grand, de valeureux, alors, il pourra s'éteindre, fier, avec la satisfaction du devoir accompli.

L'Espagne apparaît comme un passage logique pour rejoindre l'Afrique du Nord ou l'Angleterre mais aussi comme une terre d'accueil pour ceux qui veulent fuir l'invasion allemande en France. La Suisse aurait pu être un refuge idéal, mais l'Allemagne nazie allait-elle respecter la neutralité de ce pays dans le futur ? Pour continuer le combat et rallier les Forces Armées Françaises Libres (FAFL ou plus simplement les FFL), franchir la frontière pyrénéenne semble la meilleure solution malgré les risques encourus. Les Allemands envahissent le sud de la France en novembre 42 et prennent en main la surveillance de la chaîne montagneuse avec le renfort de la police et de la gendarmerie française. Ne pouvant contrôler tous les cols et les passages isolés des quatre cent cinquante kilomètres de frontière de la Méditerranée à l'Atlantique, ils se concentrent sur les régions situées au pied des Pyrénées à l'ouest du Pays Basque comme à l'est dans la région de Cerdagne et sur les cols équipés d'une route comme ceux de Roncevaux ou Somport. Les villes, les arrêts de bus, les gares sont sous haute surveillance mais aussi les vallées, les refuges ou les cabanes de montagne. Les Feldgendarmes de la Zollgrenschütz, douaniers de la Protection frontalière, et les membres de la Sicherheitspolizei, Police de sûreté (SIPO), prennent en charge l'inspection des cafés et hôtels en vue de surprendre les passeurs et leurs « clients ». Certains sont déguisés en civil et se font passer pour des candidats à l'évasion afin d'entrer en contact avec les filières clandestines pour ensuite les dénoncer. Durant l'hiver 42-43, la surveillance est renforcée du fait du nombre grandissant de tentatives de fuite par la Péninsule Ibérique. Se faire prendre par des Français vous envoyait en Allemagne pour faire partie du STO mais le pire était une arrestation allemande qui vous déportait illico dans un camp de concentration en territoire ennemi.

Qui tente de quitter la France en 42-43 ? Les jeunes réfractaires au STO, obligatoire dès cette époque. Ils se cachent dans les campagnes, plus sûres que les villes et ambitionnent de rejoindre les maquis. Mais parfois, ils ne connaissent pas leur éventuelle existence ou bien il n'y en a tout simplement pas dans leur région. En outre, ces maquis peuvent leur sembler aléatoires et bien peu fournis en armes. Toutes ces raisons poussent certains à risquer leur vie pour franchir la barrière pyrénéenne. Plus tard, au printemps 44, les fuites par l'Espagne s'amenuiseront car les maquis se multiplieront et seront mieux armés.

Ceux qui veulent poursuivre la lutte dans les FFL essaient également de passer la frontière tout comme des Juifs fuyant la persécution nazie, même s'ils ne sont pas certains du sort qui leur est réservé côté espagnol.

Franz poursuit sa route en direction de Saint-Girons dans l'Ariège, point de départ de son périple de

quatre-vingts kilomètres qui devrait l'emmener jusqu'à Alos de Isil, en Catalogne espagnole, puis à Esterrri d'Aneu en traversant le massif du mont Vallier. Il s'est renseigné : mieux vaut emprunter les zones centrales de la chaîne, plus hautes et plus dures certes mais du coup, beaucoup moins surveillées. Ces itinéraires sont d'anciens sentiers utilisés avant eux par les républicains espagnols fuyant le régime franquiste. En montagnard aguerri, il sait qu'il pourra résister aux intempéries qui ne manqueront pas de l'éprouver : chutes de neige intempestives, avalanches, orages violents, brouillard fréquent dans cette région. Il n'ignore pas non plus que les risques sont grands, de chutes dans les ravins, de noyade en traversant un torrent ou une rivière. Il devra en outre affronter le froid, l'épuisement, la faim, les éventuelles blessures mais aussi les marches de nuit à allure forcée accompagnées d'une lancinante angoisse de se faire surprendre. Ce « Chemin de la Liberté » est le plus haut, le plus long et le plus difficile, mais celui qui offre le plus de chance de réussite. Franz se renseigne discrètement pour trouver un passeur, indispensable pour arriver à bon port. C'est auprès d'une jeune serveuse de bar qu'il obtiendra satisfaction, usant pour cela de ses charmes incontestés, faisant leur effet à coup sûr sur la gente féminine. Il se permet par la même occasion de profiter d'un peu de bon temps dans ces bras chauds et douilletts car... qui sait ce que l'avenir lui réserve ?

Les passeurs sont souvent des bergers français et espagnols connaissant parfaitement la montagne pyrénéenne. Il y en aura quelque deux mille durant cette guerre. Il s'agit maintenant d'attendre le meilleur moment pour partir. L'idéal est de commencer cette longue marche quelques jours avant la prévision de mauvaises conditions météo. Ainsi, ils pourront franchir les cols à haute altitude en réduisant les risques de surveillance et donc d'arrestation.

C'est le moment opportun pour Franz. Accompagné d'autres hommes voulant fuir la France, le passeur semble avoir mis toutes les chances de leur côté : le groupe est constitué de gars robustes, même s'ils ne sont pas tous habitués à la marche en montagne. Franz a bon espoir : cette entreprise peut aboutir. Il donne l'argent qu'il a pu mettre de côté au berger, bien obligé de se faire payer pour donner à manger à sa famille. Il s'agit aussi d'une contrepartie des risques qu'il prend pour les autres. Franz lui emboîte le pas, suivant sans peine le rythme imposé. Partant du pont de Saint-Girons, ils vont devoir atteindre le col de l'Artigue au-dessus du village de Sentenac d'Oust. Commencer par une grande montée permet de jauger le niveau du groupe. Pour l'instant tout le monde suit avec plus ou moins de difficulté. Franz se sent à l'aise sur ce profil accidenté. Plus tard, un drame aura lieu à l'endroit même où ils se reposent un peu, dans une grange. En effet, quelques mois après leur passage, un jeune passeur de dix-neuf ans du nom de Louis Barrau, sera dénoncé et rejoint par une patrouille allemande ainsi que par la police locale à la place d'un groupe de candidats à l'évasion. Sommé de sortir de la grange où il se cachera, il refusera et celle-ci sera incendiée. Contraint de prendre l'air pour pouvoir respirer, il sera fusillé sur place. Pour le moment, nos hommes repartent et progressent, toujours de nuit : ils descendent sur Aunac. Ils s'arrêteront vers la cabane pastorale de Lézurs. Nous sommes en automne et le temps devient mauvais, comme prévu. Il se met à pleuvoir. Cette nuit, ce sont le vent, la pluie et le froid que le groupe devra affronter. Le passeur garde une allure rapide afin de ne pas perdre de temps pour arriver au prochain refuge. Ils franchissent le col de La Core à mille trois cent quatre-vingt-quinze mètres, glacés, trempés, ne sentant plus ni pieds, ni mains. Certains commencent à faiblir. Le manque de repos et de nourriture conjugué aux éléments extérieurs met les corps à rude épreuve. Il faut donc ralentir un peu la vitesse pour espérer arriver ensemble. Personne ne parle, on garde son souffle et ses forces... et puis, que dire ? Chacun a son histoire et de bonnes raisons pour être volontaire à un tel calvaire. Les pensées vont plutôt vers ceux que l'on a laissés, ceux que l'on va peut-être retrouver et vers le destin incertain du lendemain. On espère, on prie, on tente de garder espoir, de rester en vie... Tout cela utilise le peu d'énergie qui reste au fond de ces êtres meurtris. Parler demande trop d'effort et apparaît ici comme superflu. Dès la nuit tombée, le départ est donné en direction du col de Soularil. L'altitude s'élève et la pluie commence à se transformer en neige, ce qui n'augure rien de bon pour les prochains obstacles à franchir qui seront plus hauts. Après une légère descente sur la cabane de Subera, nos hommes

s'apprêtent à attaquer la longue montée au col de Craberous culminant à deux mille trois cent quatre-vingt-deux mètres surplombé par le pic de Lampau. Presque neuf cents mètres à gravir, se terminant par une montée très raide : de quoi exténuer nos fugitifs. Mais soudain, à peine partis, le passeur s'accroupit et fait signe aux autres d'en faire autant en mettant un doigt sur la bouche pour signifier de ne pas faire de bruit. Masqués par la neige qui tombe accompagnée de brouillard, le groupe peut espérer ne pas être repéré, si la chance est de leur côté. Une patrouille prospecte aux alentours de la cabane qu'ils viennent de quitter il y a peu. Ils se trouvent à environ cinquante mètres d'elle. Personne ne bouge, les corps osent à peine respirer, la peur et l'angoisse étreignent les viscères et donnent la nausée. Ce serait trop bête d'échouer alors qu'ils avancent plutôt pas mal et sont particulièrement motivés et résistants ! Franz comprend des bribes de conversations en allemand mais se garde bien de le dire : il serait aussitôt soupçonné d'être un espion ennemi voulant infiltrer les réseaux de passeurs. De plus, il doit rester avec le groupe car il sait qu'il ne peut pas arriver seul au bout de cette expédition. Le mauvais temps s'accroît, décourageant les soldats allemands qui prennent la direction de la descente. Attendant encore quelques minutes par précaution, les hommes se laissent choir sur le sol, soulagés de ne pas devenir cadavres ou déportés et épuisés par cette épreuve morale et nerveuse. Ils entrent à partir de maintenant dans le domaine de la haute-montagne : altitude, neige, vent, froid, terrain rocailleux en granit et pente inclinée. Le plus difficile reste à franchir mais si tout se passe bien, ils seront dans deux jours du côté espagnol. Après plusieurs heures de montée pénible, la troupe épuisée est en vue du col des Craberous. Elle doit grimper le névé, persistant même en été, puis l'ultime côte raide sous la neige tombant à gros flocons. Chaque pas est éprouvant, les hommes s'enfonçant jusqu'à mi-cuisse. Le guide lui-même s'exténue à tracer le chemin dans cette immensité blanche, pénétrant un brouillard épais et froid. Les yeux fixés sur sa boussole pour ne pas dévier dans ce paysage immaculé, le ciel touchant la terre, ils franchissent le col et basculent sans plus attendre de l'autre côté. Les mains insensibles sont coincées sous chaque bras pour tenter de les sauver. Les pieds au contact de la neige ne sont plus que deux morceaux de bois supportant à peine le poids des corps lourds et imbibés d'eau. Deux cents mètres de descente et ils pourront se reposer un peu à la cabane d'Espugue. Dans cette petite bâtisse en pierre, ils sont à l'abri des intempéries mais pas pour autant au chaud. Ils vont devoir se serrer les uns contre les autres pour tenir le temps d'une nouvelle journée. La nuit libératrice venue, les hommes tâchent de secouer leur carcasse engourdie. Ils vont solliciter de nouveau aujourd'hui puisqu'ils programment de passer le col du Pecouch. Ils verront ensuite s'ils sont encore capables de pousser jusqu'à la frontière. Le clan d'évadés s'efforce de chauffer ses muscles endoloris et de reprendre sa route malgré le peu d'énergie qui lui reste. La faim se fait cruellement sentir mais chacun sait qu'il n'a pas le choix : continuer ou mourir sur place enseveli par la neige. Le temps est toujours aussi exécrable, le vent a même forcé depuis la nuit dernière. Les êtres recouverts de leurs linceuls, tels des fantômes dans une atmosphère de bout du monde, posent chaque pied l'un devant l'autre, en un réflexe inné et mécanique. Machines à avancer, les hommes ont le cerveau aussi vide que leur ventre. Ils s'évertuent à ne pas penser ni réfléchir, seule façon pour eux de ne pas « craquer » et de ne pas redescendre vers des paysages plus humains. Ils sont comme envoûtés, ensorcelés par le blanc présent partout où portent leurs yeux, ne leur offrant aucun repère pour se situer dans l'espace. Dans cet environnement hostile, Franz est celui qui tient le mieux. Il a déjà connu la rudesse de la montagne, son climat et ses intempéries impitoyables, il les a déjà subies. Sa résistance et sa force vont encore venir à son secours. Les autres se traînent derrière lui et leur passeur, la marche est de plus en plus lente. Pas question d'en laisser un en chemin, ils finiront ensemble. Le col du Pécouch n'est pas bien loin : trois cents mètres de montée, rien du tout par rapport à ce qu'ils viennent d'accomplir les nuits précédentes. Cependant, il semble que cette ascension soit celle d'un mur infranchissable. Au bout de bien plus de temps qu'il n'en faut, après de multiples arrêts, l'équipée atteint son but avant de basculer vers une descente vertigineuse demandant presque autant d'efforts que la montée. En effet, il s'agit de se concentrer, de bien

positionner ses pieds pour tenir l'équilibre. Soudain, un long cri de terreur perfore le brouillard pour s'infiltrer dans les oreilles de chacun. Un des gars dévale la pente à toute vitesse, roulant sur lui-même. Les autres activent alors l'allure pour se porter à son secours. Blessé, le sang coule le long de sa jambe et de son front : ils doivent s'arrêter ici, à la cabane des Estagnous. Ils n'ont pas avancé beaucoup cette nuit, ils devront mettre un jour de plus pour espérer atteindre la frontière. Transis de froid, mouillés depuis plusieurs jours, nos fugitifs arrachent quelques planches là où ils peuvent afin de faire du feu : c'est pour eux une question de vie ou de mort. Le blessé est allongé près de la source de chaleur, les autres s'agglutinent pour trouver un peu de réconfort et sécher leurs pauvres vêtements. Chacun essaie de conserver en bon état comme il le peut ses pieds, en les frottant énergiquement, ses mains en les plaçant au-dessus des flammes, son corps en entier en exposant tour à tour son dos ou sa poitrine face au foyer brûlant. Demain, c'est sûr, ils en auront fini. La nuit venue, le groupe s'ébranle une dernière fois et commence par la fin de la descente sur l'étang rond avant d'entamer l'ultime montée de six cents mètres vers le col de Claouère point culminant de leur épopée à deux mille cinq cent vingt-neuf mètres en passant par l'étang long. D'ordinaire vue magnifique, c'est dans un enfer que les candidats à l'Espagne poursuivent leur route. Sachant la fin proche, les êtres puisent leurs ressources restantes, au bord de l'épuisement total et de la mort physique. Franz et un autre gaillard soutiennent jusqu'au bout leur camarade d'infortune, la jambe et le front écorchés, une entorse à la cheville, pas encore apte à se déplacer seul. Le passeur les laisse au col servant de frontière, terre promise tant attendue, et leur indique la voie pour entamer la longue descente de plus de mille mètres jusqu'à Alos de Isil. Après s'être donné l'accolade, les hommes prennent chacun leur chemin, vers leur destinée. Les efforts demandés par la descente ne sont pas des moindres et celle-ci paraît bien longue. Ayant atteint les limites possibles de survie, les moribonds s'écroulent cachés dans la forêt toute proche, soulagés et revigorés par la température un peu plus clémente à cette altitude qui est tout de même de mille trois cent soixante-huit mètres. A peine mettront-ils les pieds au village qu'ils seront « cueillis » par les carabiniers espagnols, ceux de la « guardia civil ». Leur crainte d'être renvoyés en France sera de courte durée puisqu'ils vont immédiatement être transportés en bus jusqu'à Sort, petit village de la province de Lleida en Catalogne en passant par Esterrri de Aneu où ils avaient projeté d'aller si tout s'était déroulé comme prévu. A partir de novembre 42, les passages en masse en Espagne poussent l'ambassadeur de Vichy à Madrid, François Piétri, à intervenir auprès du Ministre espagnol des Affaires Étrangères, Jordana, afin que les évadés ne soient pas refoulés mais simplement internés. Les Alliés ayant été victorieux à plusieurs reprises, le général Franco s'adapte alors à l'évolution de la situation européenne et s'assouplit face aux demandes françaises. Même si la vie à Sort n'est pas le paradis, être enfermé en Espagne est déjà l'antichambre de la liberté.

Arrivés sur les lieux, nos hommes s'empressent de se débarrasser de leurs papiers et de se faire passer, par précaution, pour des Canadiens. A bout de forces, ils s'entassent avec d'autres dans la chapelle gothique de vingt-quatre mètres carrés. Cette pièce unique, grise, munie d'un wc à la turque dans un coin, sera l'aboutissement de leurs efforts. Ils vont malgré tout tenter de reprendre des forces, couchés sur la paille et nourris d'un maigre repas constitué d'une soupe bien peu appétissante et d'un quignon de pain. Ils vont, comme tant d'autres avant eux, franquistes puis républicains, marquer leur passage dans cette geôle en gravant leurs noms sur les murs : ainsi, laisseront-ils un témoignage de leur existence et de ce qu'ils ont subi au nom de la liberté. Franz a une pensée émue pour son ami Pierre, mort dramatiquement dans ce pays. Il revit, l'espace d'un instant, sa guerre civile à lui, avec les républicains, plein d'espoir et d'envie de paix. Il sent la mélancolie l'envahir en lisant ces noms tapissant les murs : combien, comme lui, ont cru à la justice, à la victoire des vraies valeurs humaines, à la construction d'un monde libre ? Combien ont été déçus et se sont sentis trahis lorsqu'ils ont découvert les vrais enjeux de cette guerre et le besoin de conquête de pouvoir des différents belligérants ? Là, quand ils arrivent à se faire comprendre pour connaître le jour de leur libération, ils entendent à tout moment la sempiternelle réponse, aussi

vague qu'angoissante : « mañana », demain. Mais demain arrive au bout de trois jours interminables : pour être déplacés où ? Les prisonniers sont disséminés dans les différents camps espagnols en attendant, souvent plusieurs mois, que la Croix-Rouge internationale les fasse libérer. Pour Franz et ses camarades d'évasion, ce sera direction Miranda de Ebro, où ils viendront se joindre aux milliers d'étrangers déjà enfermés à cet endroit. Les premiers à y être expédiés seront, en 1940, des Anglais qui n'ont pas pu embarquer à Dunkerque suivis de Polonais, de Belges, de Hollandais, de Norvégiens puis de Français. Nos hommes retrouvent d'autres compatriotes : des jeunes ayant fui le STO, des insoumis pacifistes, refusant de prendre les armes, des membres de la pègre marseillaise ou niçoise soucieux d'échapper à la justice française mais aussi ceux qui, comme Franz, veulent poursuivre la lutte et rejoindre l'Angleterre. Ils sont mêlés à des Juifs d'Europe centrale fuyant les persécutions nazies, à des soldats anglais, polonais et belges ainsi qu'à des Espagnols, opposants au régime franquiste. Plus tard, en 45, ce seront des Français collaborateurs avec l'ennemi et des Allemands nazis essayant de fuir en Amérique du Sud qui rempliront le camp de Miranda. Les hommes vont désormais connaître la faim, le froid, les poux et la gale. Depuis la guerre civile, les prisons franquistes sont surpeuplées et les conditions d'existence sont particulièrement pénibles du fait de la promiscuité, du manque d'hygiène et de nourriture mais aussi des maladies. Le plus difficile à supporter est pourtant l'attente et la désinformation, l'ennui, la colère de ne pas être pris en charge par les Alliés ainsi que le sentiment d'abandon. Le camp, situé à la limite du Pays Basque et de la Castille, dans la banlieue de la ville de Miranda de Ebro, est planté sur un vaste plateau au milieu des montagnes. Il est entouré d'un mur surmonté de fils de fer barbelés. Derrière, des militaires de l'Armée de Terre espagnole surveillent le camp du haut de leurs guérites espacées de cinquante mètres. Les hommes franchissent le portail d'entrée et pénètrent dans l'espace de rassemblement. Au sommet d'un mât flotte « la bandera », le drapeau national espagnol. A leur gauche, ils découvrent la trentaine de baraquements qui seront leurs toits pour bien plus longtemps qu'ils ne le pensent. Ces constructions en dur, crépies à la chaux sont rangées le long de la ligne de chemin de fer et contiennent jusqu'à cent cinquante détenus, uniquement masculins. Elles mesurent vingt mètres de long sur six de large et comportent une allée centrale en terre battue. De chaque côté sont disposés des bas-flancs. Des logettes appelées « calles » sont créées à l'aide de cartons, planches ou couvertures et peuvent être occupées par six personnes.

Franz prend la queue d'une longue file au bout de laquelle il sera pesé, mesuré, fiché. Il reçoit ensuite deux couvertures usagées, une assiette, une cuillère et sa paillasse, un sac de toile rempli de paille. Cet épisode a pour lui le goût du déjà vécu, lors de son engagement à la Légion. Il voit alors défiler dans sa tête toutes ces années passées à combattre, cette vie rude qui a été la sienne, les horreurs dont il a été le témoin et même l'acteur. Cette existence sans douceur, qui manque cruellement d'amour et de chaleur humaine, recommence encore et encore et sera, il en est sûr, désormais son seul avenir. Chassant de toutes ses forces ces pensées énergivores, il prend possession de sa place dans une « calle ». Il installe ses quelques affaires sur sa couche qu'il faudra surveiller précieusement car le risque de vol est constant. Une ambiance de méfiance, de suspicion règne ici : aucun cadeau à son voisin, c'est la loi du plus fort au nom de la survie. Le « kabo de vera », le chef de baraque enregistre les emplacements de chacun, les sorties, les entrées, les déplacements. La surveillance est constante. Franz remarque que les prisonniers sont tous de robustes gaillards : le passage par les Pyrénées, nommées à juste titre les « montagnes du courage », a effectué un tri naturel. Tous sont d'un âge compris entre vingt et quarante ans. Cependant, la forte majorité doit avoir entre vingt et trente ans. Franz fait donc partie des plus « âgés » du haut de ses trente-quatre ans mais il peut rivaliser de force et de corpulence avec les plus jeunes. Il repère la « Botiquin », salle de pansements et de consultations des malades. Là, des médecins français et espagnols sont chargés certes de la santé des détenus, mais aussi de détecter les galeux. Ceux-ci devraient être isolés dans la « sarna », mot espagnol voulant dire gale, mais cette recommandation est peu respectée. La dysenterie est monnaie courante au camp, si bien qu'elle a même pris le nom de « Mirandite ». Elle oblige les

malades à se soulager plusieurs fois par nuit, à la hâte, dans les allées du camp. Ces nuits sans sommeil sont de surcroît entrecoupées par les interpellations réglementaires des sentinelles espagnoles : « alerta una ! », « alerta dos ! »...

C'est dans cette atmosphère de survie que Franz entame de nouveau de longs mois d'attente. Il se rappelle l'année 39-40 où il avait déjà subi une période identique, mais là, les conditions sont plus rudes. Il se sent encore en forme et ne servir à rien une fois de plus est mentalement difficile à admettre pour lui comme pour les autres. Il se surprend à laisser vagabonder son esprit vers Jeanne et Marie, Pierre et ses autres compagnons d'armes. Mais, non. Il balaie bien vite ces pensées qui ne font que lui apporter souffrance et questionnements. Finalement, sa sœur avait peut-être raison : mieux vaut ne pas réfléchir, ne pas ressentir. Mieux vaut fermer la porte à ses émotions et se contenter de faire son devoir. Il la comprend tout à coup et se sent piégé, comme elle, dans une existence qu'il ne maîtrise pas. Le soir de ce premier jour, il se glisse dans une queue interminable pour recevoir ce que seront ses repas quotidiens à partir de maintenant, en-dessous de la ration de survie, midi et soir : le « Rancho », composé de légumes (carottes, choux, pommes de terre) et de féculents dans lesquels sont longuement bouillis des morceaux de viande ou de poisson qui atterrissent dans l'assiette si l'on a la chance de ne pas se trouver en fin de queue. Trois louches d'huile d'olive brute, très difficile à digérer, sont ajoutées en fin de cuisson dans le grand chaudron collectif. Quelques crudités sont en supplément le midi, complétées parfois par un fruit. Il n'aura droit qu'à un œuf et un quart de vin par semaine, du café très clair et un quignon de pain le matin : pas de quoi sustenter un grand corps comme le sien. Aussi, la débrouillardise est-elle de mise au sein du camp afin de se procurer un peu de nourriture supplémentaire et de ne pas devenir l'ombre de soi-même : chaque homme, à sa sortie de Miranda, aura perdu en moyenne trente pour cent de son poids ! Tout ce qui peut avoir une quelconque valeur va être échangé contre une omelette, des fruits, du pain : stylo, montre, chaîne de cou, bague et autres objets personnels. Mais le plus grand problème vient de l'eau : Miranda n'est pas surnommé le « camp de la soif » pour rien. Chacun doit s'armer d'une patience infinie et attendre de longues heures pour n'obtenir qu'un quart d'eau potable. D'autre part, seuls dix robinets et autant de douches froides sont en fonction pour la toilette. Trente-six latrines à la turque uniquement sont utilisables par les quelque quatre mille prisonniers et sont, en conséquence, constamment surchargées de matières fécales. Les hommes sont donc contraints à s'habituer, si faire se peut, à vivre sales dans cet environnement crasseux et propice à la prolifération de nombreux parasites : rats, souris, puces, poux, gale, punaises, mouches, morpions. De ce fait, l'état mental de beaucoup d'entre eux se délabre, sombrant dans la détresse et les idées morbides. La messe dominicale est obligatoire et des punitions sont distribuées à ceux qui refusent d'y assister. Même traitement violent à coup de crosse pour ceux qui ne veulent pas se contraindre à lever le bras en criant « Franco », à assister au lever de drapeau chaque matin et à chanter l'hymne espagnol « Por Dios, por la Patria, por el Rey », (pour Dieu, pour la Patrie, pour le Roi).

Franz ne s'autorise pas cependant à se laisser aller à cet effondrement psychique. Il lutte pour garder la tête haute et un semblant de dignité. Pour échapper à la folie, il s'oblige à une certaine hygiène, même réduite au minimum vital, à un entretien quotidien de ses muscles en effectuant des exercices répétés maintes fois à la Légion. Mais d'où tire-t-il cette force mentale ? Comment ne pas être happé par cette déshumanisation et ne pas céder à la tentation de baisser les bras et de ne plus lutter contre l'inacceptable ? Franz, lui, en est capable, sans trop savoir pourquoi. Car au fond, qu'espère-t-il à sa sortie ? Sa conduite est davantage dictée par son insoumission qu'à son espoir de vie meilleure, par sa volonté de ne jamais subir et de ne courber l'échine à aucun moment face à l'injustice. Ses convictions sont sa force et restent inébranlables quoi qu'on lui fasse endurer. C'est en cela qu'il est différent et qu'il lui sera donné de réaliser une vie hors du commun. Début mai 43, après six mois de ce calvaire, Franz entend enfin le fameux « mañana » tant attendu lancé par le « kabo » : c'est le signal pour lui du départ hors du camp pour le lendemain. Une énergie nouvelle l'envahit, la vie coule à nouveau dans ses veines et l'envie de combattre alimente instantanément

son esprit. Cette dernière nuit blanche marque le début de son ultime aventure. Des questions fourmillent dans sa tête : Pourquoi lui ? Pourquoi maintenant ? Grâce à qui ? Il va rapidement comprendre que les évadés de France sont dans une grande proportion des militaires, comme lui, qui peuvent encadrer des troupes. Les Alliés prennent conscience de l'avantage à tirer des prisonniers français qui peuvent constituer de futurs combattants. Ils font donc pression sur le gouvernement espagnol, de plus en plus neutre dans ce conflit mondial, sentant le vent tourner en faveur des Alliés, grâce à des arguments économiques. L'Espagne, très pauvre, échange alors des prisonniers contre du blé et des phosphates nécessaires à l'agriculture et à la fabrication d'explosifs. La Croix-Rouge négocie le départ des prisonniers en Afrique du Nord. C'est donc grâce aux pressions américaines et au marchandage politico-commercial du printemps 43 que Franz quitte le camp de Miranda via Gibraltar.

Dès l'aube, il se dirige vers la sortie, escorté de ses camarades de détention l'enviant et espérant secrètement que leur tour viendra bientôt. Dehors, il est accueilli par le délégué de la Croix-Rouge française du gouvernement d'Alger qui lui explique la suite des événements. Comme lorsqu'il s'est évadé du Frontstalag de Metz, il lui semble voir le ciel pour la première fois, sentir enfin les parfums oubliés de la nature et entendre celle-ci vibrer autour de lui. Quelles sensations uniques, intenses, jubilatoires ! Tout se précipite pour Franz et à peine retrouve-t-il sa liberté qu'il est acheminé à Madrid par le train. Après quelques jours, il repart pour Malaga en passant par Cordoue. Il est hébergé, avec les autres évadés de France, dans les arènes de la ville avant de rejoindre Gibraltar et de devoir choisir entre l'armée française d'Afrique du Nord à Casablanca sous les ordres de Giraud ou les Forces Françaises Libres en Angleterre. Giraudistes et Gaullistes tentent de les attirer dans leurs unités mais Franz remarque que les engagements dans les FFL s'avèrent massifs. Bien sûr, une recrue comme lui est une aubaine pour les FFL : fort, encore en bonne santé malgré l'affaiblissement dû à la malnutrition, vigoureux et plein d'énergie bien que fatigué, ayant une grande expérience du terrain. Un gradé de son type est un atout incontestable. Encore faut-il qu'il passe l'épreuve de l'interrogatoire...

Le sud de l'Espagne, à l'atmosphère proche de l'Afrique du Nord, lui fait revivre ses premiers pas sur le continent africain, inconnu pour lui à l'époque, source de rêves et de fantasmes, ébloui qu'il était par tant d'exotisme et de beauté nouvelle. Le sable blond, le souffle chaud du vent, les couleurs et les odeurs l'imprègnent et ravivent en lui le souvenir de son passé de légionnaire. Il découvrait alors la griserie de l'aventure, l'étrangeté de la terre d'Afrique, le sentiment de puissance que lui procurait l'impression de posséder le monde. Il se sentait si rempli d'espoir et de fierté, si sûr de la grandeur de sa mission, de venir ici accomplir de belles choses pour une noble cause ! C'est ce qu'il croyait encore en ce temps-là...

Il va suivre ses convictions et monter à bord du Santa Rosa, afin de rejoindre l'Angleterre. Ce cargo mixte, construit en 1932, a été réquisitionné par la US War Shipping Administration dès 1942 afin d'être affecté à l'armée pour le service des troupes. Transportant les soldats américains jusqu'à Casablanca, il arrive au port le 10 mai 1943 pour accoster à Gibraltar le 13 mai suivant. Ce n'est que le 23 mai que Franz embarque avec les autres volontaires à bord de l'USS Santa Rosa qui restera en rade jusqu'au 29 mai, jour mémorable où le général De Gaulle, parti rejoindre Alger, rend visite à ces évadés de France. Quelle fierté pour eux ! Quel honneur ! Franz est ému de voir en chair et en os celui dont il a entendu l'appel deux ans auparavant, qui lui a permis de redonner un sens à sa vie, de retrouver l'énergie pour s'évader de Metz et pour fuir en Espagne. Le « Grand Charles » en personne les remercie et leur souhaite la bienvenue dans la France Libre. Il ne leur promet rien d'autre qu'Honneur et Gloire. Il va même serrer quelques mains et se renseigner sur le parcours de certains. Cette visite inopinée regonfle les troupes et Franz se sent redoubler d'ardeur pour le combat auprès de ce rassembleur. Dans la nuit du 30 mai, le Santa Rosa se joint à un convoi formé de trente navires escortés de contre-torpilleurs, de cuirassés et d'un porte-avion. Ce navire de ligne pouvait, à l'origine, contenir deux cents personnes. Il sera réaménagé afin d'en recevoir deux mille. Des couchettes

exiguës ont été créées sur les flancs du bateau, à l'endroit où étaient stockés auparavant des fruits exotiques. La moitié des hommes en bénéficiera, l'autre moitié s'entassant sur le pont à l'air libre. Un système de rotation d'occupation des couchettes est organisé. Seules quelques cabines sont réservées aux officiers.

C'est dans ce confort spartiate que Franz exécute son trajet sur l'Atlantique. Deux alertes au sous-marin viendront troubler ce voyage pénible à bord de ce cargo surchargé. Arrivés à l'embouchure de la Clyde, les hommes vont encore devoir patienter à bord pendant deux jours avant de débarquer à Geenock près de Glasgow le 6 juin au soir. Ils sont tout d'abord accueillis par la Croix-Rouge qui leur distribue ce qui va s'appeler « a nice cup of tea » puis des membres de « l'Intelligence Service » les dirigent vers Londres en train puis en autobus. Les hommes sont, normalement, conduits à la « Royal Victoria Patriotic school » : il s'agit d'une ancienne école réservée aux fils d'officiers transformée en résidence surveillée. C'est là qu'ils sont interrogés pendant plusieurs semaines, comme tout volontaire entrant sur le sol britannique. L'afflux de candidats est tel en 43 que l'attente pour cet interrogatoire obligatoire avant tout engagement est interminable. Aussi certains, dont Franz, sont transférés sur Camberwell. C'est dans cette grande propriété bourgeoise où des dortoirs ont été aménagés, entourée de hauts murs et gardée, qu'il va séjourner un mois, le temps de lui accorder la confiance nécessaire à son inclusion au sein des FFL. Interrogé dans un ancien camp de travail aménagé pour l'occasion par le Ministère de la Guerre, son accent suscite des doutes et des suspicions. Les questions qui lui sont posées concernent son identité, son âge, ses origines, mais aussi ses diverses relations et la manière dont il s'est évadé de France. Tout est noté sur une fiche, les données sont vérifiées et recoupées. Le but est de ne laisser passer aucun agent ennemi qui tenterait de s'infiltrer sur le territoire : « L'Angleterre est une citadelle qui se défend à l'entrée ». Franz répond aux questions des membres du contre-espionnage et réexplique à de nombreuses reprises son parcours depuis son départ de France. Il est même contraint de raconter plusieurs fois sa vie entière afin que les officiers de « l'Intelligence », qui se relayent, puissent comparer ses dires et être certains qu'il ne se contredit pas. Toutefois, comment être sûr que cet originaire d'Autriche soit bien du côté français ? Pour contrôler, le service du contre-espionnage britannique demande une enquête auprès d'agents clandestins du renseignement français. Malgré sa motivation, Franz se languit de retrouver le terrain et de redevenir un soldat à l'action. Certains futurs engagés entament même une grève de la faim du côté de la Patriotic School, tant les délais pour passer à l'interrogatoire sont démesurément longs. Être dans l'attente est contre-nature pour ces hommes qui ne vivent qu'à travers le combat. Toutefois, Franz se résigne : ce n'est pas la première fois qu'il doit patienter ainsi et il sait que c'est le prix à payer avant d'entrer dans le vif du sujet. Malgré tout, ces périodes d'ennui sont propices aux rêveries, aux réflexions auxquelles il se laissait volontiers aller auparavant mais qu'il fuit aujourd'hui. Comment ne pas inévitablement repenser à Jeanne et Marie ? Que deviennent-elles ? Jeanne est-elle partie à Tanninges, a-t-elle succombé aux charmes d'un autre homme ? Marie est-elle heureuse avec ses grands-parents ? Le père Pépin l'inquiète : n'est-il pas trop dur avec elle ? Très vite, il met en place sa nouvelle stratégie et écarte de toutes ses forces ces réflexions douloureuses de son esprit. L'action dans la bataille aide à ne pas penser, lui procure l'adrénaline et l'excitation qui lui permettent d'exister et dont il ne peut plus se passer maintenant. Ce durcissement qui s'infiltré petit à petit dans son âme et son cœur lui fait peur mais c'est sa seule solution de survie. Va-t-il devenir insensible et dur comme son père ? Finit-on inévitablement par ressembler un jour ou l'autre à ses parents ? Il prend conscience de son changement mais ne sait pas comment faire pour agir autrement. Il est « coincé » entre la tentation de la mélancolie et la négation de son comportement qui le rapproche de son père, ressemblance qui lui est insupportable. Peut-être n'aurait-il pas été un bon père, après tout ? Peut-être aurait-il été trop absent ou trop sévère avec Marie ? Finalement, la situation est peut-être mieux ainsi... Stop ! Stop ! Ça suffit ! Il tente, tant bien que mal, d'arrêter le flux de questions qui mitraille son cerveau. Franz sort et prend un ballon : voilà un bon moyen de détourner son attention sur autre chose et de décharger ses

tensions. Il se met alors à jouer au foot jusqu'à en perdre haleine.

L'autorisation d'incorporer les FAFL lui est enfin accordée le 18 juin 1943. Franz, qui prend alors un pseudonyme français et se fera désormais appelé Francis Morand, fait donc désormais partie de l'Armée de l'Air. Il est muté au sein de la compagnie de Camberley. Il intègre le premier Bataillon d'Infanterie de l'Air (BIA), Bataillon de parachutistes français. Son matricule est le 35.718. Sur les formulaires de son livret de solde, Franz décide de se réinventer une vie : il est né à Casablanca de parents français. Finalement, il a quitté l'Autriche depuis si longtemps qu'il se sent français avant tout. C'est presque naturellement qu'il se crée une nouvelle existence. Son cœur n'est-il pas resté en Haute-Savoie ? Et puis Casablanca sera son alibi à cet accent qui lui pose tant de problèmes. Il faut dire aussi qu'il a changé, Franz. Il s'est construit un personnage d'aventurier : sa vie n'a été que fuite, quête de sens, exil. Il aime l'inconnu, les situations difficiles, la survie, le sport et les femmes. Les épreuves lui ont forgé un caractère bien trempé, provocateur, fonceur, ne craignant rien. D'ailleurs, de quoi aurait-il peur ? La mort elle-même ne l'effraie plus, alors le reste...

Camberley est le camp de l'ennui et du désespoir. L'inactivité des recrues engendre une atmosphère de débauche d'alcool et d'agressivité. Elles occupent leur temps à déambuler dans Londres entre les quelques corvées d'entretien du camp et les marches. Les bagarres éclatent pour des brouilles. Parfois ce sont des coups de feu qui retentissent à travers le camp : le sentiment d'abandon met les nerfs à vif et démoralise les hommes. Franz reçoit, à son arrivée, une couverture, une paillasse et un polochon et s'installe dans un des baraquements. Puis, on lui fournit un treillis, un béret, des chaussures, un uniforme et du linge de corps. Malgré tout, des rudiments de la vie militaire sont imposés au camp : lever six heures trente au son du clairon, déjeuner, toilette et inspection du lit « au carré ». Lors du rassemblement à sept heures trente, les ordres sont donnés : maniement d'armes, marche, gymnastique, nettoyage, ravitaillement ou désherbage du camp. Les marches se succèdent aux marches et la monotonie finit par venir à bout de la patience des hommes. Heureusement, à partir de 43, la formation des futurs combattants s'organise et des stages leur sont proposés.

Franz va avoir la chance de faire partie du détachement qui défilera à Londres pour le 14 juillet : il sait déjà marcher au pas, en cadence, tenir son fusil... D'ailleurs, Franz est reconnaissable lorsqu'il déambule : le pantalon bien rentré dans les bottes, le béret posé avec soin sur son large front, il se tient d'une manière parfaitement droite, si droite que ses camarades à côté de lui semblent être avachis ! En passant devant le Général Giraud, les hommes tournent intentionnellement la tête pour manifester leur désapprobation envers celui qui fut pétainiste avant de se rallier du côté du plus fort. La fierté d'appartenir à la France Libre se lit sur leurs visages et transparaît dans leur démarche.

Les hommes apprennent, pendant leur préparation en Grande Bretagne, qu'un coup d'État antimussolinien vient d'arrêter brutalement l'occupation italienne dans le Sud-Est de la France, le 25 juillet 1943 mais aussi que les troupes allemandes remplacent progressivement leurs prédécesseurs italiens. Le 8 septembre de la même année, l'Italie signe l'Armistice de Cassibile, village se situant non loin de Syracuse en Sicile, avec les Alliés, laissant ainsi le contrôle de ses territoires aux Allemands et sous administration du régime de Vichy. Franz ne peut s'empêcher de penser à celles et ceux qui sont restés en Haute-Savoie et à Scionzier en particulier. C'est en effet en 43-44 que l'armée allemande et la Gestapo s'installent dans la région ainsi que la milice de Darnand, l'École d'Horlogerie de Cluses devenant leur quartier général. Comment vont vivre Jeanne et Marie dans un tel contexte ? Il espère qu'au moins il ne leur arrivera rien et qu'elles survivront à cette terrible guerre.

Se lançant à corps perdu dans l'action, motivé plus que jamais à œuvrer pour la libération de son pays et à chasser les Allemands du territoire où vivent sa femme et sa fille, il se porte volontaire pour effectuer des stages. Même s'il possède une solide expérience de la guerre par rapport à nombre d'hommes présents sur les lieux, cela lui permettra au moins d'avoir l'esprit occupé, d'apprendre le saut en parachute, de nouvelles techniques de combat et de garder une bonne forme physique. Il

est envoyé à la première brigade indépendante de parachutistes polonais de Largo en Écosse, au « Monkey House ». Là, ses collègues et lui travaillent les mouvements à exécuter lors des sauts, les parties du corps qui sont sollicitées (tronc, hanches, bras), la souplesse des jambes, des genoux et des chevilles, le roulé-boulé qui est répété un nombre incalculable de fois ainsi que la technique pour se laisser tomber au sol en douceur. Les différentes phases du saut sont enseignées et pratiquées ainsi que la réception. Les élèves apprennent ensuite à réagir aux ordres donnés par l'instructeur et auxquels ils doivent être habitués : « Action Station », « go ! » Des sauts sont simulés dans un hangar : de plus en plus vite, de plus en plus haut.

Ils vont ensuite à Hardwick près de Chesterfield chez les Anglais au sein du « training school », camp d'entraînement des parachutistes et commandos britanniques. C'est là que Franz va séjourner et effectuer les entraînements comme les autres non-initiés. Le changement radical provoqué par la rigueur toute britannique sort les hommes du laisser-aller de Camberley : application du règlement à la lettre, déplacements dans le camp au pas de gymnastique, entraînement très dur... Mais rien de tout cela n'effraie Franz ni ne lui semble trop éprouvant. Sa vie entière a été consacrée à se maintenir en forme, à garder sa musculature, sa souplesse, son agilité et sa rapidité. C'est donc avec facilité qu'il s'exécute au cours des exercices qui s'enchaînent toute la journée.

Lever : six heures trente, rassemblement à huit heures sur le « parade ground », revue de propreté (cuivres brillants, chaussures cirées, visages rasés). Suivent des séances de cross-contry, de culture physique, des marches tout terrain de vingt ou trente kilomètres ou rapides (onze kilomètres en une heure et quart avec sac et arme). Les plus faibles sont aidés par ceux qui peuvent porter leur sac ou leur arme, ce qui favorise l'esprit d'équipe et de camaraderie. Le tri se fait naturellement et seuls les plus résistants seront gardés. Une fois arrivés sur le champ de tir en courant, les hommes apprennent le maniement de différentes armes, pratiquent le tir instinctif et celui de précision dans toutes les positions, s'exercent au tir au mortier. Ils s'initient également à l'utilisation de grenades. Des séances de close-combat (combat rapproché ou corps à corps) sont organisées ainsi que des matchs de boxe. Sur le champ de démolition où ils se rendent, toujours au pas de gymnastique, les instructeurs leur montrent des méthodes de combat mais aussi la manipulation d'explosifs, mines et pièges. L'apprentissage se poursuit par une descente vertigineuse de deux cents mètres du haut d'une falaise jusqu'à une rivière à l'aide d'un câble. Un roulé-boulé doit leur permettre un bon atterrissage avant de franchir la rivière sur un pont de singe et de finir l'exercice par un bain forcé. La fin de la journée est tout aussi éprouvante : parcours du combattant en tenue avec arme et sac, pataugeant dans la boue sous des tirs de balles réelles tout en visant des cibles mobiles. Enfin, arrive l'heure de la douche en treillis avec le fusil sur l'épaule.

Le soir venu, Franz, avec ceux qui ont encore un peu de force, va quelquefois au cinéma du camp, mais surtout au bal où il retrouve des ATS (Auxiliary Territorial Service), jeunes femmes ayant rejoint l'armée anglaise et dont le camp se situe à proximité. Parfois ces « Free French » comme ils sont appelés vont danser dans les villages voisins. C'est dans ces « Worker's Welfare Clubs » que Franz se change les idées mais aussi profite pleinement des plaisirs offerts par le sexe opposé. Séducteur, il plaît toujours autant aux femmes, son air ténébreux et son accent lui confèrent un charme que les autres n'ont pas.

Au bout de quinze jours, nos hommes rejoignent Ringway dans le Cheshire, non loin de Manchester à la Parachute Training School. Là, ils devront acquérir les automatismes du saut : la sortie de l'avion, la descente et la position adéquate à prendre et la réception en roulé-boulé. Pendant une semaine, ils vont recevoir en alternance des cours théoriques et pratiques. Ici aussi, de charmantes jeunes filles sont présentes au camp. Cantonnées au pliage des parachutes, les stagiaires tentent de faire connaissances avec ces WAAF (Women's Auxiliary Air Force) lors de sorties en ville le soir : voilà un bon moyen pour Franz et les autres d'oublier pour un temps la rudesse de leurs journées et l'attente du vrai combat.

Enfin, les sauts en réel commencent. Si certains ont l'estomac noué et n'en mènent pas large avant

leur tout premier saut, Franz est plutôt excité à l'idée d'appliquer ce qu'il a appris durant plusieurs semaines. Il vit cette expérience comme une nouvelle aventure, même si une petite pointe d'appréhension, qu'il ne veut pas voir, est quand même cachée au fond de lui. Il côtoie de nouveau sa fidèle alliée : l'adrénaline. Après avoir réussi les huit sauts réglementaires, nos hommes se voient décerner leur brevet de parachutiste qu'ils arrosent copieusement avec les moniteurs et les capitaines anglais. De retour à Camberley, ils reçoivent leur insigne des parachutistes de la France Libre (deux ailes reliées à un parachute) qui sera cousue à droite sur la poitrine de leur blouson.

Par la suite, différentes sections voient le jour à Camberley : « Mortiers », « Mitrailleuses », « Transmissions », « Garage », « Destruction ».

Dans l'automne 43, le 1^{er} BIA, devient le 4^{ème} Bataillon d'Infanterie de l'Air. Le commandant Bourgoïn, ancien chasseur de fauves, dit le « Manchot » parce qu'il a perdu son bras droit en février 43 lors de l'arrivée de l'ennemi en Tunisie, prend ses fonctions au sein du 4^{ème} Bataillon. Ancien instituteur né en Algérie, il a combattu en Syrie et en Libye puis a rejoint l'Intelligence Service. Le rattachement aux SAS britanniques, cette unité d'élite, est enfin accepté fin novembre 43. Ces « Special Air Service » sont des forces spéciales de parachutistes créées en 41 en Égypte par le Lieutenant David Starling. Cette unité fait partie des forces armées britanniques : Marine, Armée de Terre et Armée de l'Air.

Fin janvier 44, Franz et ses camarades sont dirigés vers Auchinleck, comté d'Ayr, pour parfaire leur formation, le but étant d'en faire des combattants d'élite. Un nouveau tri sélectif est instauré à la suite des séances de « Physical Training » et les départs sont alors remplacés par de nouveaux arrivants de Camberley. Les hommes sont préparés au combat SAS en pratiquant le hit and run, le frapper et décrocher. Ils devront également être capables d'accomplir n'importe quelle mission tout en gardant leur sang-froid et en faisant preuve d'imagination et d'initiative. Ils sauront s'orienter, se déplacer en s'entourant de précautions, se camoufler, observer, se renseigner, se servir de n'importe quelle arme ou explosif. Outre l'entretien de leur forme physique, ces futurs experts en sabotage reçoivent également un enseignement technique sur la topographie, l'utilisation de la boussole, la lecture et l'étude de cartes. Ils apprennent aussi à manipuler différents explosifs : le « plastic » (explosif ayant la consistance du mastic), le « dry gun-cotton » (de la nitrocellulose), la gélignite (dynamite gélatinée à base de nitroglycérine et de potasse) et l'ammonal (composé d'un mélange de nitrate d'ammonium, de trinitrotoluène et d'aluminium en poudre). Ils s'entraînent ensuite à les placer sur les véhicules, les avions, les ponts, les bâtiments. A la fin de cette formation, ils sauront également couper les voies ferrées, les tunnels, les câbles téléphoniques, saboter les lignes à haute-tension. Ils pourront miner les routes, attaquer des convois. Les techniques de combat sont perfectionnées et ils pourront neutraliser une sentinelle à mains nues sans faire de bruit.

Leur mission sera aussi d'armer et d'instruire les maquis.

Franz aime ce rythme soutenu, nuit et jour, dormant dehors. Il se sent devenir plus sûr de lui encore qu'avant, plus confiant. Il est fier d'avoir passé toutes les étapes de cette sélection sévère qui ne retient que les plus aptes à entrer chez les SAS. Il reçoit son « battle dress », sa « Denison Smock » et son casque renforcé de parachutiste. Les manœuvres se poursuivent, de plus en plus fréquemment afin d'entretenir les automatismes, notamment du saut en parachute. Pourtant, même épuisé par ses nuits de marche et ses journées d'entraînement, Franz sort de temps en temps dans les pubs de Cumnock ou Kilmarnock pour boire du Whisky et jouer aux fléchettes. Parfois, il préfère jouer aux cartes avec ses copains de baraque. Certains évoquent leurs souvenirs du pays, de leur femme ou de leur famille. Franz n'aime pas trop ces retours en arrière mais se laisse quelque fois aller en parlant à cœur ouvert de son Autriche natale, de la Haute-Savoie, rarement de Jeanne ou de Marie... peut-être par précaution. Il traîne souvent dans les bals comme le « bal Vapeur » du samedi soir à Auchinleck où les Français sont bien accueillis. Les filles tentent de les séduire et Franz qui y prend volontiers goût, multiplie les conquêtes. Quelquefois, les bagpipers (joueurs de cornemuse) exécutent la Marseillaise en leur honneur.

Les hommes sont maintenant lâchés pendant une semaine par sticks en pleine nature sans matériel ni équipement, livrés à eux-mêmes en complète autonomie. Des attaques sont simulées et ils mettent en pratique ce qu'ils ont appris. Ils rapportent aussi quelques fois du gibier qu'ils ont réussi à tuer afin d'améliorer l'ordinaire des repas qui est essentiellement constitué de « porridge », ce qui ne contente pas vraiment les Français. Ils sont même tentés parfois de chaparder des poules dans les fermes avoisinantes.

Pendant ces années d'entraînement, les nouvelles d'Europe rapportent la capitulation de la 6ème Armée allemande à Stalingrad en février 43. La suprématie du Reich hitlérien semble amorcer un déclin et surtout la terrible Wehrmacht montre des signes de faiblesse. Ces nouvelles encouragent les hommes se sentant galvanisés et plus forts : la victoire est à leur portée.

C'est en mars 44 que Franz apprend qu'une bataille a fait rage sur le plateau des Glières qu'il connaît si bien. Sous la neige et dans le froid, les maquisards se sont battus durant une semaine. En effet, le 20 mars, Joseph Darmand mobilise les miliciens et les Groupes Mobiles de Réserve (les GMR) qui cernent le plateau. Ces GMR sont des unités paramilitaires, appartenant à la police, créées par le gouvernement de Vichy afin de maintenir l'ordre dans les villes. Mais à partir de 43, ils participent aux opérations de répression de la résistance et des maquis. GMR et miliciens tentent de débusquer les maquisards mais ceux-ci résistent et occupent le plateau des Glières depuis presque deux mois. Le 9 mars, ils prennent le siège de la garde mobile à Entremont. C'est alors que le chef de la police tue Tom Morel d'une balle à bout portant. Les maquisards, avec à leur tête le capitaine Maurice Anjot qui remplace Tom, vont repousser les assauts des GMR et de la milice durant six jours malgré le froid et la faim. C'est à partir du 26 mars que trois bataillons de la 157ème division de la Wehrmacht appuyés par son aviation et son artillerie prennent le plateau des Glières, venant à bout des quatre cent cinquante maquisards. Le 27 mars, pilonnés par la Luftwaffe, ne possédant pas d'armes lourdes, ceux-ci sont vaincus : cent cinquante-cinq sont tués, trente sont portés disparus, cent soixante sont faits prisonniers et sont déportés ou fusillés après avoir été torturés. Cet épisode dramatique pousse Franz à bout : l'injustice qu'il exècre tout particulièrement le met en rage une nouvelle fois. Il se battra lui aussi, comme ces courageux maquisards qui ont donné leur vie pour la liberté, il les vengera et ne fera aucun cadeau à l'ennemi allemand.

Le 1^{er} avril 1944, le 4^{ème} BIA devient le 2^{ème} RCP (Régiment de Chasseurs Parachutistes). Chaque Bataillon est constitué d'un état-major, d'un squadron (escadron) de commandement, de trois squadrons de combat (environ cent trente hommes) divisés en deux troops (troupes) eux-mêmes subdivisés en quatre stick comprenant entre dix et douze hommes. Chaque stick sera lui-même scindé en deux équipes. Franz aura la responsabilité du commandement d'un de ces groupes en tant que sergent. Les Français portent fièrement le béret noir tankiste où trône du côté droit l'insigne argenté des parachutistes dont la couronne britannique a été supprimée. Les membres des SAS effectuent maintenant des sauts depuis les avions (AW 41 Albemarle, Witley, Stirling) équipés de leur Kit-bag. Fin avril 44, Franz et les autres sont prêts. Le 27 mai, ils montent dans un train dans la plus grande discrétion sans connaître leur destination. Ils arrivent enfin dans le camp secret de Fairford près de Cirencester dans le Gloucestershire : ils attendent leur heure pour intervenir. Le 1^{er} juin, le Commandant Bourgoin annonce officiellement le lancement de l'opération Overlord qui verra son bataillon opérer en Bretagne.

Bretagne, 1944

Dans la nuit du 9 au 10 juin 1944, Franz est dans le vide, le visage balayé par le vent froid et humide. Il chute à grande vitesse et les quelques secondes qui le séparent de l'ouverture de son parachute sont interminables. Soudain, il ressent un brutal coup de frein, se cramponne aux suspentes et essaie de se stabiliser malgré les balancements de son corps. Dans une minute il sera sur le sol français, son pays d'adoption. Ce n'est pas sa patrie et pourtant il voue sa vie à cette terre qui lui a donné l'illusion d'une famille pour quelques instants furtifs...

Franz atterrit près de la base de « Samwest », non loin de la forêt de Duault dans les Côtes-du-Nord. Une vingtaine de containers de matériel ainsi que des paniers de matériel divers et une antenne médicale sont largués durant cette même nuit. Plus tard, au cours du mois de juin, ce seront des jeeps qui seront parachutées. Arrivé au sol, Franz reste accroupi, mitraillette armée : il écoute, surveille, tous les sens en alerte, aux aguets... Enfin, il se redresse, creuse un trou, enrôle son parachute et le cache soigneusement en l'enterrant puis il dégrafe son harnais et sort son sac du Kit-bag. Il court ensuite durant un bon kilomètre jusqu'à sa Dropping-Zone. Là, il n'en croit pas ses yeux : c'est la fête ! Les résistants sont venus les accueillir en héros avant l'heure, les touchant et les embrassant comme pour vérifier qu'ils sont bien vivants, là, sur le sol français, en chair et en os. Franz est heureux de cette arrivée en France sans encombre, retrouvant certains de ses camarades de vol... Le Capitaine Leblond prend la responsabilité de la base et des opérations à venir. Les SAS finissent la nuit dans les fourrés au fond de leur sac de couchage. La journée du 10 juin est consacrée à organiser la base, à ramasser le matériel et à le transporter sur des charrettes puis à effacer toute trace de leur passage. Dans la nuit de 10 au 11 juin, une soixantaine d'hommes sont parachutés et viennent les rejoindre, gonflant le nombre de SAS à une centaine. L'ambiance de fête règne toujours, les habitants des alentours venant admirer le spectacle. Des parachutistes se prennent de sympathie pour les paysans locaux et récupèrent ainsi des œufs, du lard ou du cidre. Des postes de garde, placés au niveau des voies d'accès, sont rapidement mis en place. Cependant, les Allemands, qui traquent les résistants de la forêt de Duault depuis plusieurs mois, sont alertés. Pendant ce temps, un afflux de volontaires vient grossir les rangs du maquis : il est urgent de les armer, de les fédérer et de réorganiser la base. C'est là une des missions des parachutistes. Il s'agit pour eux d'infiltrer l'intérieur de la Bretagne, de constituer des bases d'accueil pour recevoir des unités aéroportées, ceci en coopérant avec les résistants qui doivent être armés et instruits à l'exercice militaire. Des détachements précurseurs ont, avant cela, isolé la presqu'île bretonne afin de protéger les zones du débarquement de l'envoi de renforts allemands. Pour se faire, ils ont procédé à des sabotages de voies de communication et de liaison. Après des altercations entre Allemands et SAS, le Capitaine Leblond craint un encerclement de « Samwest ». Les Allemands passent effectivement à l'attaque le 12 juin. Les FFI du maquis « Tito » et les SAS résistent pendant plusieurs heures. La disproportion des forces oblige Le Capitaine Leblond à prendre alors la décision de séparer les hommes en petits groupes avec comme consigne de rejoindre la base de « Dingson ». Franz, comme ses camarades survivants, prépare ses affaires et se lance dans une marche de plus de cent vingt kilomètres au sein du stick de l'aspirant Pierre Lagèze. Il se déplace la nuit et se repose le jour ce qui le tire une nouvelle fois en arrière, vers son passé : il se revoit en évadé du Frontstalag rejoignant la zone libre. S'obligeant à maintenir sa vigilance sur le moment présent plutôt que de se laisser envahir par ses souvenirs, Franz sait qu'une patrouille allemande peut surgir à tout moment. Le stick se scinde en deux groupes devant rallier la base sud séparément. Ainsi, notre Sergent Morand prend sous ses

ordres René, André, Francis et Henri. Se dirigeant à la boussole, Franz emmène ses hommes vers le sud-est en sortant des sentiers, en progressant par les chemins creux et traversant les haies. Ils vont parcourir une partie de la Bretagne pour atteindre Saint-Gilles-du-Mené tout en contournant le lac de Guerlédan. Une nuit, ils sont surpris par deux Allemands. La stupeur fige les hommes, face à face, stupéfaits par la vision de l'ennemi juste là, les yeux écarquillés ne voulant croire à la réalité présente devant eux, d'un côté comme de l'autre. Les quatre Français et les deux Allemands ont la même sensation d'un coup de poing dans l'estomac, envahis par une peur paralysante. Franz, cet instant fugitif passé, est le premier de son groupe à retrouver ses réflexes. Dans une cacophonie assourdissante, les tirs de fusils allemands se mêlent à la rafale de mitrailleuse de Franz, balayant l'espace devant lui pour ne leur laisser aucune chance. L'opération réussit puisqu'ils s'effondrent au sol d'un coup. Alors que le calme revient, Franz regarde son groupe et s'aperçoit qu'Henri est lui aussi affalé par terre, inerte. Dans un silence glacial, il fait basculer le corps afin de vérifier la mort de leur camarade. Se munissant de sa pelle, il commence à creuser un trou à l'endroit même de l'altercation, bientôt suivi par les trois autres membres du groupe. Ils y déposent Henri, le recouvrent de terre après avoir gravé son image une dernière fois dans leur mémoire. Ils surmontent enfin la tombe de fortune d'une croix faite de branches pour leur permettre de venir le chercher plus tard et de l'enterrer dignement dans un cimetière. Franz reprend rapidement ses hommes en main, les sentant ébranlés. Les devançant, il poursuit sa route sans plus s'apitoyer sur l'épisode dramatique qui vient de se dérouler sous leurs yeux. Ils en verront d'autres ! Ses hommes doivent s'endurcir et chasser tout état d'âme s'ils veulent s'en sortir.

Franz entre bientôt en contact avec l'aspirant Fauquet et la résistance. Au bout de quelques jours, lui et ses hommes rallient le maquis de Lanthénac dans l'intérieur des terres. Ces forêts bretonnes, qui servent de bases à la résistance, ont une végétation dense et abondante, baignée dans une lumière et un brouillard si particuliers qu'ils leur confèrent un aspect féerique. Ces lieux, qui deviennent alors presque magiques, surnaturels et mystérieux, se trouvent dans le secteur de la forêt enchantée de Brocéliande. Là, tout un chacun s'attend à voir apparaître Merlin l'enchanteur et la fée Morgane tout droit sortis de la légende du Roi Arthur. Quelle coïncidence de constater que les SAS, arborant l'épée « Excalibur » sur leur insigne, combattent justement sur les lieux du Roi légitime de Bretagne qui a dégagé l'épée du bloc de pierre ! Le choix de cet emblème n'est pas dû au hasard : l'épée est le symbole de l'énergie masculine, de la chevalerie et de la justice, puisqu'elle tranche de sa lame les coupables. Celle d'Excalibur incarne, de plus, le pouvoir, l'invincibilité, la vérité, l'intégrité mais aussi l'union : n'y a-t-il pas de plus belle représentation que celle-ci pour les SAS ? On pourrait presque, en se concentrant bien, voir surgir de ces lieux irréels les chevaliers de la Table Ronde à la recherche du Graal, Lancelot, amoureux de la Reine Guenièvre et la Dame du lac, Viviane, dans les bras de laquelle tombe Merlin.

Quelques jours plus tard, René se blesse à la main en nettoyant son arme : il va être caché au sanatorium de Bofifié sous la protection de résistants. Mais l'ennemi, à la recherche des maquisards de Lanthénac et de La Porcherie, a été informé de l'existence de ces groupes par des lettres de dénonciation : cent cinquante soldats allemands arrivent dans la région. Franz et les autres groupes de SAS sur place décident d'évacuer le secteur juste à temps, évitant ainsi l'encerclement de l'ennemi. Le sergent Morand emmène ses hommes jusqu'à Le Gouray, au nord de Saint-Gilles-Du-Mené. Là, ils vont enseigner la connaissance et le maniement des armes, des explosifs et des bazookas aux maquisards, quelques techniques de combat et de camouflage mais aussi les entraîner aux tirs dans différentes positions. Cet apprentissage accéléré a pour but d'en faire des combattants efficaces, capables de toucher l'ennemi mais aussi de se protéger.

René, sa main à peu près guérie, veut rejoindre ses camarades de stick mais il lui sera demandé de rester afin d'assurer l'instruction des maquisards dans la plus grande discrétion.

Franz prend la direction, dès juillet, avec André et Francis, les deux hommes restant de son groupe, de Le Fresne à Plessala puis finalement le maquis du Seilla aux Rochers à deux kilomètres de Saint-

Gilles-Du-Mené. Dans la forêt dense, au bout d'un chemin perdu se trouvent deux bâtisses et une maison inhabitée, une ferme, isolées et bien nichées au milieu des arbres. Franz et ses compagnons s'y installent avec les sept maquisards déjà présents. L'ambiance de franche camaraderie plaît à Franz qui retrouve une famille de substitution tout comme à la Légion. Ce maquis est bien connu dans le coin, les habitants côtoient les hommes qui ne se cachent pas. Ils déambulent en plein jour avec armes et brassards, sans doute de façon un peu trop imprudente. Franz sympathise particulièrement avec Jean, l'un des résistants. Il n'est pas insensible par ailleurs aux atouts féminins d'Odette, leur agent de liaison du maquis de Plouasne qui monte souvent au Seilla les ravitailler et leur donner des nouvelles. Elle non plus n'est pas indifférente au beau sergent courageux, fier et si entreprenant.

Franz, André et Francis effectuent des missions dans les environs. Franz aime particulièrement faire équipe avec Jean, accompagné de ses hommes.

« - Y a un train allemand qui doit passer dans le coin, commence Franz.

- J'en ai entendu parler, répond Jean.

- On doit le faire sauter.

- D'accord, pas de problème. On prépare tout et on y va quand, Francis ?

- Demain dès l'aube, le train doit passer à six heures.

- Eh, dis donc, t'as entendu, il paraît que les maquisards ont arrêté des collabos, un homme et trois femmes.

- Je sais. Moi, je ne veux pas m'occuper des histoires des civils. On est là pour abattre du « chleuh », le reste, c'est pas mon affaire.

- C'est vrai, je suis d'accord avec toi. Si on commence à se « bouffer » entre nous, on va en oublier qui est l'ennemi !

- Je connais ma mission et je m'y tiens, le reste ça ne me regarde pas. Allez, viens, on va faire nos sacs. »

Franz, Jean et leurs deux compagnons prennent des explosifs et ce qu'il leur faut pour les installer sur la voie ferrée qui passe non loin. Leur but est d'empêcher l'acheminement de munitions allemandes par la ligne Paris-Brest.

Au petit matin, les voilà partis tous les quatre, mitraillette en main, sac en bandoulière. Alors que Jean, André et Francis surveillent les alentours, faisant le guet, les armes au poing, Franz en profite pour poser le plastic sur les rails en le collant avec de l'adhésif. Il place ensuite un cordon courant jusqu'au détonateur caché dans le talus sous les arbres. Tout se passe bien, ils n'ont plus qu'à attendre.

« - Je ne t'ai jamais demandé d'où vient ton accent bizarre : tu es d'où Francis ? interroge Jean.

- Je suis Autrichien, répond Franz qui n'a plus grand chose à cacher maintenant, surtout à Jean en qui il a confiance.

- Autrichien ? Et tu es de notre côté ?

- Oui, je hais les « chleuh », ils m'ont chassé de chez moi, m'ont empêché d'y revenir et attaquent mes rêves de liberté. Alors, j'ai choisi le camp antifasciste.

- D'accord lui dit simplement Jean qui n'aime pas trop questionner et qui ne veut pas se montrer trop curieux. »

Franz, discret, n'en dira pas plus. Après tout, peu importe d'où il vient et pourquoi il est là. Ce qui compte c'est ce qu'il a à accomplir avec ses compatriotes.

Soudain, le bruit de la locomotive se fait entendre au loin. Les quatre hommes se préparent : ils ne doivent pas manquer le bon moment pour exécuter leur entreprise de destruction. Concentré sur le son de plus en plus net de l'engin, Franz ne parle plus, ne respire même presque plus. Puis, sans aucune hésitation, il appuie sur le détonateur : dans un vacarme indescriptible, tout vole en éclats. Les morceaux de ferraille sont projetés dans le ciel au milieu d'une immense fumée noire, les quelques wagons à l'arrière de la locomotive sont pulvérisés. Le frottement des roues sur les voies

envahit l'espace sonore d'un grincement insupportable qui vous transperce les tympans. Après avoir attendu un long moment que la fumée se dissipe, que les bruits s'estompent, nos hommes restent encore en alerte maximum. Ils se tapissent dans leur cachette tant qu'ils ne sont pas certains qu'aucun ennemi ne surgisse de ce cataclysme. Méfiants, ils préfèrent se laisser un temps de sécurité avant de fuir et de rejoindre le maquis. Apparemment, il n'y a aucun survivant : devoir accompli pour Franz et ses hommes.

Les missions de sabotage se poursuivent autour de Saint-Gilles, Collinée, Le Gouray et Saint-Jacut-du-Mené. Franz se montre toujours aussi courageux tout comme son ami Jean, n'ayant jamais peur, montrant l'exemple. Il sait, de plus, commander ses hommes et se faire respecter.

L'affaire des collaborateurs, soupçonnés d'avoir dénoncé des patriotes et d'avoir fourni des renseignements aux Allemands fait grand bruit au maquis. Trente membres du FTP (Francs-Tireurs et Partisans, mouvement de résistance intérieure française créé fin 41 par le parti communiste français), de la bande à Mimile, appelée aussi Florette, sont allés chercher la famille Le Mintier de la Motte-Basse dans leur château au Gouray le 11 juillet au soir. Il s'agit de Christian, capitaine de vaisseau, de son épouse, sa sœur et leur bonne. Ils sont transportés à Merdrignac dans la forêt de La Hardouinais en présence d'André et Francis, les hommes de Franz.

Alors que ceux-ci veulent qu'il profite lui aussi de cette belle prise, Franz leur fait comprendre qu'il ne veut pas être mêlé à cette affaire. Comme il l'a sans cesse répété, il n'entend pas s'occuper des civils.

« - Je viens d'Écosse et s'il y a des histoires de vengeance dans le coin, ça ne me regarde pas. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé ici ces dernières années, je ne connais rien à vos affaires et je ne veux rien savoir. C'est avec les Allemands que j'ai des comptes à régler, pas avec les Français. » leur réplique Franz d'un ton ferme et décidé.

Gertrude, la bonne des Le Mintier, est amenée au Seilla en attendant d'être « jugée », si l'on peut appeler ça un jugement. Franz protège alors cette Lorraine qui connaît mal le français, persuadé qu'elle n'est aucunement concernée par cette affaire. Pendant ce temps, André, de son côté, tient sa vengeance. En effet, ayant été dans la Marine avant la guerre, il fit la connaissance de Le Mintier, tous deux étant sur le même vaisseau. Or, à cette époque, le capitaine l'avait mis aux arrêts : André lui en a toujours voulu. En présence d'un prétendu tribunal militaire du maquis du Boquen, André, Francis et d'autres interrogent les prisonniers pendant plusieurs heures, sous la torture, pour aboutir à une condamnation à mort qui prend l'allure d'un règlement de compte. Le maquis du Gouray exécute alors sauvagement la famille à coups de pioche pour ne pas gaspiller des balles. Les corps sont ensuite enterrés dans une fosse commune creusée dans un taillis, à la Fenderie, dans la forêt de La Hardouinais. A la libération, cette équipe sera accusée d'avoir tué bien plus de Français que d'Allemands. Le maquis à Mimile n'en a pas pour autant oublié la bonne Gertrude. Franz n'a pas manqué d'essayer de la séduire, mais en vain. Il veut cependant qu'elle échappe à la barbarie qu'il n'approuve pas et la garde sous sa protection pendant deux semaines. Il la sait innocente et il ne veut pas revivre les horreurs auxquelles il a assisté pendant la guerre d'Espagne. L'homme ne doit pas s'abaisser à commettre les mêmes exactions que celles reprochées à son ennemi. Or, les donneurs de leçons font souvent pire que ceux qu'ils ont combattus. Voilà qu'un jour de fin juillet, un dimanche, les maquisards du camp à Mimile arrivent au Seilla pour emmener Gertrude. Franz s'interpose.

« - On vient chercher la bonne, elle était chez les Le Mintier, elle est coupable commence un des maquisards.

- Coupable de quoi ? rétorque Franz d'un ton sec.

- Elle savait ce qui se tramait, elle était au courant que la famille voulait dénoncer des partisans.

- Ça m'étonnerait, elle parle à peine le français, elle écrit même à sa mère en lorrain.

- Elle voyait bien ses patrons, elle est pas aveugle, elle a bien dû deviner ce qu'ils faisaient par

derrière.

- Écoutez, c'est ma prisonnière, nous on vient d'Angleterre, on ignore ce qui se passe ici. Amenez-moi des preuves écrites. »

Hélas, le lendemain, Franz voit les hommes revenir. Ils montrent des papiers signés de soi-disant témoins, « prouvant », la culpabilité de Gertrude. Ils l'emmènent alors de force dans le bois du Bosseny à Saint-Gilles-du-Mené et bien que la sachant innocente, lui tirent une balle de pistolet dans la tête. Quand son corps a été retrouvé en août, nu et enroulé d'un vieux drap, jeté dans une fosse, force a été de constater qu'elle avait été violée et qu'elle avait subi des sévices. Franz et Jean, présents au Seilla ce fameux dimanche de juillet où s'est déroulée cette scène, ont toujours été persuadés qu'il s'agissait, ce jour-là, de fausses preuves contre Gertrude. Ils ont été dégoûtés par ce que ces hommes ont fait subir à cette pauvre fille. Une nouvelle fois, Franz a, quant à lui, de vraies preuves de la noirceur humaine. Encore et encore, il vérifie cette constatation : l'homme est mauvais, il est mu par la vengeance, la jalousie, la soif de pouvoir, d'argent, de gloire. La vision du monde et de son devenir qui se dessine devant ses yeux s'assombrit de plus en plus. Il perd espoir, il n'y croit plus. Il se bat, mais pour quoi, pour qui ? Il a vu tant de morts, de meurtres, d'exécutions inutiles que son être ne peut plus les supporter. Alors, parfois, il se réfugie dans le déni. Mais il constate que maintenant, ce qui est pire pour lui, il s'habitue. Ce sang qui coule, ces cris atroces de souffrance, tout ce cauchemar dans lequel il baigne depuis si longtemps, tout cela ne lui fait plus rien. Rien. Aucune émotion. Il ressent encore parfois, heureusement, du dégoût, comme dans le cas de Gertrude, devant l'injustice. Elle seule a le pouvoir de réveiller en lui un ersatz de sentiment humain. Même la colère et la rage ont disparu. Franz se replie sur lui-même, sans doute pour se protéger. Son côté sombre l'envahit : il n'arrive plus à se réjouir de quelque chose de beau, de bon, d'amusant. Même coucher avec des femmes ne lui procure pas le plaisir escompté. Il se sent exister dans leurs bras, être un homme et se soulage : c'est tout. C'est tout ce qu'elles peuvent lui apporter car il a l'impression de ne plus savoir à quoi ressemble le sentiment amoureux...

Franz continue à exécuter les ordres qui lui sont donnés et ses missions s'enchaînent. Il boit, fait la fête avec ses copains et notamment Jean, mais il sait qu'il fait semblant. Mentir aux autres pour mieux se mentir à soi-même. Le cœur n'y est pas. Malgré tout, sa gentillesse naturelle reprend le dessus et lui joue parfois des tours. C'est ce qui se passe un jour où il aperçoit un des résistants du Seilla, Roger, parader dans le village vêtu d'une façon particulière.³

« - Eh, toi, qu'est-ce-que tu fous avec ça sur le dos, dit-il en l'abordant.

- Oh, sergent, vous avez vu comme elle est belle ma chemise ? répond-t-il innocemment.

- Ouais, j'ai surtout vu que c'est un bout de parachute, pauvre idiot !

- Ben oui, et alors ?

- Et alors ? Tu sais que tout le monde te voit ? Tu veux qu'on dise partout qu'il y a des paras dans le coin et voir débarquer les Allemands ?

- Mais non, ça risque rien !

- Tu vas m'enlever ça tout de suite et tu le brûles avec le reste pour que personne ne le trouve, compris ?

- Oui, sergent, tout de suite sergent, finit-il sur un ton ironique. »

- Tu devrais le chasser du maquis Francis, lui conseille Jean.

- Tu as sans doute raison, Jean, mais il va aller où cet imbécile ?

- N'empêche, tu es trop gentil Francis, conclut Jean. »

Celui-ci n'a pas tort car l'histoire nous apprendra que ce même homme livrera le maquis aux Allemands un peu plus tard.

Franz comprend cet homme qui a besoin de se faire plaisir, de se montrer, de se faire remarquer mais il est obligé de le rappeler à l'ordre et de veiller à éviter tout débordement de manifestations

³ Lettre de Jean Poilvert

trop voyantes. Il est vrai que les maquisards ne se cachent pas tant que ça de la population. Franz n'a-t-il pas lui-même assisté à un enterrement d'un gradé sur la place de Saint-Gilles avec lever de drapeau et sonnerie aux morts ? Il s'est même fait prendre en photo avec ses camarades.

Il tient cependant à tenir ses hommes et ceux avec qui il collabore, d'une main de fer.

Roger qui a participé à la tuerie des Le Mintier, n'a pas fini de faire parler de lui. Franz, en chef du maquis du Seilla, envoie Roger et Étienne en mission dans la nuit du 27 au 28 juillet 44. Quant à lui, il part de son côté pour une autre mission avec son ami Jean mais aussi Lucien, ce qui va leur sauver la vie. Les événements vont mal tourner. Nos deux gaillards, Étienne et Roger, en route pour Dinan, roulent à bord d'une traction du maquis. En cours de route, Roger aperçoit le cadavre d'un Allemand et, malgré les recommandations de Franz de ne pas se faire remarquer, lui retire ses bottes pour les enfiler à ses pieds. Marqués par la malchance, leur voiture tombe soudain en panne. Les deux hommes déposent leurs armes au bord d'un fossé afin d'inspecter le véhicule et de le remettre en marche. Il est deux heures du matin à La Louvière à Plumaudan et alors qu'ils cherchent toujours la panne, une moto fait irruption ouvrant la route à un convoi allemand. « Papiers » leur hurle un des soldats voulant vérifier les papiers du véhicule. Roger tente de leur faire croire qu'il s'agit d'une voiture volée mais ils sentent que les choses, déjà mal engagées, s'aggravent. Ils ne peuvent aller récupérer leurs armes sur le côté et sont à la merci des Allemands.

L'officier SS remarque alors les bottes que porte Roger. Le regard en feu et le visage agressif, l'officier les embarque à bord de leur convoi pour les emmener à la Kommandantur de Dinan.

Les maquisards savent pertinemment que leur vie est en danger et que la suite va être terrible pour eux, mais que faire ? Ils sont pris au piège. Tremblant, la peur les tenaillant, ils imaginent déjà le sort qui leur est réservé. Ils repassent dans leur tête le film de ce qui vient de se dérouler depuis le début de cette maudite nuit : s'ils avaient su, Roger n'aurait pas pris les bottes qui les ont trahis, ils auraient vérifié l'état du véhicule, ils ne se seraient pas séparés de leurs armes. Comme ils voudraient de toutes leurs forces revenir en arrière et réécrire l'histoire d'une tout autre manière ! La négligence, l'excès de confiance ou le manque de prudence ne pardonnent pas en ces temps de guerre. Étienne est emmené le premier. Il est torturé mais ne parle pas. C'est mort, des suites de son interrogatoire ou par exécution, personne ne le sait vraiment, que les Allemands le montrent à Roger qui est pris d'une frayeur et d'un dégoût indescriptibles. Il panique, il ne veut pas être le jouet de ces bourreaux ! Passé d'abord à « tabac » avant d'être torturé, il finit par craquer et par livrer ses camarades du maquis. Trahison, certes, mais sait-on comment nous réagirions dans des conditions aussi extrêmes ? Se sacrifier pour les autres n'est pas donné à tout le monde mais dans une époque tourmentée comme celle-là, aucun sentiment ni apitoiement ne sont admis. Face au danger et à une mort certaine, à la souffrance autant physique que morale, nous ne sommes pas égaux : n'est pas courageux et héroïque qui veut.

Roger monte dans le premier de trois camions SS venus de Dinan et conduit ceux-ci jusqu'au Seilla. Afin que la résistance ait le temps de donner l'alerte, il occupe les Allemands en leur faisant faire des détours et en prenant soin d'éviter le centre de Saint-Gilles. Bien obligé d'aller sur les lieux au bout d'un certain temps pour ne pas éveiller les soupçons des Allemands, il leur montre, à sa descente, la maison sur le piton. Il est bientôt six heures du matin, les deux SAS du stick de Franz, André et Francis, cinq FTP et Odette sont surpris dans leur sommeil car ils n'avaient pas prévu de sentinelle. Ils résistent pendant une vingtaine de minutes aux tirs des Allemands qui se protègent derrière le muret cernant la ferme. Les ennemis finissent par lancer des grenades fumigènes par la fenêtre. Les résistants étouffent et deux d'entre eux sortent : ils sont assommés à coups de crosse tout comme le troisième homme s'extrayant de la maison. Odette est gardée sur le côté et assiste, impuissante, à l'exécution des derniers camarades qui essaient de s'extirper de cet enfer. Elle est interrogée mais tenace, elle résiste et ne dit rien. Un autre homme tente de s'enfuir et le temps de quelques mètres, il a l'espoir de s'en sortir : en vain, il est froidement abattu. André saute du premier étage et s'efforce, sur quinze mètres, d'atteindre le côté nord plus accidenté : il n'y parviendra pas.

Quant à Francis, il rejoint le côté sud-ouest et est tué au moment de sauter le muret : il s'écroule à l'extérieur de l'enceinte. Les trois FTP qui ont été frappés au début de l'action et qui sont tombés à terre sont poignardés. Quant à Odette elle sera achevée d'un coup de poignard dans le dos. Les SS pénètrent à l'intérieur de la ferme, boivent tant et plus, pillent et brûlent la bâtisse. Poussant l'horreur à son paroxysme, ils regroupent les corps et les mitraillent. Ils se dirigent ensuite vers Saint-Gilles et sèment la terreur parmi les villageois. C'est sur le secrétaire de mairie qu'ils vont déverser leur violence en le frappant. Celui-ci arrive finalement à s'en débarrasser et à leur faire quitter le bourg en leur donnant vingt mille francs. Une fois partis, le maire et plusieurs hommes inhumèrent les résistants dans une fosse commune creusée sur place. Ils leur offrirent un enterrement avec les honneurs religieux et militaires un peu plus d'une semaine après. Roger est relâché par les Allemands vers le 6 août, à la libération de Dinan et son sort sera véritablement scellé à la libération de la France.

Suite à cet épisode dramatique, Franz, seul survivant de son unité, décide de se rendre à Dinan. Il quitte Saint-Gilles-du-Mené et son ami Jean : ils ne se reverront jamais... Le 1^{er} août, il rencontre un convoi américain et monte dans un camion en tant qu'agent de liaison : il sera un médiateur fort utile grâce à son parfait allemand. Il traverse la Bretagne avec le cinquantième Bataillon d'infanterie blindée de la sixième division armée auquel il sera affecté jusqu'au 19 août. La troupe roule en direction de Lesneven au Nord de Brest. Là, aux arrières-postes, l'offensive sur Brest va se préparer afin de reprendre la ville. Seul désormais, Franz veut continuer à servir son pays et coopère donc avec les Américains. Toutefois, la méfiance est de mise des deux côtés : les Alliés outre-Atlantique n'apprécient pas trop les Français qui se targuent de victoires qui, selon eux, ne leur appartiennent pas, quant aux FFL, ils regrettent que les Américains s'approprient trop vite les mérites de la libération en sous-estimant leur participation. Toujours est-il que la cohabitation est tendue. Malgré cela, Franz poursuit l'aventure qui est maintenant son ordinaire, qui a été toute sa vie. Fréquenter le danger quotidiennement, risquer sa vie à chaque instant est devenu pour lui une habitude, la substance de ses jours et même de ses nuits. Il est rôdé et la crainte du lendemain ne l'effleure même plus. Cependant, à ce stade de son existence, il est amer : la plupart de ses camarades ne sont plus de ce monde, il est l'unique rescapé de ce « jeu » morbide. Pourquoi lui ? Comment ne pas culpabiliser un tant soit peu ? A-t-il encore le droit de vivre après tous ces massacres ? Serait-il surhumain ? Quelle est cette chance qui l'accompagne après tant d'années de guerre si ce n'est une sorte d'invincibilité insolente ? Son esprit est empreint de confusion : au fond, qui est-il vraiment ? Le sait-il seulement lui-même ? Pourquoi la mort ne vient-elle pas le surprendre ? Il n'a toujours pas trouvé ses limites et, tel un adolescent, il les cherche et les repousse sans cesse. Il défie la « faucheuse », la regarde droit dans les yeux mais lui échappe à chaque rencontre, juste avant le moment fatidique. Il en viendrait presque à se prendre pour un héros gratifié d'immortalité. Il lui semble pouvoir affronter n'importe quel moulin à vent sans jamais être inquiété.

Le 6 août 1944, Franz arrive à Lesneven arborant un air décontracté et fier, son dos toujours si droit lui conférant un air trop sûr de lui, presque vaniteux. En route, il a troqué sa chemise contre celle de l'armée américaine, a accroché son insigne de la sixième division blindée à laquelle il s'est rattaché mais a gardé son pantalon de l'armée britannique. Prêt à l'affrontement, il serre entre ses mains sa carabine, porte un pistolet et s'est orné le cou d'un chapelet de grenades. Son idée est de rejoindre les Services Spéciaux à Vannes : hélas, il n'en aura pas le temps...

Il est seize heures trente ce 6 août et les Américains font un arrêt à l'est de la ville. Ils donnent pour mission au FFI Antoine de porter un ultimatum aux Allemands avant son expiration qui est fixée à vingt heures, les sommant de se rendre. C'est à Franz qu'incombe alors la tâche de l'accompagner et de négocier la reddition des Allemands dans leur langue maternelle. A dix-neuf heures, les deux hommes montent dans une voiture, n'écoutant que leur courage, et s'engagent sur la longue ligne droite au bout de laquelle on distingue le clocher de l'église de Lesneven. Accomplissant sans heurt leur devoir, les hommes font demi-tour et rejoignent le campement américain. Cependant, les

Allemands refusent de se rendre. Les troupes américaines décident alors de forcer le passage afin de parvenir jusqu'à Brest. Pendant ce temps, les FFI locaux sont rejoints par un stick de SAS auquel Franz va se rallier. Ils achèvent de libérer Lesneven.

Le Capitaine George P. Whittington a débarqué à Omaha Beach le 6 juin 1944. Militaire de carrière, descendant du Président américain Zachary Taylor (ancien militaire qui dirigea le pays de mars 1849 à juillet 1850), il fait partie de l'élite de l'armée américaine. Un peu avant huit heures, la compagnie B, sous ses ordres, faisant partie du cinquième Bataillon de Rangers, touche la plage sur la partie « Dog White ». Leur mission est de monter jusqu'à Vierville-Sur-Mer, en Normandie, dans le Calvados, puis de s'infiltrer à l'intérieur des terres pour attaquer la pointe du Hoc. Le Capitaine traverse la plage avec ses hommes jusqu'au front de mer, puis atteint le talus de galets. Quatre brèches sont ouvertes à l'explosif dans les barbelés. Dans la fumée et la confusion, George fonce, parcourt rapidement le terrain plat et mène sa compagnie au pied des falaises de White Dog Beach. Ralentissant pour monter la pente abrupte, ils atteignent la crête vers huit heures trente. Tout le long du sommet de la falaise serpentent des tranchées allemandes. George détruit un nid de mitrailleuses allemand qui tirait sur le devant de la plage. Sur un plateau ouvert comportant des haies lointaines d'où viennent des tirs ennemis, le bataillon se réorganise. La compagnie B est stoppée lorsqu'elle atteint la route de Vierville à Saint-Laurent et qu'une mitrailleuse allemande ouvre le feu depuis une des haies. En début d'après-midi, elle abandonne tout mouvement vers le sud depuis la route côtière et suit celle-ci en direction de Vierville. A dix-sept heures, les Rangers sont rassemblés à Vierville et constituent un périmètre de défense pour la nuit. Le jour J se termine ainsi. Pour ses exploits, George sera décoré de la deuxième plus haute distinction de l'armée américaine : la Distinguished Service Cross.

George tout comme Franz a survécu à plusieurs massacres. Tous deux sont des guerriers entraînés à tuer avant d'être tués, tous deux sont intégrés dans l'unité de combat d'élite de leur pays, courageux, n'ayant peur de rien. Est-ce leur méfiance, leur goût du combat, leurs similitudes de caractères qui provoqueront entre eux deux une rivalité concurrente meurtrière ?

Le 22 août 1944, Franz se rend à l'Etat-Major du huitième corps d'armée et entre dans le bureau du major américain. Il demande alors s'il peut utiliser le téléphone : pourquoi ? Qui voulait-il appeler ? Le major le remarque car il constate qu'il est bizarrement accoutré. Beaucoup plus tard, jusque dans les années 70, il se rappellera encore de ce Francis Morand.

Vers quinze heures, Franz, ayant envie de se détendre, se rend au centre-ville avec trois compagnons des FFI. Il est nerveux et ne cesse de bouger ne pouvant rester assis : sent-il des ondes particulières ? Il semble soucieux, il n'est pas tranquille, comme s'il savait que quelque chose se préparait. Il s'installe au bar de l'hôtel de France, au rez-de-chaussée de l'établissement, boit pour passer le temps et se désaltérer car il fait chaud cet après-midi-là. Les murs sont ornés d'immenses miroirs qui ont résisté miraculeusement aux vibrations des bombardements. Les bouteilles, elles, n'auraient pas manqué de se fracasser au sol si le patron ne les avait rangées à la cave. Les étagères sont, de ce fait, étrangement vides pour ce genre de lieu ! Franz s'enivre tout en observant de façon intense la jeune et jolie serveuse. Yvonne lui plaît bien avec son air campagnard, ses joues roses et rebondies, ses cheveux blonds. Elle lui fait penser à Lena, son amour d'enfance. Pourtant, son regard n'est plus celui du jeune Autrichien qu'il était. Il la scrute avec envie et lui lance des œillades significatives et sombres. Il est beau, buriné, a pris soin de gominer ses cheveux noirs. Il s'invente un grade de capitaine pour impressionner la belle et se vante d'avoir passé trois ans en Angleterre. Son visage mûr, celui d'un homme qui a vécu, attire Yvonne tout en l'effrayant un peu. Elle le regarde avec étonnement : qui est ce combattant à la tenue si curieuse ? Est-il américain de par sa chemise et son écusson ou bien anglais avec son pantalon, ses chaussures et guêtres de l'armée britannique ? Il est déjà dix-sept heures trente : Franz sort du café pour rejoindre le chef des FFI. Paul, au café voisin appartenant à sa belle-mère, voit arriver Franz sous les vrombissements des bombardiers alliés.

« - Bonjour, c'est toi Paul ? fait Franz en entrant.

- Salut mon gars, oui, je suis le chef des FFI de la région. C'est toi le sergent Morand ? lui répond-t-il chaleureusement.
- Oui. Tu bois un coup ?
- Volontiers.
- Vous en êtes où avec la résistance ?
- On a perdu quatre des nôtres pendant la bataille pour libérer Lesneven... Tu y étais je crois. Tu arrives de Saint-Gilles, c'est ça ?
- Oui. Toute mon unité a été tuée par les Allemands.
- Tu viens d'où ? »

Paul est surpris par l'accent à la sonorité « maghrébine » de ce sergent. Il est vrai que Franz a appris le Français lors de ses cinq années de Légion au Maroc.

« Je suis des Alpes françaises et j'ai rejoint l'Angleterre en 43.

- Tu as été intégré dans quel service ?
- Les SAS, après avoir suivi une formation commando en Ecosse.
- Et tu es arrivé comment ici ?
- J'ai été rattaché à la sixième d'infanterie américaine qui se dirigeait sur Brest.
- Tu vas rester sur Lesneven avec eux ?
- Non, je veux aller à Vannes, il y a des paras britanniques là-bas, je vais les rejoindre. Et toi, tu vas faire quoi maintenant ?
- On va partir d'ici avec mon unité de quarante-cinq hommes. On va se rallier à un bataillon de rangers sur la presqu'île de Crozon.
- Comment est la situation autour de Brest ?
- Il y a des convois de prisonniers allemands sur toutes les routes, les hôpitaux sont bourrés de blessés après les bombardements alliés, c'est le désordre partout, un vrai décor d'Apocalypse.
- Et sur Brest, vous lancez l'attaque quand ?
- Dans quelques jours. Le Général Ramcke a ordonné aux civils de partir.
- Et les prochaines batailles, elles sont prévues où ? »

Les deux combattants poursuivent leur discussion sur l'avenir de cette guerre, proche et lointain, tout en dînant ensemble. Franz se détend un peu en compagnie de Paul avec qui il aime parler. Il passe un bon moment tout en continuant à boire : l'alcool est une aide pour ne pas trop ruminer, pour chasser les pensées dévastatrices et pour oublier, le temps d'une soirée, la laideur de ce qui les entoure. Il se dit partout dans le village que les services secrets américains auraient envoyé un groupe d'officiers à Lesneven pour débusquer d'éventuels espions allemands qui, selon la rumeur, chercheraient des informations sur la stratégie alliée en se mélangeant aux militaires un peu partout dans la campagne brestoïse. Ces officiers se sont installés dans le meilleur hôtel de la ville, l'hôtel de France, bâtisse du XVII^{ème} siècle appartenant à une famille noble jusqu'à la Révolution. Ils sont les seuls à pouvoir entrer en ville avec la police militaire, les soldats américains devant rester à l'extérieur et séjourner à quelques kilomètres aux alentours. Franz devrait redouter qu'on le prenne pour l'un de ces espions, son accent bizarre pourrait éveiller les soupçons. Pourtant, confiant, il ne cesse de brouiller les pistes sur son parcours : il est né en Autriche pour ses amis (les seuls à qui il ait dévoilé la vérité), pour d'autres, il vient de Casablanca, plus tard, il sera originaire de la Haute-Savoie... En fin de compte, sait-il vraiment lui-même d'où il est ? Sa vie n'a été que voyages, action, nomadisme. Se sent-il toujours autrichien où plutôt français de la Haute-Savoie ? Son cœur ne peut pas le définir, il a tellement changé depuis tout ce temps... Il est de partout à la fois, un mélange de ses différentes tranches de vie. Sa vraie patrie est aujourd'hui le terrain et le combat.

Le 22 août 1944, George est posté avec son campement à quatre kilomètres au sud-est de Lesneven, dans un champ à Trégarantec, préparant lui aussi l'offensive sur Brest. Désobéissant aux ordres de rester sur place, George veut se changer les idées et se divertir après les jours difficiles du débarquement qu'il vient de vivre. Il décide donc de se rendre à Lesneven. Il entraîne avec lui William

surnommé le « boy scout » qui, inquiet pour son supérieur, décide de l'accompagner. Leur absence ne passe pas inaperçue puisqu'ils seront manquants à l'appel et donc en situation irrégulière. Il est dix-huit heures trente quand George et William entrent au bar de l'hôtel de France, que les Américains appellent le « western Saloon » parce qu'il se situe dans une ville de l'extrême ouest de la France. Les deux hommes commandent du cognac et sirotent tranquillement leur breuvage sans se soucier de l'illégalité dans laquelle ils se trouvent en étant présents en ville.

Vers vingt-deux heures, Franz, après s'être bien restauré, décide de retourner au bar de l'hôtel de France. Sa quête de la savoureuse Yvonne ne l'a pas lâchée et il se dit qu'il tenterait bien sa chance avec elle. En entrant, il affiche sa joie de la revoir et s'annonce comme étant le lieutenant de l'après-midi : un autre grade fictif mais revu à la baisse. Il aperçoit alors les deux rangers, George et William, en train de boire leur alcool à une table. Parcourant la salle des yeux, Franz remarque deux officiers des services de renseignement, un interprète et son sergent accoudés au comptoir devant un verre de liqueur épaisse et sucrée. Sans rien demander, Franz s'assoit avec les deux rangers et se met à trinquer avec eux.

« - Bouteille ! ordonne George commandant ainsi une bouteille de champagne et montrant avec fierté qu'il connaît ce mot français. *

- Vous parlez français ! s'empresse de relever Franz.

- Oh, petit peu !

- Et à part bouteille, vous savez dire quoi d'autre ?

- Oh, un peu du français ? Quoi votre nom ?

- Je m'appelle Francis, je suis le sergent Morand, je suis venu avec la sixième blindée.

- Hum, yeah, with the rangers ! »

William ne comprend pas un strict mot de ce qui vient de se dire mais bientôt George entame une vraie conversation en anglais, langue que Franz comprend et parle plutôt bien.

* Le dialogue qui suit est créé à partir des faits rapportés par Alice Kaplan dans son livre : « L'Interprète ».

Tout en commandant une deuxième bouteille de champagne et en invitant Yvonne à venir partager quelques verres avec eux, George poursuit cette discussion amicale en s'intéressant au passé de Franz et surtout en abordant le sujet qu'il maîtrise le plus : les techniques des rangers.

C'est donc dans sa langue maternelle qu'il commence :

« - Quelle est votre histoire ? Vous venez d'où ?

- Pasé cinco años en la legión en Marruecos y luego fui a la guerra en España. En 42 dejé Francia y me uní a Inglaterra a través de España, por eso hablo su idioma (j'ai fait cinq ans dans la Légion au Maroc et après j'ai fait la guerre d'Espagne. En 42 je suis parti de France et j'ai rejoint l'Angleterre en passant par l'Espagne, c'est pour ça que je parle leur langue) explique Franz dans un espagnol très correct, utilisant la langue hispanique pour donner corps à l'épisode qu'il vient de narrer.

- Si, si, entiendo (oui, oui, je comprends) répond George qui ne donne pas l'impression d'avoir bien traduit ce que lui a dit son interlocuteur contrairement à ce qu'il affirme. Il ne connaît l'espagnol que parce qu'il a séjourné dans un ranch au Nouveau Mexique quand il était enfant... C'était il y a bien longtemps. Il change alors de conversation.

- Les rangers doivent savoir s'adapter à tous les milieux. On commande des hommes sur tous les terrains : en montagne, dans la neige, dans le désert ou les marais. Nous, les rangers, on est les meilleurs de toute l'armée américaine !

- Chez nous aussi, les SAS sont reconnus pour faire partie des meilleurs ! renchérit Franz, comme vexé de la supériorité supposée qu'affiche son interlocuteur.

- On connaît toutes les techniques de commandos : endurance, explosifs, démolition, topographie.

Franz écoute, préférant ne pas interrompre la tirade passionnée de George.

- On est des vrais alpinistes mais on sait aussi combattre en forêt ou dans les marécages. On est des experts en combat à mains nues.
- En fait, on a eu la même formation ! tente Franz qui est vraiment agacé par ce hâbleur.
- Vous savez, on sait survivre dans la jungle, on a même manipulé des serpents venimeux ! »

Franz se lasse de cet étalage de savoir-faire et soudain se lève. Il se dirige vers le bar et pose sa carabine sur le comptoir. Il la positionne alors de telle façon qu'elle semble braquée vers les deux hommes du service de renseignement. Les sent-il suspicieux à son égard ? Les provoque-t-il ? Toujours est-il que son geste dérange.

- « - Tu peux tourner ta carabine dans l'autre sens ? lui demande l'un d'entre eux d'un ton sec, dans un français parfait car il est né en France.
- Tu ne me fais pas confiance ? répond Franz, les nerfs à fleur de peau.
- C'est pas une question de confiance.

Tout en s'approchant de Franz, l'homme reprend :

- « - Tu peux tourner ton arme dans l'autre sens ?
- Aucune réaction de la part de Franz. Sur un ton de plus en plus insistant, l'officier continue : Tu la tournes cette arme ?

Sans rien dire, Franz le repousse énergiquement.

C'est alors que George réagit :

- Hey, man, just do what he tells you, no trouble », (hé, mec, fais ce qu'il te demande, pas d'embrouille).

Franz obéit à George, il respecte le combattant qu'il est, mais pas question pour lui d'obtempérer devant quelqu'un qui cherche des espions allemands et qu'il sent méfiant à son égard. Franz change le sens de sa carabine mais jouant à faire planer un doute et pour bien montrer qu'il fait ce qu'il a envie, il caresse la crosse de son arme et palpe sa forme du bout du doigt avec sensualité, comme il le ferait sur le corps d'une femme. Personne n'a d'ordre à lui donner, pas à lui, Franz ! Pas à celui qui a survécu à tout, qui a fait partie de toutes les missions possibles : FFL, SAS dans l'armée britannique, chef de la résistance à Saint-Gilles, combattant avec les maquisards et les membres des FFI et enfin agent de liaison pour l'armée américaine ! Il a traversé les épreuves de la guerre sans être blessé, un vrai miracle. Ce n'est pas maintenant qu'il va se laisser dicter sa conduite ni se laisser impressionner par des officiers Américains à qui il donne le sentiment d'être quelqu'un de louche ! Il en a assez qu'on le prenne pour un autre, ça suffit avec cet accent du diable, qu'on lui fiche la paix !

Yvonne, qui vient d'assister à la scène, prend peur et sent que du grabuge se prépare. Elle préfère se protéger derrière le bar où elle reprend sa place. L'officier américain du service de renseignement est encore plus méfiant vis à vis de Franz en l'observant le défier et l'agacer. Doit-il prendre ses gestes comme une menace à son encontre ? C'est alors qu'il se lève et aborde Franz de nouveau :

- « - Montre-moi tes papiers, lui ordonne-t-il.
- Non, je n'ai pas montré mes papiers aux « boches », je ne vois pas pourquoi je les montrerais aux américains !⁴ Moi aussi je suis un officier et tu n'es pas venu en France pour me dire ce que je dois faire !

A ce moment-là de la conversation, l'autre officier du comptoir se lève et ajoute :

- Tu sais ce que ça peut te coûter de refuser de montrer tes papiers à l'armée américaine ?
- Oui, parfaitement, répond Franz froidement. Face à l'humiliation qu'il est en train de subir, il sent la colère monter en lui.
- Pourquoi tu parles avec un accent allemand si fort ?

Franz ne bronche pas et il entend l'homme glisser à l'oreille de son collègue qu'il pense qu'il est allemand car il prononce mal le « with » anglais et le remplace par « mit » comme le font ceux du

⁴ OK., Joe de Louis Guilloux

Wurtemberg, au sud-ouest de l'Allemagne. Pour vérifier la véracité des dires qu'il vient d'entendre, l'homme s'adresse à Franz en allemand et lui repose la même question que précédemment.

« - Weisst du was das kosten kann, wenn man sich weigert, seine Papiere der amerikanischen Armee zu zeigen ? (tu sais ce que ça peut coûter de refuser de montrer tes papiers à l'armée américaine?)

- Ja, das weiss ich sehr gut, ich kenne die Regeln ! (oui, très bien, je connais les règles).

- Comment se fait-il que tu connaisses si bien l'allemand ? s'étonne l'officier américain.

- J'ai pris des cours, lui lance Franz avec un aplomb à toute épreuve.

- Tu parles un peu trop bien l'allemand pour l'avoir appris à l'école, réplique l'autre officier qui n'est pas dupe. »

Franz, jette un regard noir en direction d'Yvonne laissant transparaître sa rage. Il la jauge et veut lire dans ses yeux ses sentiments intérieurs : est-elle de son côté ? Le croit-elle ou est-elle, elle aussi, soupçonneuse à son égard ? Il a l'impression qu'un étau se resserre autour de lui, qu'il est cerné d'êtres malveillants, prêts à lui bondir dessus. Il est comme insulté par ces hommes qui ne le croient pas, par tous ces regards de travers qui en disent long. La tension monte et l'atmosphère se fait lourde. Finalement, pour calmer le jeu, Franz sort un papier blanc de sa poche sur lequel figure son appartenance au quatrième BIA, bataillon français de parachutistes, unité des SAS et son rattachement provisoire au cinquantième Bataillon blindé de la sixième division armée américaine. Le document paraît authentique et chacun sait qu'il y a en effet des SAS en Bretagne, largués peu après le débarquement afin d'aider la résistance et d'empêcher les Allemands d'atteindre la côte. Après avoir montré pendant quelques minutes le papier aux deux officiers des services de renseignement, il le remet dans sa poche accompagnant son geste de la parole :

« - Je regrette mais vous ne verrez pas le reste.

- Prenons un verre. On va boire et puis on oubliera nos doutes sur vous dit l'un des hommes faisant un pas vers la réconciliation.

Pourtant, il a une idée derrière la tête : interroger ce sergent Morand un peu plus tard. Le personnage ne lui semble toujours pas très clair.

- Comme c'est étrange que ce lieutenant ait des doutes sur moi, confie Franz à Yvonne en aparté en se tournant vers elle. »

Elle ne répond rien. Elle aussi n'est plus si sûre de sa bonne foi.

La soirée se poursuit autour d'un énième verre, dans une fausse ambiance d'apaisement.

Tous semblent sur leurs gardes et évitent de trop en dire.

Il est vingt-trois heures dix quand Franz se sent las tout à coup.

Il se lève et sans rien ajouter d'autre, il part en adressant un « bonsoir » poli et agréable à ceux qui parlent français et un non moins sympathique « good night » aux Américains. Il descend les quelques marches qui le mènent à la cour depuis laquelle il peut ensuite déboucher sur la route. Dans le bar, George sort à sa suite, sous les yeux interrogateurs de l'assemblée présente, sans explication ni raison apparente. Il prend soin de bien refermer la porte derrière lui. Dans le silence de la nuit naissante, on entend le bruit de leurs pas crisser sur le gravier de la cour. Franz se retourne et croise le regard de George. Il lui dit alors, calme et posé, prenant la peine de lui parler en anglais, s'appliquant même pour s'exprimer avec un bon accent :

« - I'm really sorry you do not believe me when I tell you that I'm a Free France fighter. That's the truth, I assure you (je suis vraiment désolé que vous ne me croyiez pas quand je vous dis que je suis un combattant de la France Libre. C'est la vérité, je vous assure.)

- Allons, sans importance. Ravi d'avoir rencontré vous. Bonne nuit ! lui répond George dans un français approximatif, ne pouvant dissimuler son fort accent américain. Nous nous croiserons peut-être un jour ! continue-t-il, mais cette fois, sa voix a pris un ton quelque peu ironique voir

même sarcastique.

- Good bye and good night. Good luck to you. Maybe we'll meet again someday (au revoir et bonne nuit. Bonne chance à vous. Peut-être nous reverrons-nous un jour) termine Franz qui tourne le dos à George sans méfiance, contrairement à son habitude, pour aller se coucher. Il n'a aucune crainte envers un soldat tel que George, il suppose qu'un type comme lui a forcément des valeurs et obéit à des règles. Mais après quelques secondes d'un silence anormalement lourd, George dégaine son pistolet et tire dans le dos de Franz à six reprises. Six balles. Six balles à bout portant sans aucun motif. Six balles pour être sûr de ne pas le rater. Six balles comme s'il s'acharnait. Six balles chargées de haine contre l'Allemand comme s'il assouvissait une vengeance. Pourquoi ? »

Des images fulgurantes de ses parents, Jeanne et Marie surgissent à la vitesse de l'éclair dans l'esprit de Franz. C'en est fini. Lui qui ne craignait rien est enveloppé d'une peur indescriptible. La douleur le transperce et il lâche un grognement presque animal. Il s'écroule à terre sur sa carabine à laquelle il est agrippé. Puis, un soupir de fin, un soupir de soulagement, un soupir de paix, enfin... Le silence. Pas le même : le silence de la mort. L'a-t-il provoquée ? L'a-t-il voulue ? Était-il au bout d'une vie trop impitoyable, sans pitié, sans amour ? Se sentait-il acculé à une existence de combattant, sans cesse dans la tourmente d'une guerre, dans le sang, la douleur et la mort, sans être capable de revenir à une vie normale ?

Tout à coup, un troisième homme, un capitaine des services de renseignement, se met à crier : « un homme a été abattu de sang froid ! » Il était aux toilettes, les seules de l'hôtel. Celles-ci sont situées au deuxième étage, la porte donnant sur le hall et la fenêtre sur la cour. Toutes deux étaient ouvertes, il a donc assisté à toute la scène et devient un témoin auditif de premier ordre. Il vient de dévaler l'escalier et trouve George dans la cour, penché sur le corps inerte de Franz comme pour vérifier qu'il a bien fait son sale boulot. Il crie à un de ses hommes encore dans le bar d'aller chercher la police militaire. La seule excuse que George fournit en entrant dans le bar est : « quand un fils de chienne braque son fusil sur moi, je l'abats. »⁵ Puis, comme pour justifier ses paroles, il donne sa version des faits tout en mimant la scène : « Morand m'a menacé de son arme alors moi, je me suis jeté à terre, comme on nous l'apprend chez les rangers, j'ai dégainé et je l'ai eu ce fils de pute ! »

Franz est mort. Le 22 août 1944 à vingt-trois heures dix, dans un village du Finistère est mort un héros, un homme qui a défendu la France comme bien peu de Français eux-mêmes l'ont fait. Une mort brutale et injuste, ne lui laissant aucune chance. Lâchement abattu de six balles dans le dos, lui qui a toujours regardé la mort en face durant toutes ces années de guerre : c'est injuste ! La mort de Franz Nedelko aura été à l'image de sa vie entière : tragique, impitoyable, triste mais aussi hors normes et extraordinaire.

⁵ « L'Interprète » d'Alice Kaplan

Lesneven, Bretagne, 1944

Il est sept heures trente ce 23 août 1944 quand le corps inerte de Franz, baignant toujours dans une mare de sang, est enlevé entre huit et neuf heures après son assassinat, par le service de l'enregistrement des sépultures, avant même d'être examiné par un médecin local. Il est transféré par le 3042^{ème} Quartermaster Graves Registration Compagny (service d'enregistrement des quartiers-maîtres, chargé d'enterrer les morts) au cimetière militaire provisoire de Saint-James en Normandie à deux cent cinquante kilomètres de là. Il est inhumé très rapidement, moins de quarante-huit heures après sa mort, le 24 août à seize heures, alors qu'aucun examen médical ni aucune autopsie n'ont été pratiqués. Pourquoi cet empressement à se débarrasser du corps ? Seuls les témoignages des MP (police militaire) permettent de décrire les blessures constatées sur le corps du défunt et de savoir s'il a été abattu de face ou de dos mais hélas, ce ne sont pas là des preuves irréfutables.

Le procès de George s'ouvre le 25 septembre 1944 à Morlaix à cinquante kilomètres de Lesneven. Dès le 26 septembre à onze heures trente, George est acquitté. Comment est-ce possible ? Il est très difficile d'accuser un héros du débarquement, d'admettre qu'il a commis une bavure et de ternir son image. Pourtant, beaucoup d'incohérences sont évidentes. George affirme avoir tiré en état de légitime défense, or Franz a été atteint dans le dos, les balles le touchant au cœur, à l'abdomen et au rein. Bien sûr, le corps ayant été retiré dès le lendemain, aucune certitude n'est possible. En outre, il serait légitime de se demander pourquoi George est sorti dans la cour s'il avait des doutes sur le sergent Morand. Pour sa défense, l'accusé explique qu'il pensait que ses amis allaient le suivre : il paraît alors curieux qu'il ait fermé la porte derrière lui s'il savait que d'autres allaient sortir du bar ! Encore un illogisme qui ne semble interpellé personne à la cour.

La polémique sur l'accent de Franz se poursuit même après sa mort. En effet, entre les tonalités « maghrébines », sommes toutes normales puisque Franz a appris le français au Maroc, celles plutôt « allemandes », normales également pour un Autrichien, Franz apparaît comme quelqu'un de bien étrange. Pourtant, rien de tout cela n'est bizarre quand on connaît son parcours. Les incertitudes qui l'entourent à cause de ses différents lieux de naissance supposés n'ont rien d'extraordinaire non plus : nombre de soldats engagés ont brouillé les pistes de cette manière afin de protéger leur propre famille. Pourquoi Franz n'aurait-il pas eu le droit de faire de même ? La vérité, il l'a réservée à ses amis : il est né en Autriche, a fait cinq ans dans la Légion au Maroc, d'où sa référence à Casablanca sur ses papiers militaires, et a habité en Haute-Savoie. Rien n'a été inventé, les cartes ont juste été mélangées !

Quant à l'accusation de George par rapport à la participation de Franz à la Légion Condor pendant la guerre d'Espagne : quelle incohérence ! Ne confond-t-il pas le mot « Légion » employé par Franz lorsqu'il parlait de la Légion Étrangère, avec la Légion Condor ? L'amalgame des deux mots est très plausible. George parlait-il suffisamment bien l'espagnol pour être si sûr de ce qu'il avait entendu ? D'ailleurs, si Franz avait vraiment été dans la Légion Condor, s'en serait-il vanté auprès d'un américain ? Comment se fait-il également que George n'ait pas réagi à ce moment précis et qu'il ait affirmé ne pas avoir prêté attention à ce qu'il venait d'entendre ? Complètement improbable !

George essaie de faire de Franz un espion allemand mais ce dernier serait-il entré dans les FFL après un mois d'interrogatoire s'il y avait le moindre doute sur lui ? Impossible !

L'officier qui se trouvait aux toilettes a bien sûr fait une déposition de ce qu'il avait entendu. Sa déclaration doit être lue pendant le procès : aucune trace d'accusation envers George n'y figure. Son

témoignage ne sera jamais entendu non plus à la cour... Par contre, Yvonne est bel et bien entendue à la barre et ce qu'elle rapporte charge Franz : « il m'a regardé avec des yeux terribles, d'un air très sévère qui signifiait : ne dis rien ! »⁶ Yvonne a-t-elle été achetée pour proférer de telles accusations sans aucune certitude ? Peut-on sérieusement s'appuyer sur de simples suppositions pour en déduire que la victime avait quelque chose à cacher ?

George est considéré comme un bon soldat. Cependant, plusieurs témoignages parlent de lui comme de quelqu'un qui refuse les conventions. Il a la réputation d'être un bagarreur au caractère difficile.

Au sommet de la falaise d'Omaha Beach, alors qu'il faisait sauter des batteries d'artillerie allemandes, trois ennemis sortirent de leur bunker en suppliant : « bitte, bitte ! » (s'il vous plaît !). George les abattit puis se retourna vers ses hommes en leur demandant : « ça veut dire quoi, bitte ? » prenant un air faussement naïf. C'est en tous cas ce qui se raconte sur lui. Une autre version, tout aussi peu glorieuse, lui attribue le meurtre d'un prisonnier allemand qui passait devant lui et qui n'a pu, de ce fait, être interrogé. Enfin, le médecin-chef du cinquième rangiers déclara, après les deux jours d'observation psychiatrique de George à l'hôpital militaire américain de Rennes, suite au meurtre du sergent Morand, que le ranger « n'était pas en possession de toutes ses facultés mentales et qu'il devenait dangereux lorsqu'il avait bu. »⁷ Ces données importantes ne sont pourtant pas prises en compte.

N'a-t-on pas fait le procès du mort plutôt que celui du meurtrier ? Pourquoi avoir passé tant de temps à statuer sur la personnalité de la victime et sur son parcours, cherchant par tous les moyens à prouver qu'il s'agissait bien d'un espion allemand, au lieu d'essayer d'éclaircir les circonstances de son assassinat ? Il fallait, depuis le départ, que George soit innocent. On ne peut accuser un gradé de l'armée américaine, autant décoré que lui, venu sauver la France...

Après son procès, George quitte les rangiers : il est source de tracas pour l'unité. Il est réaffecté au dixième d'infanterie avec lequel il traverse la Lorraine et se retrouve sur le terrain de la bataille des Ardennes au Luxembourg. Il est alors Commandant d'une compagnie de fusiliers (membres de l'infanterie). Pour sa bravoure en opération contre l'ennemi, il reçoit la « Silver Star » (Étoile d'Argent). En 1948, il suit une formation de journaliste à l'université du Missouri. D'autres anciens combattants feront de même. Il épouse alors Agnès et devient le Directeur d'un journal, le « Cole Country Enterprise ». Plus tard, en 1951, il est rappelé pour participer à la guerre de Corée sous le grade de Major. En 1953, il hérite d'un champ de pétrole dans le Kentucky et devient fermier. Il y élèvera quatre enfants et occupera diverses fonctions dans le gouvernement local. Il achètera un ranch et un élevage de bœufs au Costa Rica. Jusqu'au bout, cet athée, anti-communiste farouche, s'engagera et prendra position pour l'avortement, les droits des homosexuels et contre l'intrusion de l'État dans la vie de l'individu. En 1990, George, qui ressemble beaucoup à Hemingway, a gardé son tic facial, séquelle de son passé de boxeur, celui de chasseur étant étalé dans sa propre maison où il a accroché ses nombreux trophées : défense d'éléphants, têtes de gazelles, peaux de zèbres. La décoration est complétée de bronzes du Nouveau-Mexique. George ne parlait jamais de ses exploits de guerre ou de chasse. Il a même affirmé à un étudiant : « je ne parle pas de ce que je tue, homme ou bête ». A sa mort, en 1996, le Sénateur du Kentucky fit un discours évoquant son héroïsme à Omaha Beach, mettant en avant ses qualités de chasseur et de citoyen entre autres. Il est difficile de ne pas penser à Franz à ce moment de la vie de George : n'aurait-il pas dû avoir droit, lui aussi, à de tels éloges pour tous les combats menés au nom de la liberté et de la France ? Heureusement, ce sera chose faite en 2011...

Avant sa mort, Franz aura quand même eu le temps de suivre la libération de la Haute-Savoie, le premier département français à s'être libéré lui-même grâce aux forces de la Résistance unies. En

⁶ « L'Interprète » d'Alice Kaplan

⁷ « L'Interprète » d'Alice Kaplan

effet, le premier août 1944, trente-six avions américains larguent des armes sur le plateau des Glières. Le 11 août, les FFI lancent la mobilisation générale. Le débarquement de juin a aspiré l'armée allemande sur le nouveau front ouvert à l'ouest. Profitant de cette situation, les maquisards de Cluses mitraillent l'École d'Horlogerie, d'autres empêchent l'arrivée de renforts allemands venus d'Annecy. Les troupes ennemies fuient pour rejoindre la Suisse. Le 16 août, Evian les Bains et Saint-Julien-en-Genevois sont libérées ainsi que Thonon les Bains, au prix de durs combats, Chamonix et Le Fayet le 17 bientôt suivies par Cluses et Annemasse le 18. Il ne manquait qu'Annecy à cette succession de victoires. Pour éviter un bain de sang, le Commandant Nizier obtient une réunion le 19 août à six heures du matin avec le Colonel Mayer afin de négocier la reddition des troupes allemandes à Annecy : celle-ci est signée à quatorze heures à l'hôtel Splendid. Annecy est libérée sans combat ni violence et avec elle tout le département.

Depuis la bataille d'El-Alamein en Égypte, l'Allemagne subit défaite sur défaite et l'armée recule sur tous les fronts. Le 25 avril 45, les troupes soviétiques et anglo-américaines se rejoignent au milieu de l'Allemagne. Le 30 avril, Hitler se suicide dans son bunker. La capitulation de l'Allemagne est signée dans la nuit du 6 au 7 mai à Reims. La cessation des combats est fixée au 8 mai et est signée, quant à elle, à Berlin.

Revenu à Saint-Gilles-du-Mené, Roger, qui avait dénoncé le maquis du Seilla, est arrêté à la libération. Il est jugé par un tribunal militaire de Rennes et est condamné à cinq ans de travaux forcés. A l'emplacement de la fosse où ont été enterrés les résistants est érigé un monument inauguré le 28 juillet 1945.

1946 : le décès de Franz est communiqué à sa mère et ses affaires personnelles lui sont envoyées en Autriche à Kapfenberg, Bruck an der Mur, Steiermark. Dès lors, la famille prend contact avec les Pépin de Scionzier, Franz leur ayant laissé leurs coordonnées par courrier lorsqu'il les a informés de la naissance de sa fille. Les Nedelko voulaient reprendre Marie avec eux pour l'élever. Désiré Pépin, le père de Jeanne, refuse catégoriquement. La mère de Franz leur envoie cependant quelques effets et photographies de son fils afin que sa petite fille puisse un peu le connaître : il est son père après tout. C'est seulement à la mort de ses parents que Jeanne récupérera un coffre contenant les affaires de Franz, coffre qui reviendra par la suite à Marie. Hélas, les précieux souvenirs sont volés par l'un des locataires de chambre de Marie.

Le cimetière où Franz est enterré devient en 1947 un cimetière américain. Les corps de tous les soldats non-américains qui sont enfouis là sont transférés dans le cimetière civil de Saint-James. C'est donc à cet endroit que se trouve toujours la tombe de Franz. Une tombe un peu impersonnelle surmontée d'une croix blanche, comme celles de seize autres soldats, ornée d'une plaque représentant la France avec la croix de Lorraine. Une autre posée sur le côté droit honore sa mémoire par son inscription : « En HOMMAGE au Sergent Francis Morand 4th SAS / 2e RCP décédé le 22 août 1944 à Lesneven. » En dessous figure la devise des SAS : « Who dares wins ».

Que sont devenus les gens qui ont été proches de Franz ? Jean, son ami résistant du Seilla, a participé à la libération de Paris. Il a vécu ensuite non loin de Saint-Gilles et atteint aujourd'hui vaillamment les quatre-vingt-dix-sept ans ! Il a une excellente mémoire et se rappelle très bien tout ce qui s'est passé à l'époque du Seilla, il nous racontera cet épisode en 2016 lorsque Véronique et moi lui rendrons visite...

Jeanne a poursuivi sa vie à Taninges, s'est mariée et a pris le nom de Ramel. Elle a eu deux enfants, un garçon et une fille. Elle est morte le 3 février 1985. Son père, Désiré Pépin, décède en 1970. Sa mère, Marie Françoise, meurt deux ans après en trébuchant et en tombant sur la tombe de son défunt mari ! Quant à Marie, elle sera toute sa vie la petite orpheline de son père, reproduisant la vie de sa mère. En effet, après avoir eu un premier enfant lorsqu'elle était mineure, elle se mariera et aura deux autres enfants : un garçon et une fille... exactement comme Jeanne ! Le garçon que mes parents nommeront Christophe, c'est moi. Marie mourra deux mois après avoir eu connaissance du lieu où était enterré Franz, rassurée et convaincue d'avoir eu un père courageux. Elle sait qu'il ne l'a

pas abandonnée, les circonstances de la vie l'ont juste empêché d'être à ses côtés. S'il n'a pas été présent, elle sait que c'est parce qu'il avait de grandes missions à accomplir, il ne l'a pas laissée pour rien.

C'est ce que j'ai constaté moi aussi, à mon grand étonnement, quand j'ai découvert qu'une cérémonie avait eu lieu en 2011 en son honneur : quelle émotion est montée en moi ! Quand j'ai lu qu'on lui rendait hommage et qu'on mentionnait dans le discours lu à cette occasion : « tombé le 22 août 1944 à Lesneven pour la liberté », quelle fierté ! D'autres moments forts et inoubliables ont été gravés à jamais dans notre mémoire comme lorsque nous avons, ma femme et moi, tenu ses papiers militaires de FFL dans nos mains en nous déplaçant au Service Historique de la Défense à Vincennes. Il manquait à Franz une famille : il l'a trouvée maintenant. Nous continuons à la reconstituer puisque notre quête actuelle est de découvrir les descendants de ses frères et de sa sœur autrichiens.

Je suis fier du courage, de la volonté et de tout ce qu'a accompli Franz au nom de la liberté. Je suis fier de mes racines. L'exploration de la vie de mon grand-père m'a, moi aussi, apaisé. Je comprends mieux certaines de mes réactions, certains traits de mon caractère. Je suis rebelle, ne supportant pas l'injustice, prêt à me battre pour le bien, sans peur, comme lui. Je suis grand et me tiens droit, comme lui. J'ai l'impression que son âme poursuit sa vie à travers mon corps, comme pour achever ce qu'il n'a pas eu le temps d'accomplir. Maintenant que je t'ai retrouvé mon grand-père, je ne suis plus tout à fait le même, je suis une partie de toi, Franz !

Lors de notre séjour breton en 2016, notre émotion a été particulièrement intense quand nous sommes allés à Lesneven voir l'ancien hôtel de France et lorsque nous avons marché dans la cour... Être à l'endroit même où Franz s'est écroulé, où sa vie s'est arrêtée si brutalement nous a bouleversés. La visite sur sa tombe au cimetière de Saint-James a été tout aussi poignante : comment ne pas être touchés par le lieu où cet homme repose ? Dans un élan d'amour, nous sommes allés acheter des pots de fleurs blanches afin que sa tombe soit un peu moins anonyme. Au centre, sur la terre, nous y avons aussi déposé trois roses blanches symbolisant une partie de sa famille regroupée autour de lui : une pour ma femme, une pour Marie et une pour moi.

EPILOGUE

Je suis heureux d'avoir fait la lumière sur le destin hors du commun de mon grand-père. Il est enfin sorti de l'ombre et le secret de famille a été percé. Je peux dorénavant parler de lui en connaissance de cause. Ce livre a pour but premier de réhabiliter sa mémoire, de lui rendre l'honneur et la notoriété qu'il mérite. Il permet aussi de perpétuer son souvenir afin qu'il ne tombe pas dans l'oubli. Il a vocation également à réparer l'injustice faite sur la personne de Marie, sa fille, qui a subi des insultes durant son enfance. L'armée a donné sa reconnaissance à Franz en le nommant sergent en 1940, en lui attribuant une plaque posée sur sa tombe mais aussi en lui dédiant une cérémonie commémorative en 2011. Il est alors entré dans l'Histoire grâce au titre qui lui a été décerné de « mort pour la France ». A cette reconnaissance de la patrie, il manquait celle de sa famille : c'est chose faite à travers ce livre. Il restera à jamais dans le cœur de sa fille Marie, décédée peu après l'avoir « retrouvé », mais aussi dans le mien, celui de son petit-fils. Nous poursuivons nos recherches et espérons retrouver sa famille autrichienne.

Je remercie ma chère et tendre épouse qui m'a accompagné lors de ces recherches et qui a donné le jour à ce roman.

Christophe Gautier

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout d'abord mon très cher mari, Christophe. Grâce à son envie de connaître son grand-père, j'ai eu entre les mains une histoire fantastique à écrire. Dans cette entreprise, il m'a toujours soutenue et encouragée. Il a été présent à chaque moment de doute. Il a su m'insuffler l'âme de son grand-père. Plus j'écrivais la vie de Franz, plus j'avais l'impression de l'avoir connu, de m'identifier à lui et de comprendre qui il était. Je remercie Christophe également pour sa participation et pour son écoute précieuse au fur et à mesure que de nouveaux passages prenaient forme. J'espère qu'avec ce livre il a pu retrouver ses racines et mieux se connaître lui-même. L'écriture de ce roman a été un partage et une aventure vécus à deux. Il nous a apporté beaucoup de bonheur.

Je remercie tout particulièrement Claude Le Menn et sa femme qui nous ont amicalement accueillis lors de notre séjour en Bretagne. Claude nous a livré le fruit de ses recherches sur Franz et nous a servi de guide lors de notre visite à Lesneven. Il a accepté de rédiger la préface de ce livre, mettant ses remarquables qualités d'écrivain au service d'un bel hommage rendu à Franz Nedelko. Nous lui en sommes très reconnaissants. Il a eu, de plus, la gentillesse de corriger les fautes du tapuscrit.

J'adresse un merci considérable à Alice Kaplan et David Portier pour les recherches qu'ils ont faites. Quel travail ! Grâce à eux, j'ai appris beaucoup de faits concernant le grand-père de mon mari. Celui-ci a eu avec David Portier des échanges téléphoniques passionnants qui ont confirmés l'identité de son grand-père. Alice Kaplan, historienne américaine, a eu la gentillesse de nous envoyer les documents en sa possession. Nous lui avons, à notre tour, fait parvenir les nôtres. Nos messages internet ont été émouvants et fructueux. Je me suis permise, au cours de ce livre, de m'inspirer de leurs écrits, si riches et si pertinents.

Je remercie chaleureusement mes deux fidèles correctrices : Valérie Braesch et Sidonie Pichaud. Leur patience a été indéfectible, lisant avec précision chaque ligne, scrutant chaque faute. Sans elles, le résultat ne serait pas à la hauteur de ce qu'il est à présent. Un grand merci donc à toutes les deux pour le temps que vous avez bien voulu m'accorder et pour vos constants encouragements.

Pour sa relecture et son point de vue d'historienne, pour son enthousiasme communicatif, je remercie vivement Nathalie Bastard-Rosset.

Je dois un grand merci à nos amis normands :

- Jean Poilvert et sa compagne qui nous ont gentiment reçus chez eux. Nous avons pu évoquer avec lui ses souvenirs de résistant. Il nous a notamment fait le récit de plusieurs missions partagées avec son ami Francis (Franz).
- Claude Leprêtre et sa femme, dont l'hospitalité a été elle aussi si conviviale, avec qui nous avons eu des échanges sur l'épisode du Seilla qu'ils ont vécu en tant que enfants.

Je remercie les auteurs des photos, connus ou inconnus. J'ai essayé de tous les retrouver et pour mes recherches restées sans résultat, je suis disposée à reconnaître l'appartenance à leur auteur.

Je remercie tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont apporté leur aide : anecdotes, documents, photographies, relectures mais aussi témoignages, impressions, ressentis. Merci donc à : Annabelle Bernard-Granger, Christiane Daviet, Christelle Endevell, Constance Hudry, Denis Jacquot, Fabienne Merméty, Pierrette Missilier, Sophie Tricoche, Françoise Tuillier, Micheline Vilain, Martine Walter.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES DOCUMENTAIRES

OUVRAGES :

- BILALIAN Daniel, Les évadés, Les exploits des prisonniers français durant la seconde guerre mondiale, Presses de la Cité, 1979.
- BLOND Georges, Histoire de la Légion étrangère, Editions Perrin, Collection Tempus, 2008.
- CORDON Antonio et ARNOULD Félicien, La guerre d'Espagne vue par un artilleur républicain, Éditions Jourdan, 2016.
- CLOSTERMANN, Une vie pas comme les autres, mémoires, Flammarion, 2005.
- DELESCAILLE Dominique, Ma grand-mère, cette jeune polonaise morte à Auschwitz, A 68 ans, sa fille découvre enfin son visage, Éditions Jourdan, 2016.
- GASPIN Jordan, De la « drôle de guerre » à la victoire (1939-1945), Éditions Ouest-France, 2010.
- GUILLOUX Louis, Salido, suivi de O.K., Joe ! Folio, 1976.
- KAPLAN Alice, L'Interprète, Gallimard, 2005.
- LIAUDET Patrick, L'ombre sur le lac, Éditions du SIERRE, 2015.
- MAC COY Sarah, Un goût de cannelle et d'espoir, Pocket, 2012.
- MANIGLIER Sébastien, une aile brisée, Éditions Les Passionnés de bouquins, 2017.
- MENGUS Nicolas, Histoires extraordinaires de Malgré-Nous, Éditions Ouest-France, 2016.
- PORTIER David, Les parachutistes SAS de la France libre, 1940-1945, NIMROD, 2010.
- PRIME Christophe, Les commandos SAS dans la seconde guerre mondiale, Tallandier, 2013.
- RABEL Nicolas, Le choix de mon père, Pocket, 2016.
- RONDEL Eric, La résistance en Bretagne vue par l'Armée américaine, SAS, OSS, FFI, FTP, Astoure, 2016.
- RONDEL Eric, Zeller, un des espions du IIIème Reich, LVF, Abwehr, FAT, Astoure, 2017.
- RONDEL Eric, La libération de la Bretagne, Les combats de la liberté, été 44, Astoure, 2014.

BANDES DESSINÉES :

- BEURIOT et RICHELLE, Amours fragiles, tomes 1 à 7, Casterman, de 2011 à 2015.
- COSNAVA et RUBEN, Insoumises, Éditions du Long Bec, 2016.
- GLOGOWSKI Philippe et PUISAYE Marien, La légion, histoire de la Légion Étrangère, 1919-1945, Éditions du TRIOMPHE, 2003.
- GOBBO Ludovic, ZYTKA Philippe, SAS, QUI OSE GAGNE, 1942-1945, Éditions du TRIOMPHE, 2014.
- LEGRAIN et BRUGEAS, The regiment, l'histoire vraie du SAS, livre 1, Le Lombard, 2017.
- MARTIN Jaime, Jamais je n'aurai 20 ans, AIRE LIBRE, 2016.
- OCANA Gloris, Une génération française, tome 1, Quadrants, 2017.
- VIVIER - DEQUEST, Tom Morel, Vivre libre ou mourir, ARTEGE Éditions, 2014.

JOURNAUX ET REVUES :

- COLLECTIF, Cinquantenaire, Finales du F.C. Scionzier à Paris, 1936/1937. 1937/1938, Imprimerie Plancher, Cluses, 1987.
- LCL ANSSEAU Pierre, CDT MONTAGNA Alexandre, ADC CORREIA ESTRADAS Antonio, revue de la Légion Étrangère, la légion au combat, 1976-2016, Presse Corse Communication, 2016.
- LOPEZ Jean, revue bimestrielle guerres et histoire, articles : « 988 jours de guerre civile », « L'aide étrangère emporte la décision », « Un peuple, deux armées très différentes », A Mondori France, juin 2016.
- MACLASHA Yacha, revue bimestrielle guerres et histoire, articles d'après des propos recueillis et traduits de l'espagnol : « La république avait-elle une chance de gagner la guerre ? », « Un laboratoire pour la Luftwaffe », A Mondori France, juin 2016.
- PALVADEAU Marie-Claude, Le Dauphiné Libéré, article « Une glorieuse aventure », Centre de

Presse Louis Richerot, les années suivant la guerre.

DIVERS INTERNET :

- BRUNEL Albane, NICOLAS FERARD, CHRISTINE MAJOULET, www.ecpad.fr, dossier « la drôle de guerre- Septembre 1939-10 mai 1940 ».
- GALLIEN Gérard, « J'ai choisi la liberté. Récit de vie 1920-1945 », p.58-65.
- HERAUT Louis-Armand, « Miranda de Ebro, état sanitaire du camp de concentration à l'automne 1943 », Histoire des sciences médicales, Tome 42- n°2-2008, p.205-2014.
- MARIUS LOTTAZ, « 1938-1940 : une vie de légionnaire suisse à Ouarzazate », Le bourlingueur, Editions d'en bas, Lausanne 1983.
- Matériaux pour l'histoire de notre temps, n°67, juillet-septembre 2002, p.80-81.
- NEVIASKI Alexis, « 1919-1939 : le recrutement des légionnaires allemands », Guerres mondiales et conflits contemporains, Presses Universitaires de France, 2010/1 (n°237), p.39-61.
- PIERRE SOULIE, « 1901-1935 : la Légion étrangère au Maroc », Guerres mondiales et conflits contemporains, Presses Universitaires de France, 2010/1 (n°237), p.7-24.

SITES INTERNET :

- <https://clio-cr.clionautes.org>, PANICACCI Jean-Louis, « L'Occupation italienne. Sud-Est de la France, juin 1940-septembre 1943 », Presses Universitaires de Rennes, 2010,439 pages.
- <https://fr.Wikipédia.org>
- <https://histoiredespaigne.wordpress.com>, publié par Garcesius, « La guerre civile », 28/07/2011.
- <http://histoquiz-contemporain.com/HistoQuiz/l'annexion de la Moselle>
- <http://mariegenea.canalblog.com/archives/2008/03/82>, « Mon grand-père et la guerre - A LA RENCONTRE DE NOS ANCÊTRES ».
- <http://notrehistoire.ch/medias/2193>, « Récit de deux évasions par Albert Flohr ».
- <http://omahabeach.vierville.free.fr>, 5^{ème} Bataillon de Rangers- Débarquement
- <http://vbonhushist.11vm-serv.net/europe/guerresp.htm>, La Guerre d'Espagne
- http://www.anac-fr.com/2mg/2mg_12.htm, « Récit d'une évasion ».
- <http://www.cegepsherbrooke.qc.ca>, Crise économique de 1929, Crise économique aux Etats-Unis
- <http://www.chemindela liberte.fr/la-marche-du-souvenir>
- <http://www.la-guerre-d-espagne.net/resume.htm>
- <http://www.la-légion-au-maroc.fr>, « Petit historique », « Un camp type de la légion », « Historique des Compagnies de Sapeurs Pionniers », « Les bâtisseurs de bordjs »
- <http://www.libération.fr-saison-a-la-montagne>, « Lignes de fuite à travers les Pyrénées », 20/08/2014.
- <http://www.ouarzazate-1928-1956.fr>, « La longue histoire de la pacification du Tafilalet ».
- https://2guerremondiale.fr/evenements/front_ouest/bataille des_alpes.

FILMOGRAPHIE :

- « American sniper », Eastwood Clint, 2014.
- « démineurs », Bigelow Kathryn, 2009.
- « Frantz », Ozon François, 2016.
- « Il faut sauver le soldat Ryan », Spielberg Steven, 1998.
- « La grande évasion », Sturges John, 1963.
- « La ligne de démarcation », Chabrol Claude, 1966.
- « Les oubliés », Zandvliet Martin, 2015.
- « L'honneur d'un capitaine », Schoendoerffer Pierre, 1982.
- « Suite française », Dibb Saul, 2015.

SYNOPSIS

1929 : la crise économique mondiale atteint l'Autriche de plein fouet. Franz, jeune homme de vingt et un ans, quitte son pays sous la pression du chômage et s'engage dans la Légion Étrangère française. L'histoire extraordinaire de cet homme, assoiffé de justice, épris de liberté, osant s'opposer au clan familial, nous transporte à travers les grands conflits armés de la première moitié du vingtième siècle. Du Maroc à l'Espagne, en faisant une halte en Haute-Savoie, cette vie hors-norme nous emmène jusqu'à la débâcle française de 1940 et aux Frontstalags implantés en France pour se poursuivre en Angleterre parmi les SAS et finir tragiquement en Bretagne. Ce roman, tiré d'une histoire vraie, celle du grand-père de Christophe Gautier, mari de l'auteure, nous entraîne dans le tourbillon d'une existence faite de violence, de courage, de pugnacité mais aussi d'amour interdit et de passion du football.

L'auteure :

Véronique Gautier a été professeur d'éducation musicale et de chant choral à l'éducation nationale durant vingt-six ans avant d'exercer comme enseignante spécialisée au sein de l'Institut National des Jeunes Sourds de Chambéry. Passionnée d'écriture depuis l'enfance, de psychologie et d'histoire, elle s'intéresse aux parcours de vies humains. Dans cet ouvrage, elle en retrace un, hors du commun : celui du grand-père de son époux.



COORDONNEES

L'auteure : Véronique Gautier

Avec l'aide de : Christophe Gautier, petit-fils de Franz Nedelko

Adresse : L'Alpée, 17 rue du Pré de Foire
74230 Thônes

Téléphone : 06 74 99 45 15

Adresse email : vevilain@laposte.net